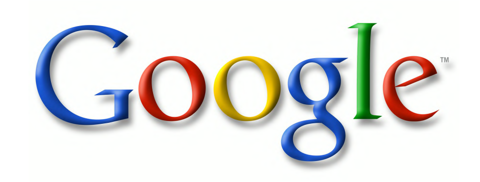
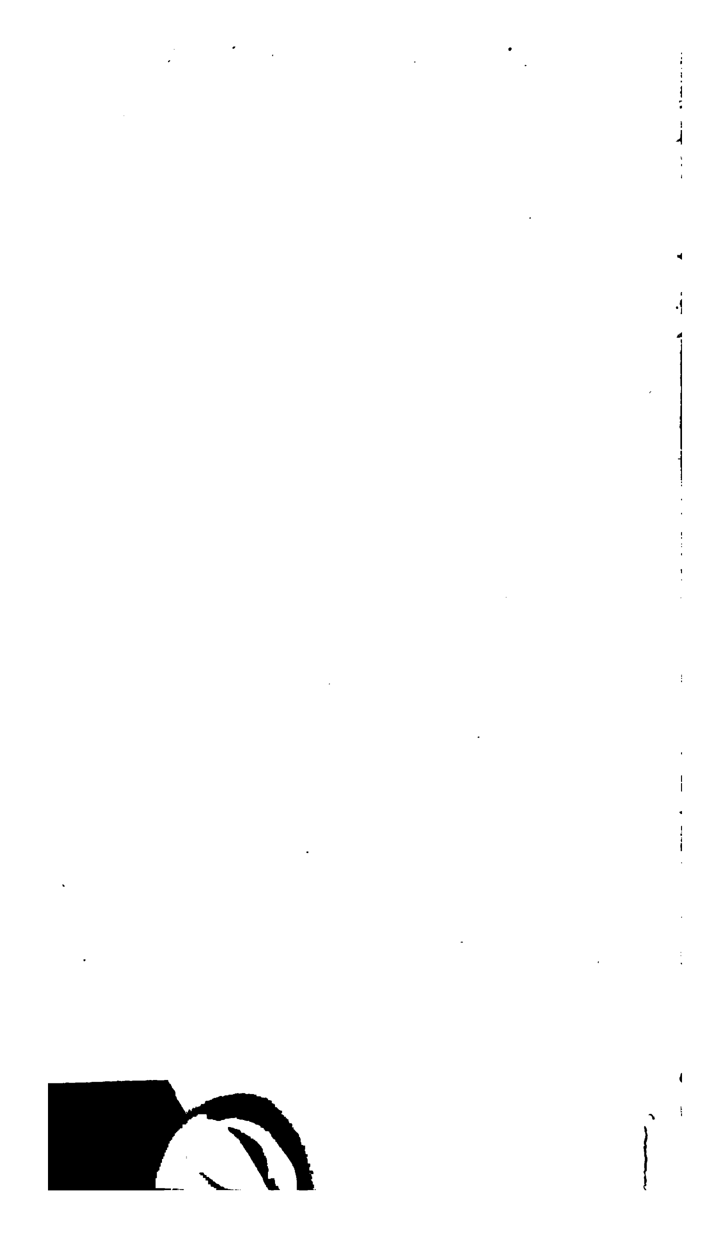
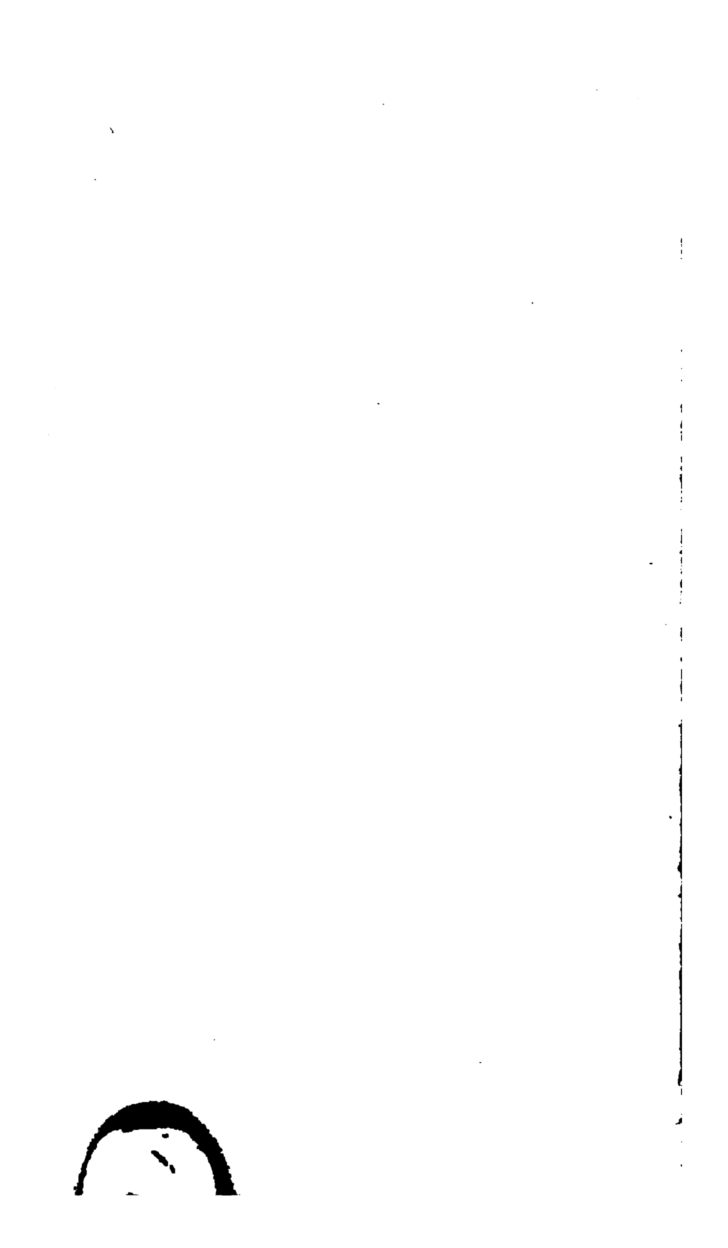



SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
VE
RI
TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE







HISTOIRE
DE L'EMPIRE
DES CHERIFS
EN AFRIQUE.

Boulet

HISTOIRE DE L'EMPIRE DES CHERIFS EN AFRIQUE,

SA DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE & Historique ; la Relation de la prise d'Oran, par Philippe V. Roy d'Espagne,

AVEC

L'abregé de la vie de Monsieur de Santa-Crux, cy-devant Ambassadeur en France, & Gouverneur d'Oran, depuis la prise de cette Ville.

Ornée d'un Plan très exact de la Ville d'Oran, & d'une Carte de l'Empire des Cherifs.

Par Monsieur * * *



A PARIS,
Chez PRAULT Pere, Quay de Gesvres, au Paradis.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Prof. A. C. Coolidge.



HISTOIRE DE L'EMPIRE DES CHERIFS EN AFRIQUE.

PREMIERE PARTIE.



APRE'S que les Alains, les Vandales, & les Gepides eurent affoibli l'Empire Romain par la conquête des Gaules & des Espagnes, ils se jetterent sur l'Afrique, & conserverent cette conquête jusqu'à ce que les Mahometans les en chasserent, & avec eux tous les Chrétiens. L'Afrique fut depuis divisée en plusieurs Royaumes, qui, possedés par divers Princes, prirent des faces differentes, & furent sujets à des changemens qui ont confondu les noms des premiers peuples qui les habitoient, & celui des Villes qu'ils avoient bâties.

La partie de l'Afrique, qui est en deçà de la Ligne Equinoctiale, contient les deux Mauritanies, dont l'une appellée Tingitane, est composée des Royaumes de Fez & de Maroc, & l'autre, nommée Cesarienne, contient celui de Tremezen, avec Alger sa Capitale, qui portoit autrefois le nom de Julia Cesarea. Alger est aujourd'hui la Capitale d'un Royaume du même nom. De là s'étend vers l'Orient ce païs connu par les Anciens, sous le nom impropre d'Afrique, que les Modernes nomment Barbarie, & quelques-uns, partie seulement de la Barbarie, où est le Royaume de Tunis. Toutes ces Provinces regardent, ou la Mediterranée, ou la Mer Atlantique. Les Villes qui y sont fort peuplées, renferment des Habitans plus civilisés que ceux du reste de l'Afrique. La Tingitane est bornée par la Mer Oceane du côté de l'Occident, & du côté du Septentrion par la Mer d'Espagne & de Sardaigne; elle touche vers l'Orient à cette partie de l'Afrique nommée la Cesarienne, & en avançant vers le Midi, elle s'étend jusqu'au Mont Atlas. Le Royaume de Maroc situé dans la Tingitane, embrasse plusieurs contrées en deçà du Mont Atlas, ou au delà, du côté du Midy. Cet Etat est

composé de sept Provinces, dont la premiere est celle de Suza, au de là du Mont Atlas, & qui se borne à la forteresse de Gartghessem. Ses Villes principales sont celles de Tedsi, de Taragost, de Tarudant & de Messa, les six autres Provinces sont bien moins grandes, & mediocrement peuplées, à cause de leurs Montagnes escarpées, & toujours couvertes de neige.

La Ville de Maroc, Capitale de ce Royaume, est située dans une plaine, à quatorze mille du Mont Atlas, & à six mille du fleuve *Tensift*. Cette Ville, autrefois la plus grande de toute l'Afrique, contenoit dans sa vaste enceinte, plus de cent mille maisons; elle étoit ornée de Temples, de Colleges & de Bains. On y voyoit aussi une grosse tour, construite en forme d'amphitéatre, bâtie par le Roi Mansor, & une grande forteresse qui renfermoit un Temple consacré à Auguste, & un College celebre. Le Royaume de Fez, contigu à celui de Maroc, est moins ancien, mais plus riche, & plus puissant que ce premier, dont les bornes ont été retrécies, à mesure que celles du Royaume de Fez ont été reculées. La riviere d'Omirabih, les Provinces de Ducala & de Tedela, qui sont du Royaume de Maroc, bornent celui

de Fez du côté de l'Occident, & la riviere de Mulvua le separe, du côté de l'Orient, du Royaume de Tremezen. Le détroit de Gibraltar, & les racines du Mont Atlas, qui de-là s'étend jusque dans la Getulie & dans la Numidie, le bornent vers le Septentrion: il est, comme le Royaume de Maroc, composé de sept Provinces, dont la premiere est celle de Temesna, ou Sevie, très-fertile, mais dont les Villes fort peuplées ont été détruites par les Almohadas & les Merinis, en sorte que ses Habitans sont obligés de loger dans des cabanes ou des tentes; quelques Villes, comme Anfa, Mançora, Rabato, Nuchaila, Menzala, &c. y subsistent encore, mais à demi ruinées.

La Seconde Province du Royaume de Fez, est Fez, où est la Ville de Sala, bâtie sur une riviere du même nom. La Ville de Fez est composée de trois Villes, dont la plus ancienne & la premiere, est Beleide, bâtie dans le même lieu qu'occupoit autrefois Belibilis, Ville dont parle Ptolomée. Idris l'un des Caliphes d'Afrique, descendu d'Hali & de Fatime sa femme, fille de Mahomet, en est le fondateur. La seconde, est le vieux Fez, baignée du côté du Couchant par la riviere de Sala, &

qui contient dans son enceinte, outre le grand Temple de Carruen, plus de quatre-vingt mille maisons; cette Ville bâtie long-temps après le Roi Idris, fut construite par un Prince de Fez qui regnoit conjointement sur ce Royaume avec son frere. La troisiéme Ville est comprise sous le nom de Fez, & contient environ huit mille maisons. Elle doit sa fondation à Jacob, premier Roi des Beni-Merimis; ses murs sont doubles, & fortifiés de plusieurs tours.

La Province d'Azgar est très-fertile; les Arabes en sont Souverains, & les Holotes & les Melechi, leurs Sophis, en font hommage au Roi de Fez. Ses principales Villes sont Harache, Aleazar, & Arzilla. La quatriéme Province est celle d'Habat, où l'on compte les Villes de Mergo, de Deaggen, de Barnitude, de Tansor, d'Agla, de Bezat, de Casarezzaghir, & Ceuta, que Ptolomée nomme Exilissa, & que l'on croit l'ouvrage des Romains. La Province d'Errif est la cinquiéme; l'on y voit la Ville de Bedis, & une chaîne de Montagnes qui rendent ce pays de difficile accès. La sixiéme est celle de Garet, & Chauz est la septiéme. Les Arabes, comme je l'ai déja dit, s'emparerent de cette

partie de l'Afrique, & en chasserent les Vandales; mais ils furent chassés à leur tour par Abu Texifien & par son fils, Princes des Almohadas. Hali successeur d'Abu Texifien, fit bâtir dans Agmet, Capitale de son Empire, la principale Mosquée. Ce Prince fut tué dans une bataille qu'il livra en Espagne à Alfonse VII. Abraham son fils monta sur le Trône; mais Abdala, étranger de basse condition, connu sous le nom de Mouahedin, & qui s'étoit fait maître d'Ecole, profita de quelques troubles, & de la foiblesse de son Prince pour s'élever. Abraham tiré de sa lethargie, voulut arrêter les progrès rapides de Mouahedin en lui livrant bataille, mais il la perdit, & contraint de sortir d'Oran, où il s'étoit refugié, il se précipita avec sa femme, pour éviter la honte de la servitude. Abdul Mumen Lieutenant de Mouahedin, & maître d'Ecole comme lui, qui venoit lui apprendre la mort tragique d'Abraham, le trouva mort lui-même, & malgré la bassesse de sa condition, il fut reconnu Empereur par l'Armée, & Pontife d'Afrique, par ses disciples & par les Scribes. Elevé sur le Trône, Abdul-Mumen se hâta de mettre le siége devant Maroc, qu'il prit avec Isaac

fils d'Abraham, qui s'y étoit refugié après la mort de son Pere. L'Usurpateur égorgea ce jeune Prince de sa main, & par l'extinction de la Famille Royale entiere, il s'assûra le Trône qu'il avoit usurpé.

Joseph son fils, aussi brave qu'Abdul-Mumen, conserva par la force, ce que son pere avoit acquis par le crime, & joignit au courage l'amour des Sciences & des beaux Arts, qui fit aimer son Regne. Jacob Almançor fils de Joseph, herita des vertus de son Ayeul, sans avoir aucun de ses vices, & sous son Regne pacifique, les Sciences que son pere avoit cultivées, s'étendirent par toute l'Afrique, & y firent de grands progrès. Mahamet Enacer, fils d'Almançor, aussi vertueux, mais moins heureux que lui, perdit une sanglante bataille en Espagne, où il possedoit de grands Etats, contre Alfonse X. qui profitant de sa victoire, reprit plusieurs Places occupées par les Maures.

Mahamet mourut & laissa beaucoup d'enfans; ces Princes loin d'imiter sa politique, qui avoit maintenu leurs Ayeux sur le Trône, prirent les armes, & se firent une cruelle guerre; les Viceroîs de Fez, de Tremezen & de Tunis, saisirent ce tems de division pour secoüer le

joug. Les Succeſſeurs de Mahamet ne purent remettre les revoltés dans le devoir, & un Prince de la Maiſon Royale de Tremezen ayant fait mourir Ceyed petit fils de Mahamet, & vaincu tous les Halmoades, nom qu'avoient pris les deſcendans d'Abdul-Mûmen, il établit une autre forme de Gouvernement. Abdulach, de la famille des Merinis, ſe rendit maître des Royaumes de Tremezen & de Fez, & mit la Royauté dans ſa maiſon. Ses Succeſſeurs ayant choiſi Fez pour Capitale de leur Empire, mirent à Maroc des Gouverneurs qui dépeuplerent cette grande Ville par leur avarice & leur cruauté. Les Oatazes regnerent après les Merinis, & leur mauvaiſe adminiſtration ruina la partie de l'Afrique dont ils étoient Souverains; mais les Cherifs
1519. les ayant chaſſés du Trône qu'ils occupoient ſi indignement, y monterent après eux, retablirent le bon ordre dans l'Afrique, & lui rendirent ſa premiere ſplendeur.

Le premier des Cherifs fut Haſcen, né dans la Ville de Tigumedet en Numidie. Cet homme habile & artificieux diſſimula long-tems la grandeur de ſes projets, perſuadé que le ſilence pouvoit ſeul es faire réüſſir. Comme il n'attendoit de

secours que du peuple, il s'attacha à le gagner, & suivant les traces d'Abdula Mumen, il affecta comme lui une pieté qui lui gagna tous les cœurs. Comme son ambition croissoit à mesure qu'il se presentoit une nouvelle occasion de la satisfaire, l'éclat du Trône le frappa, & il resolut d'y monter ; mais il cacha ce desir avec soin, & prit toutes les mesures pour pouvoir un jour se satisfaire. Il commença d'abord par se parer d'une haute naissance, en se faisant descendre des premiers Cherifs & de Mahomet même. Hascen avoit trois fils dignes de lui, Abdelquivir, Hamet, & Mahamet, ausquels il fit faire le voyage de la Meque, pour les rendre plus respectables aux yeux du peuple. Pendant leur absence, il prépara tous les ressorts qu'il vouloit faire joüer à leur retour. Au bout de quelque temps, ses trois fils arriverent de la Meque, & le peuple qui s'étoit déja déclaré pour leur pere, courut au devant d'eux, & s'estima heureux de pouvoir baiser le bas de leur veste; ceux-ci pour soutenir leur grande réputation, feignirent d'avoir des ravissemens & des entousiasmes, qui en étonnant le peuple, lui donnerent une grande veneration pour ces trois hommes qu'ils croyoient

chéris du Ciel. Hascen crut alors qu'il étoit te ns de faire éclore ses desseins, & il envoy deux de ses fils, ausquels il avoit enseigné la Magie, à la Cour de Mahamet Oataz, qui regnoit alors sur le Royaume de Fez. A peine y furent-ils arrivés, que Mahamet fut choisi pour Precepteur des enfans du Roy. Afin de recompenser la haute Science d'Hamet son aîné, on lui donna une chaire dans le College de Moradase. Quoique ces deux freres fussent bien capables de se conduire par eux-mêmes, Hascen leur pere étoit, sans le paroître, l'ame qui dirigeoit tous leurs mouvemens. Ils écoutoient docilement ses sages conseils, & suivoient la route qu'il leur traçoit. Mahamet chargé de l'éducation des enfans du Roy, s'attacha à celui qui devoit regner un jour, & par ses manieres insinuantes, il se fit beaucoup aimer de ce jeune Prince.

Dans ce tems-là, la Tingitane divisée par la querelle de ses Princes, étoit encore désolée par les ravages des Portugais, dont la puissance s'augmentoit chaque jour dans l'Afrique. Hascen toujours prêt à saisir l'occasion favorable de faire la fortune de ses enfans, entra politiquement dans les vûës du peuple, qui

voyoit avec peine les Terres ravagées & les Villes détruites par les Ennemis de la Religion, & il conseilla à ses deux fils de demander au Roy de fortes escortes pour pouvoir en sûreté exhorter le peuple à se défendre vaillamment contre les Portugais, & à combattre avec zele pour la Loi de Mahomet leur Prophete, dont ils étoient les interpretes. Mahamet & Hamet, selon le conseil de leur pere, representerent au Roy, qu'étant Cherifs, & descendans du Grand Prophete, sa Loi ne devoit point avoir de plus zelés défenseurs; qu'il étoit de l'interêt de ses Etats d'exciter les Arabes à prendre les armes pour repousser les Infidéles, & que les peuples entendant la voix du Souverain unie à celles des Cherifs, travailleroient avec ardeur à la conservation de leur pays & de leur Religion. Ils lui firent entendre en même tems que chargé de l'administration d'un grand Etat, il ne pouvoit suffire en même tems à le regir au dedans, & à le défendre au dehors; qu'il devoit confier le soin de quelques Provinces à des personnes éclairées & capables de les gouverner; que s'il vouloit leur accorder les Provinces de Sufa, d'Hea, de Ducala, de Maroc, & de Tremezen, ils se chargeoient d'y

maintenir le bon ordre, & de faire échoüer les entreprises des Chrétiens.

Le Roi qui ne pénétroit point dans la profonde politique des artificieux Cherifs, entra dans leurs vûës; mais il ne voulut pas leur accorder ce qu'ils demandoient, sans avoir consulté Mulei-Nacer son frere, qui plus éclairé, & moins prévenu en faveur des Cherifs que le Roi, avoit percé le voile épais de leur dissimulation; aussi ce Prince sentit-il tout le danger qu'il y avoit à leur accorder leur demande, & le representa au Roi son frere. Examinez la conduite de ces deux freres depuis leur arrivée à la Cour, lui dit-il, ou plûtôt remontez jusqu'au Cherif leur pere, & reconnoissez l'artifice de la conduite de ce Vieillard: Avec combien d'adresse ne s'est-il pas insinué dans l'esprit du peuple, qu'il a enfin séduit par ses prestiges? Que n'a-t-il point tenté pour rendre ses fils respectables aux peuples, & pour les décorer de titres qui pussent leur donner moyen de s'élever? Depuis qu'ils sont attachés à votre Cour, ils n'ont rien oublié de tout ce qui pouvoit les rendre necessaires, & meriter votre confiance. Rien, à la verité, ne paroît criminel jusqu'ici dans leur conduite: mais

je prévois que la fin en sera dangere
vous voyez que leur ambition augme
avec leur fortune, & que les Cherifs
d'abord se contentoient de l'honneu
professer dans le College de Morad
& d'être chargés du soin de l'éducat
de vos fils, aspirent aujourd'hui à co
mander des Armées, & à gouverner
Provinces; vous devez craindre les
tes d'une ambition qui commence à
manifester. Refusez donc aux Che
ces Gouvernemens & ces Armées, qu
ont l'audace de vous demander. Craig
que chéris du peuple, maîtres de vos p
belles Provinces, & de vos meilleurs Tr
pes, ils ne tournent contre vous-mê
ces mêmes armes, qu'ils disent voul
employer contre les Chrétiens. Con
à d'autres le soin de défendre vos Et
Vous avez de braves Officiers, qui
déles à leur Prince, & plus experim
tés que ces Docteurs, vous feront red
ter de vos Ennemis; mais croyez
vous n'en avez point de plus formi
bles, que ces deux freres que vous v
lez favoriser.

Mahamet Oataz écouta les sages c
seils de son frere, mais il n'en pr
pas. Il aima mieux suivre ceux qu
donna une troupe de vils flatteurs

voüés à la faveur de ces freres ambitieux. Oataz après avoir accordé des Troupes aux Cherifs, écrivit aux Princes & aux Gouverneurs des Provinces, où ils devoient aller, pour leur recommander de suivre exactement leurs avis. Les Cherifs se rendirent d'abord dans la Province de Ducala, au Royaume de Maroc, où ils avoient beaucoup d'amis. Les Portugais étoient alors maîtres d'Azafi, Ville de cette Province. Mahamet & Hamet s'avancerent comme pour en faire le siége; mais trouvant la place bien fortifiée, & gardée par une forte Garnison, ils passerent jusqu'au Cap d'Aguer. Quoique les deux freres n'eussent fait aucuns exploits de guerre, la regularité de leurs mœurs, l'exacte discipline qu'ils faisoient observer à leur armée, & les sages précautions qu'ils prirent pour arrêter les progrès rapides des Portugais, les firent estimer de ceux même qui d'abord desapprouvoient la prévention d'Oataz en leur faveur: le seul Mulei-Nacer déploroit les malheurs qu'il prévoyoit devoir bien-tôt tomber sur un Etat, dont tous les Sujets sembloient favoriser les ambitieux desseins des deux Hypocrites. Cependant après avoir parcouru plusieurs Provinces, les Cherifs, qui ne recevoient point

d'argent de la Cour, craignoient d'être obligés de congedier leurs Troupes; mais les peuples qui mettoient tout leur espoir dans ces deux freres, offrirent volontairement de payer le dixiéme de leurs revenus pour l'entretien de leurs Soldats. Les Habitans des Villes de Tarudante, de Tedsi & des lieux voisins, se signalerent en choisissant Hascen, pere des Cherifs, pour leur chef, & ils lui donnerent une troupe de cinq cens chevaux. Mahamet le plus actif & le plus vaillant des deux fils de ce *Vieillard*, s'établit dans Tarudante, & fit bâtir assez près de l'enceinte de cette Ville la Forteresse de Faraixa. Ayant ensuite obtenu le commandement des armes & l'administration civile, que les Maures, qui lui étoent attachés, avoient demandé avec empressement pour lui. Il fit marcher son Armée vers la *Province de Susa*, soumit les Habitans de Mezuar, qui favorisoient les Chrétiens, & se rendit maître de la Province de Dara qu'ils possédoient. Mahamet Elché, renegat Genois, lui ayant donné passage par la Ville de Tiguiut, il entra dans la Province de Susa, & prit celles d'Hea, de Ducala, & de Tremezen, sous prétexte de secourir les peuples. La Ville de Tendeste, Capitale de

la Province d'Hea entreprit de lui resister; mais il s'en rendit maître, & ayant choisi cette Ville pour y établir sa residence, il y fit bâtir un Palais.

La Fortune avoit favorisé jusque là l'heureux Cherif; mais Yahai-Ben-Tasuf, Tributaire des Portugais, que ses interêts particuliers rendoient le plus grand ennemi des Cherifs, assembla des Troupes pour s'opposer à Mahamet. N'osant combattre seul contre un homme accoutumé à vaincre, & dont les forces surpassoient les siennes, il se joignit à Nugno Fernandés de Ataïde, Portugais, Gouverneur d'Azafi, & ils formerent ensemble une Armée composée de quatre cens chevaux Espagnols, de trois mille Maures, & de huit cens Arabes à pied. Ils marcherent donc vers Tendeste, où étoit Mahamet. Quoiqu'ils eussent tâché de rendre leur marche secrete, le Cherif en fut averti. Comme sa réputation étoit le seul appui de sa Fortune, il resolut d'aller aux Ennemis, & ayant rassemblé quatre mille chevaux, il se mit en marche. A peine eut-il fait une lieuë & demie, qu'il rencontra l'avant-garde ennemie commandée par Tasuf. Ce Chef sans attendre son Allié, attaqua le Cherif avec fureur. Celui-ci ébranlé par

l'impetuosité

l'impetuosité de Tafuf, fut contraint de suivre ses Troupes qui fuyoient. Alors Yahai, & Nugno qui étoit survenu, le poursuivirent, lui tuerent mille hommes, & firent deux cens Prisonniers. Mahamet vaincu conserva après sa défaite, la presence d'esprit qui lui avoit acquis tant de Provinces, & loin de s'enfermer dans Tendeste, où les Ennemis, qui recevoient à chaque instant de nouveaux secours, auroient pû l'assiéger, il abandonna une Ville qu'il ne pouvoit conserver, & songea à réparer cette perte. Tafuf & les Portugais entrerent donc dans Tendeste, dont les Habitans dévoüés à Mahamet s'étoient refugiés sur les montagnes voisines. Après avoir reduit tout le pays d'alentour sous leur obéïssance, Tafuf & les Portugais se retirerent. Alors Mahamet qui avoit appellé son frere Hamet à son secours, se mit à la tête d'une grosse Armée, se rendit maître de la Campagne nouvellement conquise par les Portugais, & rentra dans Tendeste, à la faveur d'une émotion qui s'étoit élevée entre les Habitans.

Peu de tems après le vieux Cherif 1516.
mourut, & laissa ses trois fils, dont l'aîné Abdelquivir, le moins illustre des

trois, fut tué dans un Combat que les Cherifs livrerent aux Portugais, qui assiégeoient la Ville d'Anega. Mahamet & Hamet, après avoir combattu avec beaucoup de valeur, remporterent la victoire, firent prisonnier le Commandant des Portugais, & voulant profiter de la consternation des Ennemis, resolurent de se rendre maîtres de Maroc. Quoique cette grande Ville, qui appartenoit alors à Nacer Buxentuf, ne fût pas peuplée, & que ses Habitans déja abattus par les frequentes attaques des Arabes des montagnes, ne fussent guere en état de se défendre, les Cherifs aimerent mieux employer la ruse, que d'exposer la reputation de leurs Armes au succès douteux d'un long siége. Ils s'insinuerent donc dans l'amitié de Nacer Buxentuf, en lui faisant part de leur butin, & en lui promettant d'étendre les bornes de son Etat. Cet Afriquain credule ajouta foi aux promesses des Cherifs, & les introduisit dans la Place avec toute sorte d'honneurs. Mahamet & Hamet profiterent de cette confiance pour gagner le cœur des Habitans, qui bien-tôt leur furent dévoüés. Ils crurent alors qu'il étoit tems de se défaire de Nacer Buxentuf. Ayant fait une partie de chasse avec lui, ils lui fi-

rent manger d'un gâteau empoisonné, & il mourut peu de tems après, sans 1529.
que personne soupçonnât la cause de cette mort précipitée. Hamet fut aussi-tôt déclaré Roi de Maroc par les Habitans de cette grande Ville, qui priverent par là les enfans de Nacer Buxentuf, de la succession de leur pere. Mais Hamet qui vouloit prevenir les esprits en sa faveur, leur donna des Terres dans des Provinces éloignées. Ne se trouvant point encore assez puissant pour se rendre indépendant du Roi de Fez, il lui envoya des Ambassadeurs pour lui offrir des presens, lui payer un tribut, & l'assûrer d'une soumission parfaite.

Une nouvelle occasion de s'agrandir se presenta alors aux Cherifs. Les Arabes de Zarquia & de Garbia, dans la Province de Ducala, se faisoient une nouvelle guerre. Chaque Parti cherchoit des Alliés, & tous deux briguoient la protection des Cherifs, qui la promettoient également à l'un & à l'autre. Trompés par les Cherifs, les Arabes vinrent camper à quelque distance de Maroc, d'où Mahamet & Hamet étoient sortis avec une Armée. Chaque parti crut que les Cherifs alloient se déclarer pour lui, & ils se hâterent de donner bataille.

Les deux freres tranquilles spectateurs de ce combat, ne s'ébranlerent que quand ils virent les deux Armées Arabes également épuisées; alors ils se jetterent sur elles avec fureur, les taillerent en piéces, & rentrerent triomphans dans Maroc. Enflés de cette victoire, qui leur donnoit non-seulement des chevaux, des armes, & un grand attirail de guerre, mais qui augmentoit encore leur grande reputation, les Cherifs cesserent d'envoyer le tribut au Roi de Fez, & lui donnerent même, comme pour l'insulter, les plus méchans chevaux qu'ils avoient pris sur les Ennemis. Le Roi de Fez s'apperçut, mais trop tard, de la faute qu'il avoit faite, & voulant la reparer, s'il étoit possible, il en fit une seconde; car il menaça les Cherifs de leur déclarer la guerre, dans un temps où ses forces étoient bien au dessous des leurs: mais il n'executa point ses menaces. Il mourut, & laissa le Trône à Hamet Oataz son fils, qui se souvenant des soins que Mahamet avoit pris de son éducation, exigea seulement du Cherif Hamet un leger tribut. Cette marque de foiblesse de la part d'un jeune Prince, qui devoit soutenir les justes prétentions de son pere, fit connoître aux Cherifs qu'ils n'a-

voient pas affaire à un ennemi bien redoutable, & ils refuserent de payer le 1529.
tribut dont ils étoient convenus, sous prétexte qu'étant descendus de Mahomet, ils n'en devoient aucun. Pour ne pas rompre entierement avec le Roi de Fez, ils firent sçavoir à ce Prince, que s'il les vouloit traiter en amis, ils se souviendroient toujours de ce qu'ils lui devoient; mais que s'il les troubloit dans la possession des Etats qu'ils avoient conquis, & dans la Guerre qu'ils faisoient aux Chrétiens, il devoit craindre que Dieu & Mahomet, *dont ils* défendoient la Loy, ne les punît de cette espece de sacrilege; qu'au reste ils étoient en état d'opposer la force à la force, & qu'ils ne manquoient ni de Troupes, ni de courage.

Cependant le Cherif Mahamet, Gouverneur de la Province de Susa avoit fait sur la Ville d'Aguer une tentative qui ne lui avoit pas réüssi, & il avoit été contraint de se rerirer à Tarudante, qu'il faisoit alors fortifier; mais son frere Hamet s'étoit rendu maître de tout le pays d'alentour, & il conservoit toujours une forte Armée, que le peuple continuoit de payer. Dans ce tems-là le Roi de Fez s'apprêtoit à leur faire la

guerre ; il leva une puiſſante Armée & mit le ſiége devant Maroc ; mais la Garniſon compoſée de Soldats choiſis par Mahamet, ayant fait une ſortie, pénétra juſques dans le camp du Roi, qu'elle obligea de lever honteuſement le Siege. Les Cherifs avertis de ſa retraite, le pourſuivirent vivement, taillerent en pieces ſon arriere-garde, & paſſerent juſques dans la Province d'Heſcure, qu'ils ravagerent, & d'où ils emporterent le tribut qu'on avoit coutume de payer au Roi de Fez. Pendant que les Cherifs victorieux ravageoient ſes Provinces, il étoit occupé à pacifier les troubles cauſés par la rebellion de ſon Frere; mais d'abord qu'il eut rendu la tranquillité à ſes Etats, il ſongea à ſe défaire des Cherifs, qui devenus plus puiſſans que jamais, avoient enfin pris tous deux le nom de Roi. Il ſe mit donc à la tête d'une Armée plus nombreuſe que la premiere, marcha vers le fleuve des Neigres; les Cherifs comptant ſur la Fortune, qui juſque-là les avoit toujours favoriſés, ſe poſterent avec une Armée bien inferieure à celle du Roi, ſur le bord du fleuve que ce Prince vouloit paſſer. Les Armées furent trois jours en preſence ſans rien entreprendre; mais enfin le Roi ſe

sentant superieur aux Ennemis, resolut de leur livrer la bataille ; il divisa donc son Armée, & donna le commandement de l'avant-garde à Mahamet son fils, qui avoit avec lui Abdala Zogoibi Roi de Grenade, qui chassé de ses Etats par les Espagnols, s'étoit refugié chez le Roi de Fez : le corps de bataille étoit commandé par Mulei-Dris, parent & beau-frere du Roi, qui étoit secondé par l'Alcaïde de Laatar ; le Roi se reserva l'arriere-garde, où il avoit avec lui tout ce qu'il y avoit de plus brave & de plus illustre dans ses Etats. Zogoibi ayant passé le fleuve se tint sur l'autre bord pour favoriser le passage de la Cavalerie ; alors les Cherifs qui avoient divisé leur Armée en deux corps, voyant les Troupes du Roi de Fez engagées dans le fleuve, attaquerent Zogoibi, & le contraignirent de reculer dans la riviere ; ses Soldats rencontrant le reste des Troupes qui se hâtoient de passer pour les secourir, se mêlerent confusément avec elles. Pendant cet embarras, où ils ne pouvoient ni passer, ni combattre, les Cherifs faisoient tomber sur eux une grêle de fleches, & de coups d'arquebuse. Le nombre des morts augmenta le desordre, & les Troupes du Roi de Fez après avoir

été long-temps exposées aux coups des Ennemis, prirent ouvertement la fuite; le Roi qui s'étoit tenu sur le bord du fleuve se sauva avec elles, & abandonna aux Vainqueurs son Canon, ses tentes & ses femmes. Mahamet fils du Roi, perit dans ce combat, & Zogoibi perdit, en combattant pour un Roi étranger, une vie qu'il devoit plutôt perdre à la défense de ses Etats. Les Cherifs suivirent leur bonne fortune, passerent le mont Atlas, & mirent le siége devant Tafilet, Capitale de la Numidie. Ils se servirent pour battre cette Ville, du canon qu'ils avoient pris sur le Roi de Fez. Xec Amar, Gouverneur de Tafilet, se rendit aux Cherifs après une legere resistance. Ils attaquerent alors les peuples des Montagnes, en soumirent une partie par la force, & reçûrent l'autre dans leur alliance. Pour ôter, autant qu'il leur étoit possible, au Roi de Fez le moyen de lever une nouvelle Armée, ils se saisirent de tous les tributs que ces Nations lui devoient payer.

Pendant que les Cherifs profitoient de la consternation du Roi de Fez, ce Prince vaincu songeoit à la conservation du reste de ses Etats, & voulant user de represailles à l'égard des Cherifs qui ravageoient

vageoient ses Provinces, il envoya Laatar & Mulei-Dris dans celle de Susa, pour en tirer des contributions; mais Mahamet ayant repoussé ces deux Generaux, il entra dans Tarudante, où il conçut le dessein d'assiéger Aguer, Ville située sur un Promontoire, qui se nommoit anciennement Visugre, au pied du mont Atlas. Elle a un Port commode & renommé pour la pêche. Diego Lopez de Seguerra, qui fit depuis le voyage des Indes Orientales, y avoit fait bâtir un Fort. Emmanuel Roi de Portugal l'acheta de ce particulier, & ayant ajouté de nouvelles fortifications aux anciennes, il y mit une forte Garnison: ce fut ce Fort que Mahamet Harran, fils de Mahamet Cherif, assiégea en 1536. avec une Armée de cinquante mille hommes. Gutiere de Mont-Roi, Gouverneur de la Place pour les Portugais, méprisa d'abord l'Ennemi, & se contenta de demander au Roi son Maître des vivres & des munitions. Après plusieurs assauts, où Mahamet fut toujours repoussé, il resolut de bâtir une Tour sur une colline voisine, qui commandoit la Ville, & d'où il la pouvoit battre avec avantage. Pour pouvoir plus aisément executer ce projet, il conclut avec le Gouverneur une tréve de 1536.

C

deux mois, pendant lesquels il fut permis aux uns & aux autres de faire de nouvelles Fortifications ; & de réparer les anciennes. Mahamet & Mont-Roi employerent le tems de cette tréve, le premier à construire sa tour, & l'autre à relever une partie de ses murailles abattuës par le Canon des Ennemis ; mais il se repentit ensuite d'avoir accepté cette tréve, lorsqu'il vit que Mahamet en avoit profité pour élever une haute Tour, d'où il battoit déja la Ville, quoique la tréve ne fût point encore expirée. Cependant il ne perdit point courage, & se défendit avec toute la valeur possible pendant six mois. Il lui arriva enfin du secours de Portugal; mais ce secours composé de milice sans courage, fut cause de la perte de la Ville.

Quelques jours après les Assiégeans donnerent un assaut, que les Assiégés soutinrent d'abord avec valeur ; mais pendant qu'ils combattoient, le feu s'étant mis dans un caque de Poudre, le bastion, sous lequel il étoit fut emporté, & fit perir en même temps soixante hommes de la Garnison. Cet accident effraya les Assiégés, & donna un nouveau courage aux Ennemis, qui profitant de l'instant, où la Garnison épouvantée combattoit en désordre, forcerent les Troupes nouvel-

lement arrivées, de se réfugier sur les Vaisseaux qui les avoient apportés, & se rendirent enfin maîtres de la Ville, malgré la vigoureuse resistance de Mont-Roi, & de ses anciens Soldats. Cette conquête coûta dix-huit mille hommes à Mahamet, qui pour se venger de cette perte, fit passer au fil de l'épée tout ce qui se rencontra dans la Ville, sans respecter ni sexe ni âge. Mont-Roi & les débris de sa Garnison, qui s'étoient sauvés dans les Tours, y furent faits prisonniers. Mumen-Beleche, fils de ce renegat Genois, dont nous avons parlé, engagea Mahamet à traiter le Gouverneur avec douceur : mais Mont-Roi n'avoit pas besoin de recommandation auprès de ce General. Dona-Mencia sa fille, qui étoit parfaitement belle, sçut se faire aimer de ce Vainqueur; mais elle ne voulut point par la perte de son honneur, racheter la liberté de son pere. Elle rejetta fierement toutes les propositions de Mahamet. Irrité de ses mépris, cet Africain ordonna qu'elle fût abandonnée à la lubricité des Negres. Dona-Mencia effrayée de sa situation, fit dire à Mahamet qu'elle l'épouseroit, pourvû qu'il lui laissât la liberté de conscience, & qu'il la regardât comme sa femme légitime. Il accepta ces conditions, & l'épousa; mais

ses autres femmes, jalouses de l'amour qu'il avoit pour cette Portugaise, l'empoisonnerent dans le tems qu'elle étoit grosse. Mahamet n'oublia point après sa mort, la tendresse qu'il avoit euë pour elle, car il mit Mont-Roi son pere en liberté, & le renvoya en Portugal, après lui avoir fait de riches presens.

La prise d'Aguer intimida tous les Princes Afriquains qui dépendoient de la couronne de Portugal, & ils se rangerent sous l'obéïssance des Cherifs. Les Portugais même resolurent d'abandonner & de détruire les forteresses d'Asafi, d'Azaamor, d'Arzila & d'Alcaçar. Ainsi les Cherifs vainqueurs de tous leurs ennemis & souverains des plus belles Provinces d'Afrique, se voyoient au plus haut point de leur gloire. Mais la discorde pensa détruire en peu de tems tout ce que la fortune avoit jusques là fait pour eux. Le Cherif Mahamet, plus politique qu'Hamet qui étoit son frere aîné, avoit pris tour à tour le nom de Gouverneur, & de Roi, & il avoit consenti jusques-là à lui païer un tribut; mais enfin ayant pris ouvertement le nom de Roi, il refusa de païer ce tribut, & envoïa dire à son frere qu'étant Roi, il ne devoit dépendre que de lui-même, mais qu'il avoit à lui de-

mander sa part des trésors que le Cherif leur pere avoit mis à Tazarot, aprés la defaite du Roi de Fez, & que Mahamet-Harran son fils fût destiné successeur de ses Etats, suivant le testament de leur pere, qui portoit que le premier fils qui naîtroit d'eux seroit Vizir, & succederoit à son pere & à son oncle: ce qu'Hamet refusa avec hauteur. Ainsi les deux Cherifs se préparoient à la guerre, lorsque Cidi-Arrahal homme d'une grande probité, d'une prudence consommée, & qui étoit au nombre des sages que les Afriquains nomment *Alfaqui*, se rendit mediateur du differend des deux freres; il leur representa qu'entourés d'ennemis puissans, & qui n'attendoient qu'une occasion favorable pour se venger de leurs pertes, ils devoient être plus unis que jamais; que leur amitié étoit le mobile de leur fortune, & que leur discorde les perdroit; enfin il les persuada de se voir, comptant que l'explication qu'ils auroient ensemble mettroit fin à une querelle qui ne leur pouvoit être que desavantageuse. On fixa donc le lieu de la conference auprès de la riviere d'Hued-Issin, & les deux freres s'y rendirent: d'abord qu'ils se virent, ils coururent pour s'embrasser, mais Hamet qui comptoit sur sa force, serra Ma-

1537.

hamet dans ses bras, & le renversa par terre; celui-ci aussi leger, que son frere étoit robuste, ne lui donna pas le tems de profiter de sa chute, il se releva, & après lui avoir reproché sa perfidie, il sortit brusquement de la conference.

Quoique Mahamet eût sujet d'être animé contre son frere, il n'oublia point sa politique, & attendit pour se défendre, que son frere l'attaquât. Celui-ci avoit envoïé son fils aîné Mulei-Zidan, & son cadet Mulei-Caïde, dans les Etats de son frere: ces deux Princes aïant rencontré Mumen-Beleche & Hascen-Gelbi Lieutenans Generaux de Mahamet, leur livrerent bataille & la gagnerent: Ils revinrent ensuite auprès d'Hamet à qui cette premiere victoire enfla tellement le cœur, qu'il n'aspira à rien moins, qu'à s'emparer du Royaume de son frere. Mahamet outré de la défaite de ses Generaux, assembla les principaux Seigneurs de la Cour, & pour les toucher davantage, il s'abaissa jusqu'à leur rendre compte de sa conduite avec ce même frere qui le traitoit en ennemi; il leur témoigna combien lui faisoit de peine son inimitié, & ce qu'il avoit fait pour rechercher la paix sans en avoir pû venir à bout. Après un discours qui attendrit les Seigneurs, il

leur demanda du secours qu'ils lui promirent. Alors il porta la main à sa barbe, & les assura d'une victoire certaine. Il leur dit que dans peu de jours le fier Hamet seroit son captif. Il assembla ensuite une nombreuse armée dont il envoïa une partie pour se saisir du Pas de Mascarot auprès du mont Atlas du côté du Midi, sur le chemin qui conduit de Maroc à Tarudante. Hamet qui en fut instruit, prit son chemin à gauche, & divisa son armée en quatre corps dont il donna l'avant-garde composée de quatre mille hommes, à Mulei-Nacer son second fils, il se reserva le corps de bataille, où étoit Buhaçon son troisiéme fils, avec un pareil nombre de Cavalerie; il donna le commandement de l'arriere-garde aussi composée de quatre mille chevaux, à son fils aîné Mulei-Zidan, & la garde du bagage à Mulei-Caïde le dernier de ses fils. Au reste, les armées des deux freres étoient composées de Cavalerie sans aucune Infanterie. Mahamet aïant appris qu'Hamet s'étoit détourné du grand chemin, donna trois mille chevaux à Mahamet Harran son fils, avec ordre de combattre les premieres troupes ennemies qui paroîtroient dans la Plaine. Harran déja experimenté dans l'art de la Guerre,

aïant rencontré Nacer encore embarrassé dans un chemin fort étroit, l'attaqua vigoureusement, & donna le tems à Mahamet son pere de venir accabler les troupes qui commençoient déja à plier. La déroute fut bientôt générale, & les Maroquins furent contraints de fuir après une perte de huit mille des leurs. Hamet-même, qui étoit accouru au secours de Nacer avec Buhaçon son fils, fut fait prisonnier comme Mahamet l'avoit prédit. Mulei-Zidan se sauva dans Maroc avec le débris de ses troupes vaincuës. Dans son désespoir, il eut envie de demander du secours à l'Empereur Charles-Quint. Mais le Gouverneur de Maroc le détourna de cette dangereuse résolution, en lui représentant qu'il ne pouvoit s'allier avec les Chrétiens, sans se rendre odieux à tous les Maures, & sans risquer de faire soulever toute l'Afrique contre lui. Zidan changea donc de dessein, & resolut de traiter avec son oncle, ce qu'il fit par le moïen de Marie fille de Mahamet, qu'il avoit épousée. Elle réüssit dans sa mediation, & la paix fut concluë à ces conditions: Que la Province de Suza & tout ce qui étoit au de-là du Mont-Atlas du côté du Midi, avec la Numidie, & la Libie seroient le partage de Mahamet;

que Tafilet & les autres Provinces situées vers le Septentrion appartiendroient à Hamet; que le trésor du Cherif Hascen leur pere seroit également partagé, & que Mahamet-Harran le plus âgé des enfans des deux freres seroit déclaré heritier des deux Royaumes, suivant la volonté d'Hascen, & après lui Mulei-Zidan fils d'Hamet; que tous les prisonniers seroient rendus de part & d'autre sans rançon; Que ceux qui étoient retenus à Tarudante s'obligeroient par serment de ne jamais contrevenir à ce traité, & de ne point porter les armes contre Mahamet; Que la cinquiéme partie de ce qui seroit pris à la guerre quand les deux freres la feroient conjointement, seroit pour Hamet à cause de son droit d'aînesse; enfin que Mahamet se contentant de la qualité de Vizir, cederoit le commandement général de l'armée à son frere, dont il ne seroit que le Lieutenant.

Ce traité procura la liberté à Hamet. Mais de retour à Maroc, il refusa de le ratifier, sous prétexte qu'il étoit trop préjudiciable à son fils aîné, & il se prépara à recommencer la guerre. Aïant rencontré l'armée de son frere dans un lieu nommé Quehera à deux lieuës & demie de Maroc, au de-là du Mont-Atlas, il

lui donna bataille. Mais comme il s'avançoit sur l'armée ennemie, le Drapeau Royal s'embarrassa dans un buisson si épais, qu'à peine put-on le retirer au bout d'un quart d'heure. Mahamet voïant les Maroquins occupés à debarrasser ce Drapeau, les chargea si à propos, & avec tant d'impetuosité, qu'il les mit en fuite, & les aïant poursuivis le reste du jour & toute la nuit suivante, il se trouva le matin aux portes de Maroc. Gihani Gouverneur de cette place croïant qu'Hamet avoit été tué dans le combat, & craignant de s'attirer l'indignation du vainqueur, s'il faisoit une vaine resistance, rendit la place à la premiere sommation de Mahamet, qui se vit en deux jours victorieux d'une grande armée, & maître de la Capitale, du Palais, des trésors & des femmes de son frere.

Il donna alors une marque de sa moderation, en ne touchant point aux trésors de son frere, ni aux biens des Habitans qui venoient de le reconnoître pour leur Roi avec de grandes démonstrations de joie. Cependant tandis que Mahamet possesseur paisible de Maroc étoit allé visiter l'Arsenal de cette ville, Hamet y entra, & se rendit à son Palais par une porte de derriere. Mais aïant appris que son frere

étoit dans la place, il se refugia chez Cidi, Abdal, Ben-Cesi, où il déplora son malheur, & cèlui de ses Etats exposés aux ravages d'un ennemi fier, offensé & victorieux : la moderation que Mahamet avoit eu par rapport à la Ville de Maroc, ne rassuroit pas Hamet, qui connoissant le caractere de son frere, penétroit dans sa dissimulation. Ainsi loin de vouloir emploïer auprès de lui les sollicitations & les prieres, il envoïa Mulei-Zidan & Mulei-Nacer deux de ses fils, au Roi de Fez, pour lui demander du secours contre Mahamet. Oatas trouvant une si belle occasion de réparer ses pertes passées, fit semblant d'avoir oublié les injures qu'il avoit reçuës d'Hamet; il reçut favorablement ses deux fils, & leur promit un puissant secours pour leur pere. Mais Mahamet aïant appris l'ambassade de son frere au Roi de Fez, craignit avec raison que cette alliance ne leur fût préjudiciable à l'un & à l'autre. Il envoïa faire des propositions d'accommodement à Hamet : Celui-ci malgré la confiance qu'il avoit au secours que lui promettoit le Roi de Fez, sentoit bien que ce secours aulieu de rétablir ses affaires, pourroit les ruiner. Il écouta donc les propositions de Mahamet, & convinrent tous

deux de se voir sur la riviere de Luyden, à une lieuë de Maroc : On dressa enfin une Tente sur un tertré un peu élevé, & dans un lieu qui ne pouvoit être suspect. On disposa les Gardes de telle sorte, qu'on ne pouvoit aller au Trône où le vainqueur s'étoit placé, que par un chemin fort étroit. Les deux fils d'Hamet, comme pour disposer leur oncle à recevoir leur pere, entrerent les premiers dans la Tente, où il les embrassa tendrement. Hamet parut ensuite, & la nature se faisant sentir dans le cœur de Mahamet, il courut à lui & l'embrassa les larmes aux yeux. Hamet se tenoit de bout sans parler, & dans la posture d'un vaincu qui paroissoit devant son vainqueur. Mahamet l'aïant pris par la main, le fit asseoir sur le Trône à côté de lui : Après avoir gardé un instant le silence comme pour lui laisser la liberté de parler le premier, il lui fit ce discours.

» Vous n'avez à vous plaindre ni de la
» fortune ni de moi, lui dit-il, mais de
» vous seul, qui par une conduite toute
» opposée à celle que vous avez tenuë d'a-
» bord, avez violé la foi des sermens les
» plus sacrés, & qui sans écouter la voix
» de la nature qui vous devoit parler pour
» moi, avez fait une cruelle guerre à un

frere, fidéle compagnon de votre gloire & de vos conquêtes, & qui outre le sang qui l'unissoit si étroitement à vous, vous aimoit tendrement. Cependant une vaine ambition & un desir de vengeance vous aveuglant tout à coup, vous n'avez plus vû en moi qu'un objet odieux, que vous avez brûlé d'immoler à votre haine : Mais Dieu qui châtie les parjures & les mauvais cœurs, a appesanti sur vous sa main puissante, & vous a soumis à celui dont vous vous promettiez la ruine. Comme je n'attribuë votre défaite & ma victoire qu'à ce Dieu indigné contre vous, je veux en vous rendant vos Etats, vous donner moïen de reparer vos fautes passées. J'ai été offensé, je suis vainqueur, mais vous êtes mon frere, & mon frere aîné. Mes heureux succès ne me font point oublier l'avantage que cette qualité vous donne sur moi; mais souvenez-vous que par une meilleure conduite, vous devez reparer le tort que vous avez fait à vos enfans, à vos sujets, à moi, & à vous-même; Que bien loin de me traiter en ennemi, vous devez me regarder comme un frere fidéle & attaché à vos interêts. A ces conditions, je vous reconnois pour mon souverain, & en

» vous jurant une fidelité inviolable, je
» vous promets qu'en vous laissant le ti-
» tre de Roi, je me contenterai du seul
» honneur de vous obéïr en qualité de
» Vizir ; Je ne vous demande qu'une seule
» chose, qui est, que vous vous retiriez
» pour quelque tems à Tafilet avec toute
» votre maison, afin que je m'acquitte de
» ma promesse, en délivrant les Habitans
» de Maroc de la crainte qu'ils ont, que
» vous ne les punissiez de m'avoir ouvert
» les portes de leur Ville.

» A l'égard du tort que vous prétendez
» faire à votre fils aîné, continua-t-il, en
» consentant de reconnoître le mien pour
» Héritier de vos Etats, je vous
» promets ici, que si vous me ren-
» dez votre amitié, & que vous vouliez
» unir vos forces aux miennes, afin de
» continuer avec succès la guerre que
» nous avons entreprise pour l'interêt de
» la Religion ; je vous promets, dis-je,
» que les conquêtes que nous pourrons
» faire, surpasseront de beaucoup celles
» que nous avons faites, & que vous ne
» manquerez ni de Provinces, ni de
» Royaumes pour vos enfans. D'ailleurs,
» il sera de mon honneur & de mon de-
» voir, de leur donner des emplois, qui
» leur fassent acquerir de la gloire, &
» qui leur donnent part à mes victoires. »

Hamet ne répondit au discours de son frere, que par des excuses sur le passé, & des promesses pour l'avenir ; il passa la nuit au lieu où s'étoit tenuë la conference, & partit le lendemain pour Tafilet.

Mahamet aïant ainsi empêché son frere de conclure un traité d'alliance avec le Roi de Fez, leur ennemi commun, songea à se venger de ce Prince, qui avoit promis du secours contre lui. D'ailleurs la grandeur de son nom & l'éclat de sa naissance, sembloient offenser l'orgüeil du Cherif, qui ne comptant point comme lui une longue suite de Rois parmi ses ayeux, vouloit l'avilir par de continuelles défaites, & s'élever par de nouvelles victoires. Pour avoir quelque fondement de déclarer la guerre au Roi de Fez, il lui envoïa demander la Province de Tedla, sous prétexte qu'elle étoit dépendante du Royaume de Maroc qu'il possedoit. Oataz le refusa, & le Cherif aïant amassé l'argent du tribut, resolut d'assieger le Château de Fixtela situé sur la frontiere, & gardé par une forte garnison commandée par Onzar ; mais le bonheur de Mahamet ne le suivit pas dans ce siége, qu'il fut contraint de lever.

Cependant le Roi de Fez s'avançoit à grandes journées, à la tête d'une armée

de trente mille hommes, parmi lesquels se trouvoit la principale noblesse des Provinces de Fez, de Velez & de Dubudu. Les Holotes Princes Arabes, le Sophi Benimelec, avec huit cens Turcs conduits par le Persan Marian, & mille Archers à cheval, se joignirent encore à cette armée. Mahamet, de son côté, étoit à la tête d'une armée de dix-huit mille hommes, sans compter douze cens Archers. Mais aïant apris le grand nombre de troupes qui suivoient le Roi de Fez, il joignit ses forces à celles que commandoit Belelche, & s'avança à petites journées contre l'armée ennemie, comptant que les Soldats de la Province de Fez, maîtres de quitter Oataz, l'abandonneroient bientôt, & que l'inconstance des Arabes ne leur permettroit pas d'attendre long-tems l'ennemi. Ce qu'il avoit prévû arriva, le Roi de Fez, quoique campé en lieu avantageux auprès de Fixtela, sur la riviere de Derna, du côté de l'Orient, voïoit diminuer tous les jours le nombre de ses troupes, ou par la retraite de ses Alliés, ou par la desertion de ses Sujets. C'est ce qui engagea ce Prince à faire des retranchemens. Mahamet aïant appris la diminution de l'armée ennemie, s'avança & feignit de vouloir lui donner

bataille

bataille. Oataz quoique bien retranché, prévoïoit que s'il restoit encore longtems dans son camp, bien-tôt il n'auroit plus assez de monde pour s'y défendre. Il se hâta donc d'en sortir pour combattre Mahamet, pendant qu'il le pouvoit encore; il divisa son armée en cinq bataillons : le commandement du premier de l'aîle droite fut donné à Mulei, & à Buhaçon son Lieutenant general, & son parent. La conduite du second qui étoit à l'aîle gauche, fut confiée à Buzqüeri, Seigneur de Dubudu frere du Roi; les deux autres bataillons qui étoient placés derriere les deux premiers, avoient à leur tête Mulei-Cacer, & Mulei-Xeque, tous deux fils du Roi, qui conduisoit avec son fils Mulei-Bubquer, le cinquiéme bataillon, composé de tout ce qu'il y avoit de plus brave dans l'armée : il fit ensuite placer le canon sur une petite éminence, & le Persan Marian fut chargé de la garder.

Cependant Mahamet qui voïoit qu'Oataz se préparoit au combat, assembla ses enfans, les Chefs de l'armée, & les autres Seigneurs, pour les exhorter à soutenir la haute reputation qu'ils s'étoient acquise par tant de victoires qui les rendoient maîtres d'une grande partie de l'Afrique, & en leur faisant connoître

que le gain de la bataille qu'ils alloient donner, leur soumettroit presque toute cette partie du monde. Comme il comptoit beaucoup moins sur le grand nombre de ses soldats que sur leur courage, il permit à tous ceux qui ne voudroient pas se trouver à la bataille, de se retirer; & pour animer ceux qui restoient, il leur dit qu'il sçavoit par les secrets de la magie, que de toute son armée il ne periroit qu'un seul Negre, & que le Roi de Fez seroit pris. Ses troupes encouragées par cette promesse, se préparerent pour le lendemain, & dès que le jour parut, Mahamet les divisa en sept bataillons, disposés en forme de croissant. Mumen-Belelche Lieutenant general de Mahamet, étoit à la pointe droite vis-à-vis le Seigneur de Dubudu, & Mulei-Muçau fils du Cherif, commandoit la pointe gauche, & avoit en tête le brave Buhaçon. Mahamet à la tête de cinq mille hommes choisis, marchoit au milieu, couvert de deux bataillons, & d'un gros d'Arquebusiers Turcs, qui cachoient aux ennemis quelques pieces de canon qui les suivoient; le reste de l'artillerie fut placé sur un petit tertre d'où elle pouvoit être aisément transportée en d'autres lieux, par le moïen des Pionniers. Tout étant ain-

ſi diſpoſé, le Cherif ordonna à ſes troupes de reſter immobiles dans leurs places, juſqu'à ce que le ſignal du combat fût donné. Oataz en fit autant; ainſi les deux armées reſterent long-tems ſans ſe charger; mais Mahamet voïant que le ſoleil qui lui donnoit auparavant dans les yeux, ébloüiſſoit ceux des ennemis, commença le combat. Après avoir donné le ſignal dont on étoit convenu, les Turcs qui couvroient le canon, s'ouvrirent, & dans le même inſtant toute l'artillerie qu'ils cachoient, tira contre les ennemis. Cette décharge à laquelle ils ne s'attendoient pas, les effraïa ſi fort, qu'ils ſe mirent en déſordre. Buhaçon avec ſa troupe, ſoutint ſeul pendant quelque tems les efforts du Cherif: le reſte de l'armée ſaiſi d'une terreur panique, ſe mit à fuir; le Roi même entraîné par ſes Officiers, abandonna auſſi le champ de bataille au vainqueur; mais ſon cheval l'aïant renverſé au paſſage d'une riviere, il fut pris & conduit à Mahamet.

Pendant ce tems-là Buhaçon aïant raſſemblé quelque débris de ſes troupes vaincuës, ſe mit à leur tête, & ſe retira en bon ordre. Le Perſan Marian monta ſur le ſommet de la colline, où l'artillerie étoit placée, & là, il attendit que la pre-

miere fureur du victorieux fût passée, Mahamet n'esperant pas de le pouvoir forcer sans perdre beaucoup de monde, traita avec lui, & ce Persan se rangea de son parti, à condition qu'il auroit, lui & ses gens, la même païe que le Roi de Fez leur donnoit. Plusieurs de ses soldats qui ne voulurent point porter les armes contre celui qu'ils venoient de servir, furent désarmés, & renvoïés chez eux. Le camp des ennemis fut ensuite abandonné au pillage; & le Roi Oataz aïant été amené devant Mahamet, ce Cherif lui parla ainsi en présence des Chefs de son armée.

» La fortune qui vous rend mon captif, » me donne une superiorité sur vous, » dont je ne veux profiter, que pour vous » faire souvenir qu'aïant été autrefois vo- » tre Precepteur, je suis en droit de vous » donner des leçons; mais des leçons uti- » les & sans aigreur. On ne peut vous » accuser d'un autre crime, que de celui » de ne point punir ceux que vos Sujets » commettent tous les jours; votre Ca- » pitale, cette ville fameuse où notre » religion a repris une seconde naissance, » & qui devroit être aujourd'hui le sé- » jour de la pieté, voit regner dans ses » murs, l'envie, l'ambition, l'irreligion,

& tous les vices, nés de l'impunité, « où vos ancêtres & vous-même, ont « laissé vivre ses Habitans corrompus; « mais lorsque la crainte d'irriter vos peu- « ples vous fait fermer les yeux sur leurs « forfaits, songez que Dieu examine vo- « tre conduite, & que vous tombez dans « le précipice que vous vouliez éviter par « une prudence criminelle; oüi, vous avez « toujours craint d'être détrôné par vos « Sujets; si vous osiez vous servir de ce « pouvoir que Dieu vous a donné sur eux; « Eh bien, vous voilà détrôné aujour- « d'hui, pour n'avoir pas emploïé ce pou- « voir; car ne croïez pas que ce soit moi « qui vous ai vaincu; Dieu même a com- « battu pour moi contre vous, & votre « défaite est son ouvrage. Un Roi puis- « sant ne voit jamais la verité qu'à travers « un épais nuage, & il reçoit rarement « les conseils que la sagesse lui donne. Il « a voulu vous abaisser, pour vous faire « connoître que votre chute dépendoit de « lui, & pour vous rendre plus docile à « sa voix. C'est donc lui-même qui vous « dit par mon organe, de rendre à la Reli- « gion son premier éclat, de remedier aux « désordres nés sous votre regne, d'ai- « mer, mais de châtier vos peuples, de « cultiver les arts & les sciences, & enfin «

» d'avoir les vertus d'un bon Roi. Au reste, ne croïez pas que je profite de votre malheur : il est vrai que j'ai sujet de me plaindre de vous, parceque vous avez secouru mon frere contre moi ; mais je sçai aussi bien oublier les injures, que je sçai m'en venger, quand on m'y force ; prenez donc courage, & comptez que je vous rétablirai bien-tôt dans votre Royaume.

Oataz, quoique fatigué par la grande chaleur & par la douleur de ses playes, ne put entendre la harangue de Mahamet sans lui répondre. « On n'a guére vû de vainqueur user de sa victoire avec tant de moderation, lui dit-il, & je ne croïois pas que vous eussiez pris les armes contre moi, seulement pour me donner des leçons. Il est vrai que vous me les donnez en qualité de Precepteur, c'est ce qui m'engage à vous répondre en Disciple, & non en Prisonnier. Permettez-moi donc d'user avec vous de cette même liberté dont vous usez envers moi, & si vos conseils peuvent un jour m'être utiles, peut-être que ma réponse ne vous le sera pas moins. Les Princes ne peuvent pas toujours veiller si séverement sur la conduite de leurs Sujets, qu'il ne s'y glisse toujours quel-

ques abus, dont ils ne sont pas respon- « sables, puisqu'il leur est absolument « impossible d'y remedier; mais quand- « même tous mes peuples, sans loix & « sans discipline, s'abandonneroient à une « licence dereglée, & que moi qui suis « leur Souverain, fermerois criminelle- « ment les yeux sur leurs désordres, est- « ce à vous, qui du servile emploi de Pre- « cepteur, vous êtes, à force de crimes, « élevé sur le Trône où vous êtes assis au- « jourd'hui? Est-ce à vous à me punir de « ma conduite, vous à qui mon Pere, par « mes conseils, a donné lieu de vous « agrandir & d'accabler sa triste famil- « le? Vous que j'ai moi-même comblé « de bienfaits, & que vous payez d'une « énorme ingratitude; vous enfin, qui « vous parant d'une fausse vertu, cher- « chez en vain un prétexte spécieux pour « justifier vos actions à mon égard. Mais « ne parlons point de choses qui vous ren- « dent odieux, & qui peuvent faire con- « noître à tous ceux qui vous ont enten- « du & qui m'écoutent, combien vous « avez de dissimulation. Croïez seule- « ment que Dieu qui m'a livré entre vos « mains, l'a fait pour vous éprouver, & « pour voir comment vous userez de la « victoire, & si après avoir violé & la «

» foi des traités, & rompu les liens sa-
» crés de l'obéïssance que vous me de-
» viez, votre cœur sera enfin touché.
» Après m'avoir si bien remontré mon de-
» voir, voyons si vous ferez le vôtre, &
» si vous reconnoîtrez que l'inconstance
» de la fortune nous rend necessaires les
» uns aux autres : vous me reprochez d'a-
» voir donné du secours à votre frere ; je
» ne daigne pas me justifier d'une action
» loüable par elle-même, & qui doit vous
» faire sentir que vous auriez pû attendre
» de moi le même service, si vous vous
» étiez trouvé dans le même cas. »

Cette réponse d'Oataz fut reçûë de Mahamet avec un visage riant : ne voulant point retenir ce Prince qui étoit blessé, il le fit transporter dans une tente proche de la sienne. Aben-Onzar Gouverneur de Fixtela ayant appris la perte de la bataille, vint apporter les clefs de cette Place à Mahamet, qui fit ensuite marcher son Armée vers Fez, du consentement même d'Oataz qui faisoit esperer au Cherif, que s'il s'approchoit de la Capitale, les Habitans effraïés lui cederoient volontiers le Pays de Mequinez pour le prix de sa rançon, & pour le voir sortir de leurs terres. Mais ce Prince n'avoit pas prévû ce qui arriva : Buhaçon accompagné

pagné du Frere du Roi, & de Muei-Cacer fils de ce Monarque, étoientl entrés dans Fez dont les Habitans qui craignoient les ſuites de la captivité du Roi, donnerent la Couronne à Mulei-Cacer, à condition qu'il la rendroit à ſon Pere, auſſitôt que ce Prince ſeroit ſorti de captivité : c'eſt ainſi que le décida le Conſeil Privé, à la tête duquel étoit Buhaçon, qui ſe proſterna le premier aux pieds du nouveau Roi, qui le fit ſur le champ Viſir, & ſon principal Miniſtre.

Mulei-Cacer s'attacha d'abord à contenter les Maures ſuperſtitieux, qui attribuoient les malheurs de l'Etat, à la permiſſion qu'Oataz ſon pere avoit accordée aux Chrétiens, d'avoir du vin chez eux, & au grand nombre de Lions qu'il nourriſſoit. Il fit répandre le vin qui ſe trouva dans les caves de la Ville, & ordonna que tous les Lions fuſſent tués à coups de traits.

Cependant Mahamet qui ignoroit ce changement, s'avança juſqu'à deux lieuës de la Ville de Fez, & de là il envoïa les Lettres du Roi à la mere & au fils de ce Prince, par leſquelles il les prioit de faire en ſorte que le Pays de Mequinez fût livré au Cherif pour ſa rançon, n'aïant pas d'autre moïen de recouvrer ſa liberté.

Buhaçon à qui le Roi avoit écrit la même chose, répondit qu'il executeroit ses volontés ; mais il demanda du tems pour déterminer l'esprit de tous ceux de qui la chose dépendoit : il profita de celui qu'on lui accorda, pour surprendre Mahamet, qui de son côté tâchoit de tromper le Roi, & les Ministres de Fez. Buhaçon écrivit donc aux Habitans du Païs de Mequinez de se saisir du Détroit d'Honegui, par où Mahamet pouvoit se retirer, & il résolut d'attaquer la nuit le Camp de ce Cherif; mais celui-ci instruit du dessein de Buhaçon, ne lui donna pas le tems de l'executer : Emporté par la colere, il courut sur le champ jusqu'aux Portes de Fez, où il prit deux cens Bourgeois, qui croïant n'avoir rien à craindre, se promenoient le long de leurs murailles, & les fit étrangler devant lui : il se rendit ensuite au Détroit d'Honegui, dont ceux de Mequinez n'avoient encore pû se saisir, & de là il emmena à Maroc le Roi de Fez & son fils les fers aux pieds. Quelque tems après il envoïa ses deux fils Mahamet-Harran & Abdel-Cader à la tête d'une puissante Armée, puur ravager le territoire de Fez. Mulei-Cacer trop foible pour s'opposer aux forces que Mahamet envoïoit contre lui,

se contentoit de conserver ses Villes, & de faire des propositions de paix; mais le Cherif qui emportoit chaque jour de nouveaux avantages, ne vouloit plus les écouter. Ce qui acheva de ruiner les affaires de Mulei-Cacer, fut la revolte de Mahamet-Barrax Seigneur de Sesuan, contre lequel il envoïa Buhaçon avec le peu de troupes qu'il avoit pû lever; mais malgré la bravoure & la prudence de ce Capitaine, son expedition ne lui réüssit pas, & il revint à Fez où il trouva tous les Chefs en dissension. Buhaçon au desespoir du malheureux succès de son entreprise, fut indigné de la conduite des Ministres qu'il avoit laissés à Velez, & ne voulant plus se mêler du Gouvernement d'un Etat dont il prévoïoit la ruine, il se retira à Velez pour y pleurer les malheurs de sa Patrie, & la foiblesse de ceux qui se mêloient du Gouvernement.

Cependant les prieres de Mulei-Cacer l'engagerent à quitter sa retraite, pour reprendre sa premiere place. Alors voïant bien que plus on retarderoit à refuser à Mahamet ce qu'il éxigoit pour la rançon du Roi, plus l'Etat seroit en danger; il traita avec les fils du Cherif qui avoient eu la permission de passer par Cazur-Quibir, & les mit en possession du Païs de

Mequinez. Mahamet feignant de n'être point instruit du Traité que ses Fils avoient conclu avec Buhaçon, éxigea du Roi de Fez qu'il lui livreroit Fez toutes les fois qu'il le souhaiteroit; ce que ce Prince malheureux lui promit. Mahamet satisfait d'un engagement qui lui donneroit un prétexte specieux de faire la guerre quand il le jugeroit à propos, ou de se
1549. rendre maître de Fez, rendit enfin la liberté à Oataz, qui se rendit sur le champ à Fez, où son fils Mulei-Cacer lui remit toute l'autorité dont il avoit été revêtu pendant la captivité du Roi son Pere.

Mahamet emploïa les deux mois suivans à prendre possession du païs de Mequinez qui lui avoit été cedé: il vint ensuite se camper auprès de Fez; de là il envoïa sommer Oataz de lui livrer Fez, selon la promesse qu'il lui en avoit faite. Ce Prince qui d'un côté craignoit d'irriter le Cherif, en lui refusant l'entrée de la Ville, & de l'autre aprêhendoit qu'il ne s'en rendît le maître, s'il lui en ouvroit les Portes, lui envoïa dire qu'il n'étoit pas en son pouvoir de lui livrer la Ville, dont les Habitans effraïés de la mort de deux cens Bourgeois qu'il avoit fait étrangler, ne consentiroient jamais à le recevoir dans leur Ville: sur cette ré-

ponse, le Cherif s'avança jusqu'aux Portes de Fez, passant au fil de l'épée tout ce qu'il rencontroit. Quelques soldats qu'il perdit en cette occasion, l'animerent davantage contre le Roi de Fez, qu'il traita de perfide. Il leva une puissante Armée, & après avoir fait venir deux de ses fils, il passa par Cazar-Quibir, & de là par la Province d'Asgar, & vint enfin camper devant la Ville.

Cependant Hamet manquant une seconde fois de parole à son frere, envoya Mulei-Zidan au secours d'Oataz; Mulei-Zidan aïant rencontré l'Armée de Mahamet son oncle, lui livra la bataille: après un long combat & une perte à peu près égale, les deux Armées se retirerent, sans qu'aucune pût s'attribuer la victoire. Ce combat fit beaucoup d'honneur à Mulei-Zidan, que l'on commença à regarder comme l'unique appui d'Oataz; mais ce jeune Prince mal content de Buhaçon, & prévoïant que leur mes-intelligence pourroit nuire à la cause commune, se retira à Tafilet auprès de son pere.

Malgré la perte que Mahamet avoit faite dans le dernier Combat, il pressa le Siége de Fez. Les Habitans de cette Capitale fatigués des Guerres continuelles & malheureuses que leur Prince avoit à

soutenir, favorisoient au moins par des voeux secrets, l'entreprise du Cherif: enfin au bout de deux ans de Siége, plusieurs Habitans vinrent se rendre au Camp de Mahamet, & le Cherif après avoir fait un traité secret avec ceux qui étoient restés dans la Ville; s'approcha plus près de cette Place. Aïant alors fait abattre une partie des murailles, il entra dans le vieux Fez, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joïe de la part des Habitans.

Le Roi qui logeoit dans la nouvelle Ville apprenant ce triste évenement, accourut aussi-tôt pour remedier au desordre; mais voïant qu'il étoit impossible de s'opposer à la fortune de Mahamet, il laissa l'heureux Cherif maître du vieux Fez. Celui-ci content de ce succès, s'en retourna dans son Camp, & laissa Oataz déliberer avec Buhaçon, sur le parti qu'il avoit à prendre. Ce Ministre vouloit que le Roi se retirât avec lui à Velez, d'où il pourroit traiter avec les Princes Chrétiens qui avoient interêt d'arrêter les progrès rapides de Mahamet. Mais Oataz aimant mieux faire la paix avec le Cherif à quelque prix que ce fût, que d'exposer par sa fuite, sa Mere, ses Femmes, & ses Enfans à la fureur de son ennemi, rejetta cette proposition. Buhaçon perdant

enfin tout espoir, monta à cheval & se retira dans Velez. Après le départ de ce Ministre, Oataz envoïa au Cherif Lela-Mahabib sa mere, qui obtint enfin de lui, à force de prieres & de larmes, qu'il accordât à son fils un entretien convenable à la Majesté Royale. Après cet humiliant traité, Mahamet mit une forte Garnison dans la Ville neuve; il envoïa ensuite le Roi de Fez à Maroc, & ses deux fils à Tarudante. Afin de pouvoir, sans se rendre odieux, s'emparer du Trône de Fez, il épousa la fille du Roi.

Mahamet mécontent de son frere, qui par reconnoissance avoit envoyé du secours au Roi de Fez, lui envoya dire qu'il sortît de Tafilet, & qu'il se retirât dans la Province de Zahara. Hamet, pour le calmer, lui fit faire des excuses, & pour le rassurer sur les soupçons qu'il pouvoit avoir contre lui, il lui envoya tous ses enfans pour lui servir d'otages. Mais Mahamet lui renvoya sur le champ ses deux aînés, & maria les deux plus jeunes à deux de ses filles. Ayant appris qu'Hamet, hors d'état de resister aux ordres de son frere, avoit quitté la Ville de Tafilet, il envoya son fils Abdharraman pour en prendre possession, & il força Amar Seigneur de Bubuduc de quitter

l'Afrique & de se retirer en Espagne, pour avoir, sous differens prétextes, différé de lui rendre hommage. Il envoya ensuite ses trois fils Harran, Abdel-Cader, & Abdala, à Tremezen, qui leur fut livré par le Gouverneur Mahamet, sans avoir souffert seulement un jour de siége. Ensuite Harran laissant son frere Abdala pour garder Tremezen, partit pour aller assieger Oran : mais étant tombé malade en chemin, il se fit porter à Fez, où il mourut. Après cette mort qui privoit Mahamet d'un fils digne de lui, il envoya Abdel-Cader, avec quatre mille chevaux à Tremezen, & sur le bruit qui couroit que les Turcs s'avançoient pour recouvrer cette Place importante, il ordonna à son autre fils Habdarraman, qui étoit à Tafilet, de le suivre avec autant de troupes. Mais la jalousie du commandement fit naître la dissension entre les deux freres, & lorsqu'Abdel-Cader livra la bataille aux Turcs, Habdarraman se contenta de le voir combattre. Abdel-Cader qui comptoit sur le secours de son frere, voyant qu'il ne chargeoit point les ennemis, se battit en homme qui vouloit vaincre ou mourir. Mais enfin après une longue resistance, il fut tué, & son frere Abdala dangereusement blessé. Bahami

fils d'Abdel-Cader, se rendit aussi-tôt auprès de son ayeul, auquel il se plaignit amerement de la perfidie d'Habdarraman, qui avoit coûté la vie à son pere. Mahamet pour venger un de ses fils, se punit lui-même en faisant empoisonner Habdarraman: le chagrin de la vieillesse, la douleur d'avoir perdu deux de ses enfans dans les combats, & les remords que lui donnoit l'empoisonnement d'Habdarraman, changerent tout à coup le cœur de Mahamet. Il crut que le Roi de Fez avoit sollicité les Barbares qui s'étoient soulevés dans la *Province* de Derenderen, & sur ce simple soupçon, il le fit étrangler lui & son fils.

Buhaçon en sureté dans Velez, ayant appris la mort tragique du Roi & celle de son fils, fit dire à Alvaro Baçan, qu'il se feroit tributaire de l'Empereur Charles V. & qu'il lui livreroit la Forteresse de Pennon de Velez, s'il vouloit le rétablir sur le Trône que ses Ancêtres avoient occupé, & que Mahamet venoit d'usurper. Mais voyant que Baçan traînoit cette affaire en longueur, Buhaçon prit deux Brigantins legers, fit ôter les fers à quelques Esclaves chrétiens, & se tint tout prêt pour se rendre en Espagne. Mais comme Mahamet instruit de son dessein,

lui avoit ordonné de se rendre à Fez ; il feignit de vouloir s'y rendre ; enfin n'aïant pû s'attacher le Gouverneur de Pennon, il laissa son cheval dans la place du Marché de la Ville, comme s'il eût voulu partir sur le champ pour Fez, & il s'enfuit secrettement par Mer dans une Barque de Pêcheur. Arrivé à Melilla, il traita avec Maximilien, à qui il promit de livrer la Forteresse de Pennon de Velez. Sur cette promesse avantageuse, Maximilien ordonna à Mendosse Général des Galeres, de passer en Afrique avec Buhaçon. Mendosse arrivé à la vûë de Pennon, ayant en vain essaïé de gagner le Gouverneur de cette Forteresse, revint dans le Port de Malaga, sans avoir rien entrepris. Buhaçon qui étoit revenu avec lui, alla trouver Maximilien à Valladolid : mais n'ayant pû rien obtenir de ce Prince, qui ne comptoit plus sur ses promesses, il se rendit avec lui à Ausbourg pour traiter avec l'Empereur. N'en ayant pû tirer aucun secours, il revint en Espagne avec le Prince Philippe, où il fit un nouveau Traité avec le Roi de Portugal, dont l'alliance lui fit d'abord esperer d'heureux succès, mais qui tourna enfin à sa ruine.

Les Imperiaux entreprirent & termi-

nerent la guerre d'Afrique cette même année. Après la mort des deux freres Ariadin & Horruccio fameux Pirates, dont les courses avoient, pendant quarante ans, rendu la Mer de Toscane si perilleuse pour le Commerce, & qui regnerent si long-tems sur le Royaume d'Alger, Dragut Rais autre Corsaire, né dans un Village de l'Isle de Rhodes, & qui avoit long-tems été à la solde d'Ariadin, s'étoit acquis une grande réputation, autant par son courage que par la parfaite connoissance qu'il avoit de la Navigation, & il n'étoit pas moins formidable que son maître, aux Marchands qui trafiquoient en Italie & en Afrique. Ariadin Barberousse avoit été fait dix ans auparavant Général de l'Armée Navale du Grand Seigneur, qui donna à Dragut le Géneralat des Corsaires. Ce Barbare, pour soutenir la haute reputation qui lui avoit fait obtenir cet emploi, fit un si grand ravage sur les Mers de Toscane & de Sicile, que l'Empereur Charles V. importuné des plaintes des Marchands ruinés par ce redoutable Corsaire, donna ordre à André Doria d'armer une Flotte, & d'aller contre lui. Jeannetin neveu de Doria executa pour son oncle cet ordre de l'Empereur, & ayant trouvé Dragut

au Port de Giralatte, entre Calvi & Layaco Ports de l'Isle de Corse, où il se croyoit en sureté, il le prit avec treize Galeres, & lui mit les fers aux pieds. On ne peut exprimer la colere & la rage de ce vieux Pirate, quand il se vit ainsi pris par un jeune homme. Il resta quatre ans prisonnier; mais au bout de ce tems-là, Barberousse qui l'aimoit, s'étant avancé jusqu'à Toulon avec une Flotte formidable, le tira des mains de Janetin, qui le lui rendit, moyennant une forte rançon, à la priere de son oncle, qui vouloit éviter les suites de la fureur du redoutable Barberousse.

Dragut sortit de sa prison comme un Lion furieux, & ne respirant que la vengeance; avec le secours de ceux de Gerbe & d'Esfacos, il arma vingt-quatre Brigantins, fit une course jusqu'à Naples, saccagea & brûla toute la Côte de Calabre, prit une Galere des Chevaliers de Rhodes, qui revenoit de la Goulette, & se vengea enfin sur tous les Chrétiens qu'il rencontra, des mauvais traitemens qu'il avoit reçus de Janetin pendant sa prison.

L'Empereur averti de ces hostilités, envoïa contre lui André Doria, qui après l'avoir mis en fuite, réduisit les

Villes de Sousa, de Monastier, de Mahadia, d'Esfacos, & de Calibia, qui s'étoient revoltées contre le Roi de Tunis, sous l'obéïssance de Mulei-Bucar son fils; mais ce Prince ne resta pas long-tems paisible possesseur du Royaume de Tunis: Dragut voulant profiter du mécontentement des Tunisiens qui se plaignoient de leur Roi, s'empara des Villes de Sousa, de Monastier, & de Tobulba, à la faveur des revoltes qu'il y avoit fait naître, s'étant aproché de Mahadia, dont les Habitans jaloux de leur liberté, venoient de chasser le *Corsaire Hassen Gelbi* envoyé par Soliman, sous prétexte que ce Corsaire vouloit les asservir. Il employa le crédit de Brahem-Embarc son ami, pour engager les Bourgeois de Mahadia à le recevoir dans leur Ville, & à donner retraite à ses Navires. Mais tout ce qu'il put obtenir d'eux, fut que *Dragut* seroit entendu dans le Conseil Public. Ce Corsaire s'y rendit donc, & après avoir recité d'un air guerrier une Harangue préparée avec art, il crut avoir gagné ceux qui l'écoutoient: mais l'exemple tout recent du Corsaire Hassen Gelbi qui avoit voulu s'emparer de la Ville, sous prétexte de la défendre, les tint en garde contre Dragut. Cependant ils con-

sentirent à recevoir ses Vaisseaux dans leur Rade : mais à condition qu'aucun de ses Turcs n'entreroient dans la Ville. Dragut voyant son esperance trompée, resolut d'employer la force, & s'étant retiré à Esfacos, il sortit de ce Port, & se rapprocha de Mahadia. Ayant fait débarquer six cens Turcs, il entra dans la Ville, & avec le secours de Brahem, il se saisit d'abord de quelques Tours voisines, & fit aussi-tôt sonner toutes ses Trompettes. Les Habitans épouvantés, se défendirent d'abord avec beaucoup de valeur; mais voyant étendus sur la place un grand nombre des leurs, & que Brahem sur lequel ils comptoient pour leur défense, combattoit contre eux, mirent bas les armes, & reçurent pour maître ce même Dragut qu'ils avoient craint de recevoir pour Citoïen. Dragut s'étant mis en possession de la Forteresse, y mit Garnison, & laissa Hes-Rais son parent avec quatre cens Turcs, pour garder la Ville pendant son absence.. Mais avant de partir, il ordonna à Hez-Rais de se défaire de Brahem, parce qu'il avoit tout à craindre d'un homme qui avoit osé trahir sa Patrie. Dragut en se retirant; emmena avec lui les principaux Habitans pour lui servir d'otages.

André Doria sentit toute l'importance de la nouvelle conquête de Dragut, puisque la seule retraite qu'il avoit eu en l'Isle de Gerbe, & dans les Ports voisins, avoit été si préjudiciable aux Marchands qui trafiquoient sur les Mers d Italie. Il resolut donc de s'opposer aux progrès de ce Corsaire ; & oubliant en cette occasion sa lenteur ordinaire, il fit embarquer mille Espagnols, que Ferdinand de Gonzague lui avoit envoyés sous la conduite de Fernand Lopes Portugais, & partit de Gennes pour se rendre à Naples. En passant par Livourne, il prit trois Galeres du Grand Duc, commandées par Giordano Ursino, & trois autres à Civita-Vecchia, conduites par Charles Sforce, qui lui furent livrées par ordre du Pape. Huit cens Espagnols se joignirent encore à Naples au reste de ses Troupes, & le Vice-Roi de Sicile, qui ignoroit le dessein de Doria, lui donna cinq cens hommes, qu'il tira des Garnisons de Cefalu & de Termine, qu'il fit embarquer sur cinq Galeres commandées par Alvaro son fils, accompagné du fils du Roi de Tunis, & de quatre Vaisseaux de Malthe, sous les ordres du Chevalier de la Sangle.

A la tête de toutes ces troupes, André

Doria étoit encore irresolu : Il ne voulut prendre aucun parti, qu'il ne fût sur les lieux, & qu'il n'eût consulté le Gouverneur de la Goulette. Il alla d'abord à Trapani & ensuite à l'Isle de Favigliana, où il tint Conseil avec tous les Chefs de l'Armée, pour résoudre s'il étoit plus à propos, ou d'assieger Mahadia, ou de poursuivre Dragut. L'avis du Chevalier de la Sangle fut, qu'on se servît de quinze Galeres avec lesquelles Bernardin de Mendosse gardoit la Côte d'Espagne contre les Pirates, pour chercher & poursuivre Dragut ; que s'il étoit impossible de prendre ce Corsaire, on pourroit alors assieger Mahadia. Cigala autre Capitaine, prétendoit au contraire, qu'il falloit d'abord assieger Mahadia, parce que les Habitans mal disposés en faveur de Dragut, faciliteroient eux-mêmes cette conquête. Marco Centurione, plein des idées d'André Doria dont il étoit le Lieutenant, fut d'avis qu'on ne prît aucune resolution, sans être bien instruit de la situation de Dragut, & de ce qui se passoit dans Mahadia : comme cet avis étoit celui d'André, il fut suivi, & le Conseil se sépara sans avoir rien conclu.

On mit à la voile, & la Flotte après avoir essuïé une grande tempête, arriva enfin

enfin au Cap Bon. Là on trouve une Plage qui s'étend depuis la Riviere de Nuedil Barbar vers l'Orient, jusqu'à la Ville de Bone, & se retirant ensuite, elle se courbe tout-à-fait vers le Marais de Guadilbarbar : de là s'avançant dans la Mer, elle forme le Cap Zafran, qui voit à sa droite l'ancienne Ville d'Utique, aujourd'hui nommée Porto-Farina. Entre la Riviere de Bugrada qui se décharge dans la Mer au de-là de Bisserte & celle de Catada, on voit encore les anciennes ruines de Carthage, dont on apperçoit aussi le fameux Port qui a sept lieuës de circuit : Là est la Ville de Tunis, Capitale du Païs. Les deux Rivages de la Baye se resserrant peu à peu, ne laissent qu'une étroite entrée, où l'Empereur Charles V. quinze ans auparavant, avoit fait bâtir une Forteresse, qui, à cause de sa situation sur l'embouchure du Port, fut nommée la Goulette. Ce Fort fut pris & ruiné depuis par les Turcs. Du côté du Levant on découvre le Cap Bon, qui s'avance dans la Mer, & la Ville de Calibia située sur ce Cap : On voit ensuite celles de Mahomet, de Sousa, de Mahadia, & d'Esfacos, qui regardent les Cuniglieres : puis les deux Villes de Cherchene, & de Cercinitis, qui, jointes autrefois par un

Pont, ne formoient qu'une seule Ville, & enfin l'Isle de Gerbe, & toutes les autres Isles qui sont dans la petite Syrte.

Doria étant arrivé au Cap Bon avec sa Flotte qui avoit besoin d'eau douce, fit débarquer une partie de ses Troupes qui s'emparerent de la Ville de Calibia, où elles trouverent de fort bons Puits. La Flotte ayant ensuite remis à la voile, fut portée aux Isles Cuniglieres, où la tempête l'arrêta deux jours. Elle arriva enfin devant la Ville de Mahadia, & les Chefs ayant examiné sa situation & celle de la Côte voisine, consulterent pour sçavoir s'ils attaqueroient la Place. La plûpart étoient de cet avis, car quoiqu'elle fût bien munie de vivres & d'Artillerie, qu'elle fût fortifiée de fortes murailles, & entourée d'un large Fossé, elle n'avoit que deux cens hommes de garnison, & la discorde s'étoit mise entre les Habitans indisposés en faveur de Dragut; ainsi les deux cens Turcs occupés à contenir les Bourgeois, n'étoient point en état de venir défendre leurs murailles, & peut-être qu'ils se seroient rendus sans combattre, si Doria avoit sçu profiter de la conjoncture; mais son irresolution ordinaire lui fit manquer cette occasion: d'ailleurs Berenguer de Re-

quescens Général de la Flotte de Sicile, qui vouloit que l'on déferât le commandement de l'Armée à Jean de Vega Vice-Roi de Sicile, si l'on combattoit par terre, obtint de Doria qui sentoit la justice de ses prétentions, qu'on ne commenceroit point le Siege de Mahadia, sans en avoir le consentement de Vega, que l'on prieroit d'envoyer, ou d'amener de nouvelles Troupes.

Pendant ce retardement, la Flotte manqua d'eau douce, & Doria fut obligé d'aller à Monastier pour en chercher. Comme cette Ville apartenoit aux ennemis, & que Doria, en s'en rendant maître, se procuroit un grand avantage pour le siege de Mahadia, à cause de ses eaux & de la commodité de son Port, où il pourroit retirer ses Vaisseaux, il resolut de l'emporter de force. Il fit donc débarquer ses Troupes qui marcherent droit à la Ville. Alvaro de Vega, & Garcia de Tolede qui les conduisoient, s'arrêterent entre le rivage de la Mer & de la Ville, selon l'ordre qu'ils en avoient reçus de Doria, mais voyant que les Habitans, loin de songer à la défense de leurs murailles, fuioient par la Porte oposée à celles qu'ils gardoient, ils s'avancérent jusqu'aux murs de la Ville, & sans at-

tendre le signal du Général qui étoit resté sur les Galeres, ils se rendirent maîtres de la Place & la pillerent. Le reste des Habitans qui avoient abandonné leur Ville, ou que les Troupes de Doria avoient fait prisonniers, se retirerent dans le Château : mais ayant été battus par le Canon des Navires, & par celui qu'on avoit débarqué, ils se rendirent après une resistance qui coûta à Doria, Francois de Mendosse Chevalier de Saint Jean de Jerusalem, Diego-Ruis, Navaretto-Gherro, & quelques Soldats.

Doria maître de Monastiere, ne jugea pas à propos d'affoiblir son Armée, en laissant une Garnison dans cette Ville abandonnée par ses Habitans, & fit voile avec toutes ses Troupes vers la Goulette, où le mauvais tems l'avoit jusques-là empêché d'aborder. Il confera avec le Gouverneur de ce Fort, qui le confirma dans le dessein d'assieger Mahadia. Alors Doria dépêcha Ferdinand de Vega, un des Chefs de son Armée, vers le Vice-Roi de Sicile son pere, pour le prier de hâter les secours nécessaires pour faire le Siége de Mahadia, & de venir lui-même pour prendre le commandement des Troupes.

Pendant que Ferdinand de Vega pres-

soit son pere de se rendre à l'Armée, Doria suivant le conseil de Budcar, envoya sommer les Habitans de Sousa de se rendre, & de se soumettre à leur Prince. Ceux-ci craignant de s'attirer toutes les Troupes de la Flotte, reçurent Budcar & chasserent leur Gouverneur Hali, qui se retira avec quelques Troupes dans Mahadia. Ce vaillant Capitaine retarda long-tems par sa valeur & par son experience, la prise de cette Place que Francois de Vega & Doria assiégerent peu de tems après. Cependant le Vice-Roi de Sicile se préparoit à venir joindre la Flotte. Car quoique le dessein de l'Empereur fût, qu'il se rendît maître de l'Isle de Gerbe, & que l'Armée Navale de Doria ne passât point en Afrique, sans avoir une grande provision de toutes les choses nécessaires pour de longs Sieges, il crut devoir suivre en cette occasion, l'avis de tous les Chefs de la Flotte, pour ne point donner le tems à Dragut, toujours attentif aux mouvemens des ennemis, de faire de nouvelles fortifications à Mahadia; ainsi il fit embarquer trois cens Espagnols & cent Grecs avec beaucoup de munitions, & prit le parti de le suivre avec d'autres Troupes. Quoiqu'il eût d'abord fait croire par son indifference pour le comman-

dement, qu'il le cederoit à Dom Garcia; qui pour meriter cet honneur & pour venger la mort de Garcia son oncle tué trente ans auparavant à la guerre de Gerbe, avoit tiré un grand nombre de Troupes de toutes les Garnisons du Royaume de Naples, & s'étoit embarqué avec elles, pour se rendre en Afrique sans passer par la Sicile. Il esperoit finir la guerre d'Afrique avant que Francois de Vega pût en être instruit: mais il fut trompé dans son attente, & au lieu de se rendre à Mahadia, il fut obligé d'aborder à Trapani, où Doria s'étoit retiré trois jours auparavant, pour faire des provisions, & pour faire croire aux Afriquains qu'il ne songeoit plus au siége de Mahadia.

Ceux-ci ne furent point trompés par une ruse si grossiere, & ils profiterent de l'absence d'André pour recevoir dans leur Port trois Vaisseaux d'Egypte chargés de vivres & de Soldats, en sorte que la Ville se trouva bien munie de toutes provisions nécessaires pour soutenir un long siége, avec une Garnison augmentée de quatre cens hommes; Les Turcs se voyant les plus forts dans la Ville, mirent en prison tous les Habitans qui leur paroissoient suspects, & trouvant

les autres bien disposés à se défendre avec eux, ils attendirent tranquillement l'ennemi. Cependant Vega toujours incertain sur le parti qu'il avoit à prendre, ne sçavoit encore s'il devoit quitter la Sicile, où pendant son absence il pouvoit arriver quelque desordre dont l'Empereur le rendroit responsable. Il étoit d'autant plus porté à rester dans son Isle, qu'il craignoit le mécontentement de Dom Garcia, qui, quoiqu'instruit du dessein que Vega avoit de passer en Afrique, comptoit encore que l'irresolution de ce Vice-Roi lui laisseroit le commandement de l'Armée.

Mais le desir d'être General de l'Armée d'Afrique & de prendre Mahadia, que Doria n'osoit assieger depuis si longtems, l'emporta sur toutes les raisons que le Vice-Roi pouvoit avoir de rester dans son Isle, & après avoir laissé l'administration des affaires de Sicile à Ferdinand son fils, il déclara ouvertement qu'il étoit resolu de passer en Afrique. En effet il partit de Palerme avec Mulei-Hassen Roi de Tunis, le 10. Juin, & arriva à Trapani deux jours après. Il trouva dans ce Port, Doria & Dom Garcia, qui oubliant le droit qu'il avoit de prétendre au commandement que

Vega venoit de lui ôter, lui rendit pendant la guerre, l'obéïssance qu'il lui devoit, comme à son Général. De Trepani, toute la Flotte se rendit à Favigliana, ensuite à Pantalarea, & enfin à Mahadia.

Lorsqu'ils furent arrivés devant cette Place, Vega alla visiter André Doria, pour lui offrir le commandement de l'Armée. Il y eut alors un espece de combat qui auroit fait honneur à la modestie des deux Chefs, s'ils avoient été sinceres l'un & l'autre. Après plusieurs complimens de part & d'autre, Vega se laissa vaincre, & commença à exercer les fonctions du Généralat. Il demanda d'abord l'avis de tous les Chefs, qui déciderent unanimement qu'il falloit assieger la Place, faire fortifier quelqu'endroit sur le rivage, où l'on pût mettre les provisions en sureté, avant de former le siége de la Ville.

Mahadia située sur un roc bas & plat, est presque toute environnée de la Mer: mais l'eau qui baigne ses murs est si basse, que les Galeres n'y peuvent aborder qu'avec peine. Elle est fortifiée du côté de la terre ferme, par une grosse muraille de trois cens trente pas de longueur, & garnie d'espace en espace de fortes

Tours

Tours & de Boulevarts. La Ville eſt commandée de ce côté-là par une Colline dont la pente douce du côté du Septentrion, devient rude & de difficile accès du côté du Midi. Le Gouverneur de Mahadia ſentant l'importance de ce Poſte, le faiſoit garder par une troupe de Turcs détachés de ſa Garniſon. François de Vega ayant bien examiné la ſituation de la Ville, fut d'avis de ſe ſaiſir de cette Colline; Ozorio Quinnones en delogea les ennemis & s'en rendit maître. Dans le même tems quelques Numides entrerent dans le Camp, & demanderent à parler au Roi de Tunis, auquel ils offrirent leurs ſervices; ils lui apprirent en même tems, qu'une troupe de cent chevaux conduite par une femme, dont le mari avoit été tué, ſe tenoit à quelques pas du Camp, & qu'ils lui étoient entierement devoués. Le Roi de Tunis reçut favorablement ces Numides, qui pendant le ſiége de Mahadia, fournirent tout le Camp de vivres.

Vega profitant de l'avantage que lui avoit donné le poſte de la Colline dont il s'étoit emparé, fit dreſſer deux batteries de deux pieces de Canon chacune, dont l'une étoit au pied de cette Colline, & l'autre un peu plus près de la Vil-

le du côté du Levant. Pour dedommager en quelque ſorte Garcia du commandement que Vega lui avoit enlevé, il fut chargé de la conduite des travaux, & il fit faire une tranchée de bas en haut, pour qu'on pût paſſer ſans danger d'une batterie à l'autre. Les dix-huit pieces de Canon des deux batteries continuoient de battre la muraille, mais ſans effet, parceque cette muraille très-forte par elle-même, étoit ſoutenuë en dedans d'une terraſſe qui la couvroit entierement. Vega s'en apperçut, & crut devoir attendre pour continuer à battre la Ville, qu'il eût fait à ſes retranchemens de nouvelles fortifications, & qu'il eût reçû de nouvelles Troupes. Vega étoit d'autant plus en état de traîner le ſiége en longueur, qu'il lui ſuffiſoit d'empêcher le paſſage des vivres dans la Ville, pour le forcer à ſe rendre d'elle-même. D'ailleurs il n'avoit à craindre ni la deſertion des Soldats, à cauſe des difficultés de la fuite, & à cauſe de l'abondance qui regnoit dans ſon Camp, ni l'abandon des Numides, ennemis mortels des Turcs qui défendoient la Ville, & qui trouvoient leur avantage à ſervir les Imperiaux.

Dragut ſur qui ſeul la Garniſon &

les Habitans de Mahadia comptoient, s'étoit vû abandonné de la plûpart de ses Gens après la prise de Monastier, & ce Corsaire n'avoit plus d'autre ressource que la fortune & son courage. Cependant il écrivoit sans cesse à Mahadia pour engager la Garnison à faire une vigoureuse resistance, sur l'espoir d'un secours prochain qu'il lui promettoit, mais qu'il n'étoit point alors en état de lui donner. Vega qui ignoroit l'extrême foiblesse de Dragut, craignit ce secours, & résolut de donner un assaut à la Ville: mais un jeune homme de Messine, qui se trouvoit alors dans la Ville, s'étant rendu dans le Camp, fit changer le dessein de Vega, en apprenant à ce General, que la muraille prête à s'écrouler par dehors, étoit encore toute entiere du côté de la Ville, & que les Assiegeans ne doutant point que les ennemis trompés ne se hâtassent de donner l'assaut, avoient fait au pied de cette muraille entr'ouverte, un fossé large & profond, qu'ils avoient rempli de grands ais garnis de cloux, de pieux pointus, & de chausse-trappes, & afin qu'on ne s'apperçût point de leur ruse; ils avoient couvert le fossé de planches très minces, sur lesquelles ils avoient étendu du ga-

zon, de façon qu'il paroiſſoit de niveau avec le reſte du glacis. Il ajoûta que pluſieurs Mines, des Feux d'artifice, & pluſieurs pieces de Canon placées ſur les deux extremités de la muraille qui regardoit le foſſé, étoient deſtinées à faire perir les Soldats qui ne tomberoient point dans le piége, & que tout étoit ſi bien preparé, qu'il étoit impoſſible de donner un aſſaut, ſans riſquer la perte de toute l'Armée. Vega donna donc un contre-ordre, voulant néanmoins, à quelque prix que ce fût, ſe rendre maître de la Tour ſituée du côté du Couchant; il commanda un Capitaine & des Soldats pour la prendre par eſcalade; mais ils furent repouſſés, & laiſſerent ſur la place ſoixante de leurs gens, dont les têtes miſes enſuite ſur de longues perches, & expoſées ſur le haut des murailles de la Ville, ſervirent de Trophée aux Turcs victorieux. Vega, un peu étonné de ce deſavantage, reprit ſa premiere reſolution, qui étoit d'attendre de nouvelles Troupes & des proviſions. Il envoïa quatre Galeres à la Goulette, & deux en Sicile, pour chercher de la poudre & des boulets dont il avoit beſoin, & il fit tranſporter ſes Soldats bleſſés à Trapani. Aïant appris que Dra-

gut croisoit dans la Mer de Sicile, & qu'il avoit paru entre le Cap de Passaro & celui du Far, il détacha Marc Centurione avec seize Galeres pour aller contre ce Corsaire.

Pendant que Centurione étoit occupé à chercher Dragut, Mulei-Hassen Roi de Tunis, qui étoit dans le Camp de Vega, mourut plein de desespoir & de rage, & ne respirant que la vengeance. Budcar son fils qui étoit aussi present au siége de Mahadia, fit porter le corps de Mulei-Hascen à Caruan dans le tombeau de ses Ancêtres. Mahamet fils de Botuibe regnoit alors sur le Royaume de Caruan; ennemi mortel des Turcs & du parricide Mulei-Hamida, il s'allia avec Perez de Vergas Gouverneur de la Goulette, à condition que les Chrétiens lui enverroient du secours contre Hamida son ennemi; qu'il retiendroit les Villes de Monastier & de Sousa abandonnées par Budcar, & que quand même Budcar remonteroit sur le Trône de ses Ancêtres, Mahamet joüiroit des deux Villes pendant sa vie. Cependant comme il ignoroit encore le succès de la guerre, & qu'il craignoit de s'attirer l'indignation de Dragut s'il se déclaroit ouvertement contre lui, il ne se hâta point de

ratifier le Traité, ni d'écrire aux Imperiaux.

Dragut étoit parti de Gerbe le vingt Juillet avec sept Fluftes & quatre Brigantins chargés de douze cens hommes d'élite Turcs & Afriquains, ausquels deux mille Numides se joignirent. Avec ces Troupes il gagna le Port de Sfax, où il débarqua: les Espions du Roi de Caruan vinrent trouver Dragut & eurent avec lui une conference auprès de Manarbe, dont ils rapporterent le détail à leur Maître, qui s'excusa envers Dragut, de ce qu'il ne lui envoïoit point de secours contre l'ennemi commun. Celui-ci feignit de se contenter de cette excuse, dont il ne fut pas néanmoins la dupe, & ayant appris que Vega avoit resolu de donner un assaut à la Ville le jour de Saint Jacques, il se tint prêt à le combattre ce même jour, & fit dire à la Garnison de faire une-sortie dans le tems qu'il attaqueroit le Camp, afin de diviser les forces des Assiegeans. Vega songeoit à donner l'assaut, mais comme il lui falloit du bois, il resolut d'en aller chercher lui-même à la Forêt voisine. Quoiqu'il ignorât l'arrivée de Dragut, craignant les attaques d'Hamida & de plusieurs troupes de voleurs répandus

dans le voisinage de cette Forêt, il prit sept cens hommes d'élite divisés en trois corps, dont l'un composé de Mousquetaires, étoit commandé par Perez de Vargas, & l'autre destiné à couper le bois nécessaire, avoit à sa tête un autre Capitaine. Vega s'étoit reservé le commandement du troisiéme.

Il partit à midi & s'avança vers la Forêt. On le vint avertir en chemin, que les ennemis commençoient à paroître. Mais quoiqu'il sçût que leur nombre étoit superieur à celui des Troupes qu'il conduisoit, il continua sa route. Ses Gens arrivés dans la Forêt, avoient déja commencé à abattre du bois, lorsqu'il aperçut à main gauche de la Colline sur laquelle il étoit, une troupe de quinze cens Afriquains, & à la droite, cinquante chevaux avec une troupe d'Infanterie. Alors le Vice-Roi rassembla ses Soldats, & les ayant exhortés à bien faire leur devoir, il mit les Mousquetaires à leur tête, & attendit ainsi les ennemis, qui fiers de leur grand nombre, vinrent bientôt à la charge. L'aisle gauche commandée par Vega, repoussa les ennemis : mais l'aisle droite que conduisoit Perez, après avoir longtems soutenu leurs effors, se mit en de-

ſordre, Vega y étant accouru, la ramena au combat, & arracha ainſi à l'ennemi, une victoire qu'il croïoit certaine. Perez animé par le deſavantage même qu'il avoit eu, n'écouta plus que ſon courage: mais voulant pourſuivre trop loin les ennemis qui ſe retiroient, il fut tué par des Soldats de l'Iſle de Gerbe. Les Afriquains qui le prenoient pour le Vice-Roi, crurent alors les ennemis ſans General, & revinrent à la charge avec une nouvelle fureur. Ce ſecond combat plus vif que le premier, ſe donna auprès du corps de Perez dont on ſe diſputoit la dépoüille. Vega & le Capitaine Amador animoient leurs Soldats par leur courage. Dans un peril auſſi grand, le Vice-Roi oublia pour quelques momens qu'il étoit General, pour combattre en brave Soldat. Enfin les ennemis repouſſés, furent contraints d'abandonner le champ de bataille, & le corps de Perez. Ils perdirent en cette occaſion cent quatre-vingt Turcs, & emporterent trois cens bleſſés. Les Chrétiens eurent de leur côté ſoixante & dix morts & quatre-vingt-deux bleſſés.

Vega victorieux aïant repris le chemin du Camp, rencontra Garcia qui n'avoit pû venir plûtôt à ſon ſecours, par-

ce que les Assiegés informés du combat que Dragut venoit de livrer, avoient fait une vigoureuse sortie qu'il avoit été obligé de soutenir. Après cette défaite de Dragut, ses Gens-mêmes l'abandonnerent à sa mauvaise fortune, & ses Alliés se rangerent du parti des Vainqueurs; ainsi, sans aucune ressource en Afrique, il se hâta de regagner ses Vaisseaux, & vint aborder dans l'Isle de Gerbe avec seize Navires qu'il avoit conservés.

Vega instruit de la retraite de Dragut, envoya Antoine Doria avec dix Galeres pour le combattre, & avec ordre de passer en *Sicile*, pour y prendre de la poudre, & pour amener un renfort de Soldats en Afrique. Marc Centurione fut envoyé à Genes pour le même sujet, & ils amenerent quelque tems après, un secours d'environ quinze cens hommes. Alors le Vice-Roi fit continuer le siége avec plus de vigueur, & les Numides que la victoire des Imperiaux leur avoit attachés plus que jamais, continuerent à leur apporter des vivres. Comme l'extrême épaisseur de la muraille du côté de la terre ferme, & le soin qu'avoient les Assiegés de réparer dans la nuit les bréches que le Canon avoit faites pendant

le jour, rendoient inutiles tous les efforts des Imperiaux de ce côté-lá, on jugea à propos de dresser une batterie du côté de la Mer, parce que la muraille défenduë par les eaux, étoit moins forte que du côté de la terre ferme, mais il étoit très-difficile d'y apporter du Canon, parce que la Mer très-basse en cet endroit, ne pouvoit porter les Galeres. Garcia surmonta cette difficulté, & se servant d'une Galere legere à laquelle il fit attacher deux bateaux par des chaînes & des ais, pour empêcher qu'elle ne ployât sous l'effort du Canon, il la fit soûtenir par des tonneaux vuides, & la fit aussi couvrir de mantelets pour cacher les Soldats qui devoient être placés sur cette Galere. Dès-lors on commença à battre la Ville du côté de la Mer, & le Vice-Roi profitant de l'avis d'un Maure Deserteur de Mahadia, fit pointer le Canon contre un lieu creux qui cachoit une montée par où l'on se rendoit dans une des Tours qui fortifioient la muraille. En peu de jours le Canon fit une grande ouverture qui empêcha les Assiégés de monter à la Tour.

Doria voyant la Ville sur le point de se rendre, s'avisa de disputer le comman-

dement à Vega, à qui ce General l'avoit cedé jusqu'alors. Philippin Doria s'employa pour accommoder les deux Chefs. Vega à qui le commandement fut laissé, conserva toujours du ressentiment contre André Doria, & il aima mieux manquer quelquefois l'occasion de prendre la Ville, que d'en devoir la prise à ses conseils. Cependant on fixa le jour de l'assaut pour le dixiéme de Septembre. Garcia accompagné de François Amador & de Gaspar de Gusman, eut ordre d'attaquer la partie Occidentale avec huit cens hommes. François de Tolede fut commandé pour donner l'assaut du côté de la grande breche. Hernan-Lobo & Jerôme Manrique avec neuf cens hommes qui les suivoient, furent destinés à emporter la muraille du côté de la Mer. Hernand de Silva, Pierre Acuna & Rodric Pagan avec leurs Compagnies, furent laissés à la garde du Canon. Les Turcs voyant toute la manœuvre des Chrétiens, ne perdirent point courage, & leur Chef les ayant exhortés à bien défendre les murailles qui étoient leur unique ressource, ils firent apporter du Canon, battirent la machine inventée par Garcia, & en délogerent les Soldats Chrétiens.

Cependant Vega donna ses ordres pour l'assaut ; la Garnison rangée sur les murailles, attendit de pied ferme l'ennemi, qui commença à donner de toute part. Hali, ce même Chef qui avoit été forcé de sortir de Sousa, étant alors à la tête de toute la Cavalerie qui se tenoit dans la grande Place pour soûtenir les Gens de pied, l'animoit à bien faire. Montant lui-même sur la muraille, suivi d'une petite troupe, il inspira à tous les Soldats une partie de son ardeur ; mais un coup de feu priva les Turcs de ce vaillant homme. Les Soldats commandés pour attaquer la Ville du côté du Levant, plus exposés que les autres à la Mousqueterie des ennemis, perdirent deux cens des leurs, avant de pouvoir en venir aux mains. Mais malgré cette perte, ils arriverent à la muraille en marchant dans l'eau qu'ils avoient jusqu'aux épaules, & planterent enfin leur Etendart sur un des creneaux. Ce succès anima les autres Troupes qui le virent, & on combattit partout avec une ardeur égale. Les Assiégés voyant une de leurs Tours ruinée, avoient mis une poutre longue & étroite pour pouvoir passer par dessus l'ouverture qu'avoit fait à la muraille la Tour renversée ; & afin

que les ennemis ne pussent profiter de cet étroit passage, ils avoient attaché un gros cable à la poutre pour pouvoir la retirer, quand ils verroient les ennemis prêts à s'en rendre maîtres; mais cette précaution prise trop tard, fut cause de la perte des Assiegés; car les Imperiaux s'étant jettés en foule sur cette poutre, la rendirent si pesante, qu'il fut impossible aux Turcs de la retirer.

François de Tolede fut le premier qui entra dans la Ville; mais étant allé droit à la Place, il y fut tué par la Cavalerie ennemie. Le Capitaine Melchior qui le suivoit, eut le même sort. La mort de ces deux Officiers anima leurs Soldats à la vengeance: André Doria aïant fait avancer du secours, les Imperiaux se rendirent maîtres des murailles, y planterent leurs Drapeaux, & se répandirent en un instant dans la Ville, où ils dissiperent tout ce qui restoit de la Garnison: mais s'étant rassemblés auprès du Temple de Mahomet, ils se virent attaqués de toutes parts par les Habitans, qui desesperés de voir leur Ville abandonnée au pillage, vinrent se jetter sur eux comme des furieux; mais cette populace fut bientôt défaite. De crainte d'une nouvelle attaque, Vega renvoïa

dans la Ville, Garcia avec les Soldats qui gardoient le Camp, & il ſe vit enfin paiſible poſſeſſeur d'une Ville qu'il avoit eu tant de peine à prendre. Il reſtoit encore une troupe de cent vingt Turcs, qui retranchés dans une des Tours de la Ville, envoyerent demander à capituler. Budcar ſe preſenta, mais ils refuſerent de traiter avec lui, parce qu'il étoit Afriquain, & ils ne ſe rendirent qu'à Alonço de Coüa Gouverneur de la Goulette, depuis la mort de Perez de Vargas, qui leur promit la vie ſauve de la part du Vice-Roi. Hez Raïs brave Chef & parent de Dragut qui ſe trouva parmi ces Turcs, fut donné à Cigala pour l'échanger contre ſon fils qui étoit entre les mains de Dragut. La priſe de Mahadia Place peu-impor tante pour les Imperiaux à cauſe de la difficulté de la conſerver, leur coûta beaucoup d'argent & d'hommes; & dans le dernier aſſaut qui les rendit maîtres de la Ville, ils perdirent quatre cens Soldats, & en eurent cinq cens dangereuſement bleſſés. Garcia, pour empêcher que les Turcs ne s'aperçuſſent combien leur défaite avoit coûté aux Vainqueurs, fit enterrer promptement tous les morts.

Le Vice-Roi envoya Osorio de Quintonnes en Allemagne, pour apprendre à l'Empereur, qui y étoit alors, la nouvelle de la prise de Mahadia, & le chargea de donner en passant à Rome, une Lettre qu'il écrivoit au Pape, à qui il envoya peu de tems après un homme exprès, qu'il chargea de porter la grosse Serrure de la prison où les Turcs enfermoient les Chrétiens, & la chaîne à laquelle ils les attachoient. Il envoya au Pape par la même occasion, plusieurs Lions apprivoisés, & des chevaux enharnachés à la maniere des Afriquains.

Cependant on songea à fortifier la Ville. Mais Vega trouvant qu'elle étoit trop grande pour pouvoir être gardée par un petit nombre d'hommes, projetta de la reduire en une espace moins grand, & il en fit dresser un plan qu'il envoya à l'Empereur. En attendant il fit reparer les breches, y mit une Garnison, & en donna le Gouvernement à Alvaro de Vega. Ensuite ayant consulté avec Doria, qui n'ayant plus à combattre en terre ferme, avoit repris le souverain commandement, sur ce qu'ils devoient entreprendre; ils convinrent tous deux de poursuivre Dragut, qui après la mort d'Othoman le borgne,

Gouverneur d'une moitié de l'Isle de Gerbe, tué par le Gouverneur de l'autre partie de l'Isle, s'étoit vû reduit à s'embarquer précipitamment avec sa femme, ses enfans, & tout ce que ses malheurs lui avoient laissé de biens, pour se sauver, sans sçavoir de quel côté il devoit tourner, afin d'éviter les ennemis. Ayant eu avis que le Corsaire avoit pris terre dans l'Isle de Cherchene, Vega & Doria firent voile vers cette Isle; mais les vents contraires les ayant obligés de se retirer dans le Port de Sfax, ils regagnerent Mahadia, sans avoir pû rien entreprendre contre Dragut. De Mahadia ils revinrent en Sicile, où André Doria & le Vice-Roi Vega eurent encore une nouvelle contestation. Vega souhaitoit qu'on laissât une partie de la Flotte à Trapani, pour être en état de s'opposer aux entreprises que Dragut pourroit faire: Mais Doria n'y voulut point consentir, à cause du mauvais état de ses Galeres, & il se retira à Genes, en protestant qu'il ne se remettroit en Mer qu'au mois de Mars.

Dragut profita de l'Hiver pour traiter avec Soliman Prince de l'Isle de Gerbe, qui lui permit de se retirer dans son Port avec tous ses Navires. Doria l'ayant

l'ayant appris, arma une partie de ses Galeres & de celles de Naples, & arriva à Gerbe dans le tems que Dragut en sortoit pour aller en course. L'arrivée de Doria étonna le Corsaire, qui ne voyant aucun moyen de lui échaper, s'arrêta au Havre de Cantara, où les Galeres de son ennemi ne pouvoient aborder, & après avoir tiré ses Vaisseaux à terre, il s'en fit un rempart, pour se mettre à couvert de ses entreprises. Doria voyant l'impossibilité de forcer Dragut dans ce poste avantageux, si Soliman & les Habitans de l'Isle qui l'aimoient, ne se joignoient à lui, envoya un Deputé à Soliman, pour l'engager à lui livrer le Corsaire qu'il poursuivoit; il l'assûra que cette action agréable à l'Empereur, calmeroit son esprit irrité contre lui, à cause du Tribut qu'il ne lui avoit pas entierement payé, & qu'il le prendroit sous sa protection, comme il avoit fait le Roi de Tunis.

Soliman fidéle à la parole qu'il avoit donnée à Dragut, répondit à Doria que les avantages dont il le flattoit, & les menaces qu'il lui faisoit faire, ne le feroient pas manquer aux promesses qu'il avoit faites à Dragut, de le retirer dans

ses Ports ; mais que s'il vouloit l'attaquer, il ne l'en empêchoit pas. Doria se hâta donc de faire venir le reste des Galeres qu'il avoit laissées à Naples & à Genes, se promettant bien de prendre Dragut : mais cet habile Corsaire profita du tems qui lui restoit, & se sauva par une voye dont Doria ne pouvoit se douter : il fit creuser pendant dix jours le nouveau Canal qui est entre l'Isle & la terre ferme ; & ayant déchargé la nuit ses Vaisseaux pour les rendre plus legers, il les fit transporter d'un autre côté de l'Isle par deux mille Esclaves, qui le servirent en cette occasion avec beaucoup d'ardeur & de fidélité. Ainsi Dragut échapé, après un travail étonnant, se retira dans l'Isle de Cherchene, & ayant rencontré en son chemin l'Amiral de Sicile qui portoit Budcar, il le prit & l'emmena à Constantinople où ce Prince mourut dans la tour noire.

Dragut arrivé auprès du Sultan, hâta par sa presence le départ de l'Armée que le Grand Seigneur préparoit pour reparer la perte de la Ville de Mahadia. Sinan Bacha nommé General de cette Armée, imita le dangereux exemple de Ferdinand qui avoit violé en Hongrie la Tréve faite avec le Sultan Soliman,

& il n'attendit pas qu'elle fût expirée pour se mettre en Mer, avec une Flotte composée de cent douze Galeres, de deux grands Vaisseaux, d'un Galion de trente Flustes, & de quelques Brigantins, qui portoient en tout douze mille hommes. Dragut & Sal-Raïs étoient les Lieutenans de Sinan. Ce Bacha parut sur les Côtes d'Italie, & tout le monde craignit pour l'Isle de Malte. Mais Omedez Grand Maître de l'Ordre se croyant plus éclairé que tous ceux qui lui donnoient des conseils, s'imagina que la Flotte dont on le menaçoit, étoit destinée à aller en Provence en faveur du Roi, & il ne songea aucunement à la sûreté de son Isle; & quoiqu'il eût appris que Sinan venu en Sicile avoit traité avec le Vice-Roi pour la restitution des Villes de Mahadia, de Monastier, & de Sousa, il persista avec opiniâtreté dans son dessein, & ne prit aucune précaution, en cas que l'ennemi vînt le surprendre.

Après avoir traité quelque tems avec Vega, Sinan mal satisfait de la réponse de ce Vice-Roi, fit une descente dans l'Isle: il parut ensuite devant Messine, & tourna en même tems vers Catane, comme s'il l'eût voulu assieger; enfin il

alla à Augusta, Ville bâtie en 1229. par l'Empereur Frederic II. dans une Peninsule au dessus de Saragousse. Il se rendit d'abord maître du Château : il prit ensuite la Ville qu'il brûla après l'avoir pillée. Après cette expedition, il fut porté à Malte par un vent favorable, & il entra dans le Port, qui n'est separé de celui qui est au pied du Château, que par une petite colline, où l'on a bâti depuis, le Port St. Elme. L'arrivée de Sinan jetta l'épouvante dans Malte. Les Habitans de la campagne exposés aux ravages des Turcs, se chargeoient de ce qu'ils avoient de plus précieux, & abandonnoient leurs maisons, pour se retirer dans la Ville. Le Grand Maître surpris par les ennemis dans le tems qu'il les croïoit fort éloignés de son Isle, ne prenoient aucun parti, & les Chevaliers qui se trouvoient alors dans la Place, attendoient ses ordres pour la sûreté de la Ville; les Turcs assiégerent d'abord le Château, qui étoit muni d'une bonne Garnison; mais voïant que leurs efforts étoient inutiles, ils passerent deux lieuës plus avant, & assiégerent une des deux Villes, dont George Adorno étoit Gouverneur, mais qui n'avoit avec lui que des Bourgeois sans experience; il

envoïa donc demander du secours au Grand Maître, qui encore tout étourdi de l'arrivée de Sinan, craignoit de n'avoir point assez de Troupes auprès de lui, & qui se contenta d'envoïer à Adorno le Commandeur de Villegagnon avec six hommes. Ce foible secours n'auroit point sauvé la Place, si les Turcs eussent persisté dans le dessein de s'en rendre maîtres.

Mais si les Habitans & les Païsans qui s'étoient refugiés en foule dans la Ville, manquoient de courage & d'experience nécessaire pour les combats, ils étoient propres aux travaux; ainsi le Gouverneur ayant tiré d'entr'eux ceux qui lui sembloient les plus propres à garder les murailles, il emploïa le reste à rétablir les anciennes Fortifications, & à en faire de nouvelles. Comme ils travailloient en même tems à la conservation de leurs biens & de leurs vies, ils se hâterent de faire de nouveaux murs, & de creuser un grand fossé, à chaque bout duquel ils couperent des maisons jusqu'à la moitié, les emplirent de terre pour en faire des bastions, & y mirent du Canon pour battre les Turcs en flanc, s'ils vouloient franchir le fossé.

Ceux-ci qui n'avoient point l'attirail

nécessaire pour rouler l'artillerie, craignant d'ailleurs d'être surpris par la Flotte de l'Empereur, s'ils laissoient plus long-tems leurs Vaisseaux sans Soldats, abandonnerent le dessein de prendre la Ville, & s'embarquerent pour aller à Gozzo petite Isle au couchant de Malte, dont elle n'est éloignée que d'une lieuë & demi ; Gozzo n'avoit d'autres fortifications qu'un seul Château, mais si fort par sa situation, qu'il suffisoit pour défendre l'Isle. Le Grand Maître qui vouloit soutenir l'honneur de l'Ordre, ne permit à aucun Habitant de sortir de l'Isle, & il les contraignit de s'enfermer tous dans le Château, sous le commandement d'un brave Chevalier Espagnol. Les Turcs firent une descente dans l'Isle, & commencerent à battre le Fort avec vingt-quatre pieces de Canon. Les murailles brisées s'écroulerent bientôt, & leurs défenseurs se trouverent exposés eux-mêmes au Canon de l'ennemi ; mais les Turcs ne pouvoient monter à l'assaut, les débris des murailles abattuës, aulieu de nuire au Château, le fortifioient encore, & formoient de nouveaux remparts. Malgré le peu d'apparence qu'il y avoit que les Turcs pussent prendre cette Place, le Gouverneur

même sur qui le Grand Maître comptoit, ne voïant point arriver de secours, perdit courage, & sans être touché de celui que les Habitans faisoient paroître, ni de leurs larmes, ni de leurs prieres; il les abandonna lâchement & laissa la Place sans défense. Les Turcs après son départ, donnerent un violent assaut; mais un Anglois aïant animé les Habitans par son exemple, ils repousserent les ennemis, & soutinrent leurs attaques redoublées, jusqu'à ce qu'un coup de feu les eût privé de ce vaillant homme. Alors ils demanderent à se rendre, à condition qu'ils auroient la vie sauve; mais Sinan irrité de leur resistance, voulut qu'ils se rendissent à discretion. Les portes du Château furent ouvertes aux Turcs, qui pillerent les maisons, & enchaînerent les Habitans. Un Sicilien qui s'étoit établi dans l'Isle, préferant la mort à la servitude, & ne voulant point que sa femme & deux filles qu'il avoit eu d'elle, tombassent entre les mains des Turcs, il les tua toutes trois, & s'étant armé d'un pistolet, d'une arbalête, & d'une épée, il sortit de chez lui, tua deux Turcs qui se pressoient d'y venir piller, & mettant ensuite l'épée à la main, il se jetta au milieu d'une troupe d'ennemis qui le massacrerent.

Après avoir ruiné la petite Isle de Gozzo, Sinan remonta sur ses Vaisseaux, & fit voile vers l'Afrique, où il entreprit le siége du Château de Tripoli. Vega Vice-Roi de Sicile, attentif à tous les mouvemens de Sinan, avoit prévu le dessein de ce Général sur Tripoli, & il y avoit envoyé un grand nombre de Païsans de Sicile pour garder cette Place. D'ailleurs les Chevaliers de Malte étoient chargés par Charles-Quint leur bienfaiteur, du soin de la garder; mais l'opiniâtreté du Grand Maître fut cause qu'on n'y envoya pas de grands secours. Cependant le Général Turc battoit le Château de Tripoli avec trente pieces de gros canon: mais le Chevalier Valier Dauphinois qui en étoit Gouverneur, reparoit si promptement les brêches, que la batterie devenoit presqu'inutile. Les Turcs la changerent & pointerent le Canon contre la maison du Gouverneur, qui n'avoit pû être rempli de terre comme le reste des maisons situées à portée du canon des ennemis; les boulets donnant contre un lieu creux, firent bientôt une grande brêche, qui effraïa extrêmement tous les Chevaliers Espagnols qui se trouverent dans la Place.

Jaloux de la gloire que les François acqueroient

acqueroient dans ce siége par leur bravoure, fâchés de combattre sous les ordres d'un Chevalier François, & plus que tout cela, apprehendant de tomber entre les mains des Turcs, ils songerent à se rendre, & murmurerent hautement contre le Gouverneur, qui né François, vouloit soutenir la gloire de sa Patrie. Un Capitaine Espagnol, plus lâche encore que ses autres Compatriotes, leur représentoit qu'il falloit prévenir le danger, & se rendre aux ennemis, avant d'y être forcés : que c'étoit le seul moyen d'éviter ou la mort, ou la servitude, & d'obtenir une capitulation honorable ; Que les François amis des Turcs, n'avoient point à craindre comme eux, les mauvais traitemens de ces Barbares, & que leurs Vaisseaux mêlés avec ceux du Grand Seigneur leur serviroient de retraite, en cas qu'ils eussent quelque chose à craindre, mais que pour eux, ils ne pouvoient éviter le peril qu'en se rendant. Le Gouverneur étoit instruit du mauvais dessein des Espagnols ; mais ne pouvant les en punir, il dissimula.

Pendant ce tems-là, Aramon Ambassadeur de France à la Porte, sollicité par le Grand Maître de Malte de paf-

ſer en Afrique, arriva devant Tripoli; il fut trouver Sinan, & tâcha de l'engager à abandonner le ſiége du Château de cette Place: mais ſes prieres furent inutiles. Sinan chargé du glorieux ſoin de venger l'injure faite à ſon Prince par la priſe de Mahadia, lui repondit qu'il ne pouvoit enfraindre les ordres du Sultan, & qu'il alloit continuer le ſiége plus vivement que jamais. L'Ambaſſadeur voulut ſe rendre à Conſtantinople pour tâcher d'obtenir du Prince ce que le Bacha n'avoit pû lui accorder: mais celui-ci ne voulut point lui permettre de partir, & il le retint ſur ſes Vaiſſeaux, pour qu'il vît lui-même le bon ou mauvais ſuccès de l'entrepriſe dont il avoit voulu vainement le faire déſiſter.

Cependant il continua de battre la Place, & la frayeur des Eſpagnols augmentoit, à meſure que la brêche devenoit plus grande: ils ſollicitoient avec empreſſement le Gouverneur de ſe rendre, & pour rendre ſon experience & ſa bravoure inutiles, ils inſpiroient leur crainte aux Soldats. Enfin leur lâcheté l'emporta, & ils obtinrent que Guevarre homme de leur Nation, ſeroit député pour viſiter la brêche: celui-ci

vint faire ſon rapport au Conſeil : mais comme il n'avoit vû que par les yeux de la peur, il éxagera le mal, & effraya toute la Garniſon, qui contraignit le Gouverneur à capituler. Il envoïa donc deux Chevaliers, Guevarre & un autre, pour dire à Sinan, que s'il leur promettoit la vie, la liberté, & des Vaiſſeaux pour les transporter à Malte, ils alloient lui livrer la Place. Sinan leur répondit qu'il acceptoit ces conditions, pourvû qu'il fût dedommagé des frais de la Guerre.

Mais Dragut qui ſongeoit à ſes interêts, repréſenta au Bacha que les Aſſiégés pouvoient ſe défendre juſqu'à l'extremité, & lui enlever non-ſeulement les frais de la guerre qu'il leur demandoit inutilement, mais qu'ils pourroient encore par leur longue défenſe, donner le tems au ſecours d'arriver, & le priver ainſi de la gloire de s'être rendu maître d'une Place qu'on s'offroit de lui rendre. Sinan rappella donc les deux Chevaliers & leur dit qu'en faveur de Dragut, il leur remettoit les frais de la guerre qu'il leur avoit d'abord demandé. Il jura enſuite par le chef de Soliman qu'il tiendroit ce qu'il promettoit : mais voulant ſçavoir au vrai l'état

des Assiégés, avant de conclure entierement, il envoïa un de ses Domestiques au Gouverneur, pour le prier de se rendre sur ses Vaisseaux, afin de traiter du nombre de Navires qu'il lui faudroit pour le transport. Il chargea de cette commission un Domestique affidé, qui remarqua éxactement toutes choses avant d'entrer dans le logis du Gouverneur: Celui-ci aulieu de le retenir pour sa sureté, se rendit avec lui sur les Vaisseaux de Sinan, & ce Général aïant appris que la Garnison effrayée par les Espagnols, & les Habitans consternés, n'étoient point en état de se défendre davantage, maltraita le Gouverneur, & même lui fit mettre les fers aux pieds.

Ce mauvais traitement augmenta la peur des Espagnols déja trop grande, & bientôt la Ville retentit de plaintes & de gémissemens; chaque Chevalier s'attendoit à être traité comme son Gouverneur; les Bourgeois & les Soldats craignoient le sort qui menaçoit leurs Chefs. Sinan voulant conserver le Château, & prendre tous les Chevaliers qui y étoient encore, fit venir le Gouverneur, & lui dit qu'il tiendroit les conditions dont ils étoient convenus,

s'il vouloit consentir au remboursement des frais. Le Gouverneur lui répondit qu'avec la liberté il avoit perdu le pouvoir de traiter avec lui de la reddition d'une Place, où l'on avoit déja sans doute élu un nouveau Commandant, auquel il pouvoit s'adresser. Sinan ne se rebuta point par cette sage réponse; il envoïa dire aux Habitans qu'ils pouvoient se rendre, & qu'il ne feroit tort ni à leurs biens, ni à leurs vies, & en jura même une seconde fois par la tête de Soliman. Les Habitans trop credules, ajoûterent foi aux paroles d'un parjure, & s'empresserent de sortir de la Ville: mais les Turcs les dépoüillerent, & les emmenerent captifs sur leurs Vaisseaux. Envain voulut-on représenter au Géneral Turc, la parole qu'il avoit donnée: il répondit qu'on n'en devoit pas garder avec des chiens, qui l'avoient tant de fois violée, surtout avec les Chevaliers de Malte, qui avoient juré en sortant de Rhodes, de ne jamais porter les armes contre Soliman, & qui depuis ce tems lui avoient toujours fait la guerre. C'est ainsi que Sinan maître de Tripoli, ferma la bouche aux Chevaliers qui vouloient se plaindre. Mais il restoit encore une Tour, où un

Chevalier François qui n'avoit heureusement aucun Espagnol avec lui, s'étoit enfermé, bien resolu de se faire tuer, ou d'en sortir libre. Mais comme il n'étoit pas assez fort pour souffrir le Canon, il traita avec Sinan, & pendant qu'on étoit occupé à dresser les conditions du traité, il mit tout ce qu'il avoit de plus précieux dans une barque, & se rendit secrettement à bord de l'Ambassadeur de France.

Sinan fit de grandes réjoüissances, & aïant reçu les ordres du Grand Seigneur, il donna Tripoli à Dragut pour le dédommager de la perte de Mahadia : ainsi la perfidie de Sinan, la credulité du Gouverneur, & la lâcheté des Espagnols reparerent les pertes du Corsaire, & enleverent aux Chrétiens une des plus fortes Place de l'Afrique. L'Ambassadeur de France quitta enfin Sinan, & reconduisit le Chevalier Valier à Malte, où le Grand Maître qui étoit Espagnol, & qui vouloit disculper ceux de sa Nation, en rejettant la faute de la reddition de Tripoli sur les François, le fit mettre en prison. Les autres Espagnols se voïans soûtenus du Grand Maître, assurerent que les François étoient seuls cause qu'ils avoient capitulé, &

ce bruit injurieux à la gloire de notre Nation, se répandit bientôt dans toutes les Cours de l'Europe : mais le Commandeur de Ville-Gagnon qui étoit alors sur les lieux, & par conséquent à portée d'être instruit de ce qui s'étoit passé, fit un écrit, & justifia les François, en faisant connoître clairement, que la trop grande présomption du Grand Maître avoit été la cause de tout le mal. Mais ce qui rétablit bien davantage leur réputation, fut une Lettre du Grand Maître-même au Roi, par laquelle il manda à ce Prince tout le contraire de ce qu'il avoit lui-même avancé. Cette Lettre acheva d'étouffer les faux bruits, & de découvrir l'imposture.

Cependant, Buhaçon après avoir imploré en vain le secours des Allemans & des Espagnols, se rendit auprès de Jean Roi de Portugal, & ayant enfin reçu de l'argent & des Troupes de ce Prince, il quitta le Portugal, & vint aborder au Port d'Alhuzomas. Les Habitans des lieux voisins de ce Port prirent les armes à son arrivée, & il fut obligé de leur livrer bataille. Pendant qu'il combattoit avec ardeur, Salh-Rais Gouverneur d'Alger pour Soliman & ennemi des Cherifs, passa avec dix-huit

Vaisseaux à la vûë du Port d'Alhuzomas, & y ayant découvert des Bâtimens Chrétiens, il les attaqua sur le soir. Le combat dura toute la nuit, mais Buhaçon qui s'étoit échappé à la faveur de l'obscurité, après beaucoup de résistance, se plaignit de ce que Salh-Rais l'avoit attaqué, lorsqu'il le trouvoit occupé à faire la guerre aux Cherifs leurs ennemis communs. Celui-ci lui répondit qu'il le punissoit d'avoir été mandier le secours des Chrétiens, dans le tems que Soliman son maître lui offroit des forces pour le faire remonter sur le Trône de ses Ancêtres, & que Sinan son Général combattoit contre les Chrétiens. Buhaçon sentit la faute qu'il avoit faite. Salh-Rais qui avoit apparemment des ordres secrets, offrit alors de joindre ses forces aux siennes contre les Cherifs. Buhaçon accepta cette proposition avantageuse, & aussi-tôt Salh-Rais s'avança vers Fez. Le Cherif Mahamet occupé à faire la guerre contre les Barbares de Derenderen, apprit le danger qui menaçoit Fez, & se hâta d'y venir avec une armée : il resta ainsi cinquante jours sans rien entreprendre ; mais au bout de ce tems-là, il fut obligé de s'enfermer dans Fez. Salh-Rais

continua sa marche par des lieux très-difficiles, pour éviter la Cavalerie du Cherif qui couroit la campagne, & après avoir défait Abdala qui s'opposoit à son passage, il vint enfin camper sur le rivage du Fleuve Cebu.

La Ville de Fez a le privilége de pouvoir se rendre d'elle-même à l'ennemi, lorsqu'il s'avance à une certaine distance de ses murs avec une armée considerable, & que le Roi n'envoye point une autre armée pour la combattre. Tous les Rois ont confirmé ce privilége. Mahamet qui ne comptoit pas sur l'amitié des Habitans, craignit qu'ils n'usassent de leur droit; ainsi il envoya dire au Général Turc, qu'il alloit lui livrer bataille. Il sortit donc de Fez avec huit mille chevaux, & après avoir fait couper la tête au Turc Hali Capitaine de ses Gardes, qu'il soupçonnoit de trahison, il rangea en bataille toute son Armée, qui étoit composée de quatre-vingt mille chevaux. Il en détacha huit mille pour disputer le passage de la riviere à Salh-Rais: mais celui-ci aïant fait battre les troupes du Cherif avec deux grosses pieces de canon, elles se retirerent derriere une petite éminence. Il profita de cet instant pour faire passer

un gros Escadron, qui ayant fait à la hâte quelques retranchemens, y resta sous les armes toute la nuit. Le lendemain Mahamet divisa son armée en trois corps; le commandement du premier fut donné à Mulei Abdala, qui eut ordre de s'emparer de Dardubach petite Ville peu éloignée du grand chemin de Fez. Mahamet à la tête du second, se tint de l'autre côté du chemin, & il en fit occuper le milieu par le troisiéme Escadron, qui communiquoit avec sa troupe, par un fossé garni de douze pieces de canon.

Salh-Rais divisa son armée en deux bataillons composés d'environ chacun six mille hommes conduits par Buhaçon, & par le Seigneur de Dubudu, qui marcherent tous deux vers Zeferon. Il se reserva une grosse troupe de Mousquetaires, avec lesquels il prit Dardubach dont le Cherif s'étoit d'abord emparé. Cette petite conquête assura au Turc un passage libre dans le Royaume de Fez, & fut comme un présage de la défaite de Mahamet. Cependant la prise de Dardubach coûta à Salh-Rais, trois pieces de canon, & plusieurs hommes.

Mahamet ayant appris la perte de

Dardubach, se hâta de donner bataille. Il chargea brusquement les ennemis; les Turcs qui composoient sa garde irrités contre le Cherif qui venoit de faire mourir leur Capitaine, tirerent d'abord à coups perdus contre les ennemis, ce que Mahamet ayant remarqué, il fit faire un mouvement à ses troupes, & mit devant ses Gardes un corps de renegats. Alors les Turcs ne garderent plus de mesures, & ayant jetté par terre l'Enseigne du Cherif, ils chargerent les Renegats & les autres troupes qui se trouverent devant eux. Salh-Rais fit en même tems tirer toute son artillerie, ce qui effraya les troupes de Fez, & leur fit prendre la fuite. Mahamet voïant le reste de son armée épouvantée, se retira dans Fez la neuve. Alors tous les amis de Buhaçon abandonnerent le Cherif pour le venir trouver.

Mahamet ne s'oublia point; il ordonna à Abdala son fils, de se rendre maître du vieux Fez à la tête de sa Cavalerie, ce qu'il executa avec beaucoup de diligence, & ayant fait placer quelques pieces de canon sur les murailles, il les fit tirer sur l'ennemi. Salh-Rais crut alors que les Habitans de Fez vouloient soutenir un siége; il s'en plaignit à Buha-

çon qui l'avoit assûré du contraire; celui-ci ne pouvant souffrir ces reproches, prit avec lui cinq cens Janissaires, brisa une des portes de Fez, & se jetta avec eux dans la Ville, qu'Abdala quitta aussi-tôt pour se retirer dans Fez la neuve auprès de Mahamet son pere. Le Cherif vit bien alors qu'il étoit tems d'abandonner la Ville. Ainsi ayant ordonné à toutes ses femmes de monter à cheval, & d'emporter avec elles ce qu'elles avoient de plus précieux; il prit lui-même un cheval, & armé d'un bouclier & d'une épée, il sortit de Fez, où il laissa une grande partie de ses trésors, qui furent dans l'instant pillés par les Habitans de Fez. Alors Budcar qui avoit été mis pour garder les portes de la Ville, se retira auprès de son Maître, qui étoit déja en lieu de sureté, & l'armée Turque entra dans la Ville.

Buhaçon crut alors que Salh-Rais l'alloit faire proclamer Roi. Mais celui-ci prévenu par les ennemis de ce Prince, qui l'accusoient de favoriser les Chrétiens, dont il avoit reçu du sécours, le fit mettre en prison, & mit sur le Trône Merini fils d'Oataz. Les Habitans du vieux Fez qui aimoient beaucoup Buhaçon, commencerent à mur-

murer; quelqu'un même leur étant venu dire qu'il étoit mort, ils se revolterent ouvertement. Salh-Rais qui craignoit les suites de ce soulevement, fit tirer Buhaçon de la prison où il étoit enfermé, & le montra au peuple : mais ceux-ci ayant demandé sa liberté avec menaces, le Général Turc fut contraint de faire descendre Merini du Trône où il l'avoit placé, pour y mettre Buhaçon. Salh-Rais irrité, dépêcha aussi-tôt un homme à Mahamet, en apparence, pour traiter de l'échange de quelques femmes que le Cherif avoit laissées à Fez, avec d'autres que Buhaçon n'avoit pû faire sortir de Susa; mais en effet pour lui conseiller de revenir à Fez, où il lui promettoit toute sorte de secours. Voyant que le Cherif occupé à faire la guerre ailleurs, ne songeoit point à profiter de sa proposition, il força tous les Habitans de Fez de lui payer une once d'argent par tête, & s'en retourna à Alger avec son armée chargée d'un riche butin. Le Gouverneur de Pennon de Velez remit cette Forteresse entre les mains de Mahamet fils de Buhaçon. Mais Salh-Rais la redemanda peu de tems après, au nom du Grand Seigneur. Buhaçon lui répondit

que son fils s'en étant rendu maître, ne vouloit point obéir à ses ordres, & qu'il la gardoit malgré lui.

Sur ces entrefaites, Salh-Raïs donna ordre à Yahaya Corsaire qui couroit les mers d'Afrique avec dix-huit Vaisseaux, de se saisir de cette Place à quelque prix que ce fût. Yahaya executa les ordres de Salh-Raïs, & ayant surpris Mahamet qui se promenoit sans défiance hors des murs de la forteresse, il le prit & l'emmena sur ses Vaisseaux, où, à force de mauvais traitemens, il l'obligea de lui ceder Pennon de Velez. Aussi-tôt il y fit entrer une garnison Turque, qui la garda, jusqu'à ce que les Chrétiens les en chasserent sous le regne de Philippe II. Pennon de Velez ne fut pas la seule Ville du Royaume de Fez qui tomba entre les mains des Turcs; Buhaçon s'empara par leur secours, de Mequinez que le fils de Mahamet venoit d'abandonner, pour se rendre auprès de son pere.

Dans le même tems Hamet croyant avoir trouvé l'occasion de se venger de son frere, ramassa quelques troupes, avec lesquelles il se jetta dans Tafilet. Mahamet ne s'en étonna point, & prenant tout d'un coup son parti, il envoïa

une Armée vers Fez, & se mettant à la tête d'une seconde, il marcha lui-même vers Tafilet. Cependant Abdala Chef de la premiere Armée, ayant gagné les Arabes d'Harrahamena peuples belliqueux & fidéles, s'avança droit à Fez, & ayant rencontré Mulei-Nacer, & Mahamet fils de Buhaçon, il les combattit, & leur mes-intelligence fut cause de la perte de la bataille; car Mahamet voulant avoir seul l'honneur de la victoire, sépara ses troupes d'avec celles de son frere, & attaqua témerairement l'ennemi, qui le mit en fuite. Alors Mulei-Nacer ne se sentant point assez fort pour arrêter seul la fureur du victorieux, aima mieux conserver ses Soldats que de les exposer à une défaite certaine, & il se retira en bon ordre à Fez. Buhaçon plus courageux que son fils, sortit sur le champ à la tête de ces mêmes troupes qu'il lui avoit conservées, & donna bataille. Abdala fut battu, mis en fuite, & poursuivi jusqu'aux portes de Maroc, où il se retira.

La nouvelle de la victoire d'Abdala, arriva avant celle de sa défaite, & jetta la terreur dans l'esprit d'Hamet, que son frere tenoit assiégé à Tafilet: pour l'augmenter, Mahamet fit courir le bruit

que Buhaçon défait & sans esperance, s'étoit refugié dans la Forteresse de Pennon de Velez, d'où il seroit bientôt contraint de se jetter une seconde fois entre les mains des Chrétiens, ou de se rendre au Turc. Hamet craignant alors d'irriter de plus en plus le Cherif par une vaine resistance, conseilla à ses fils d'aller implorer pour eux & pour lui, la misericorde de leur oncle. Ainsi Hamet se remit lui-même entre les mains de son frere, qui, pour n'avoir plus rien à craindre de lui, le relegua dans un espece de Monastere. Mahamet mit ensuite une bonne garnison dans Tafilet, & ayant emmené avec lui Nacer & Zidan fils de son frere, il prit le chemin de Fez. Mais craignant que ses neveux ne lui suscitassent quelques nouveaux troubles s'ils s'échappoient de ses mains, il les fit égorger, & se délivra par cette cruauté, de toute la crainte qu'ils lui pouvoient donner.

Ayant ensuite rencontré Buhaçon qui, fier de sa derniere victoire, étoit venu au devant de lui, il lui donna bataille: Les deux Armées commandées par deux Chefs également courageux & experimentés, s'attaquerent avec une égale fureur; Mahamet fils de Buhaçon

à la tête de quatre mille Arabes qui composoient l'avant-garde de son armée, tailla d'abord en pieces les premieres troupes des ennemis ; mais le Cherif étant accouru lui-même, rétablit le combat, & fit à son tour reculer l'ennemi. Buhaçon qui n'avoit plus de ressource que dans cette victoire, accompagné de son fils Mulei-Nacer, se battit en Soldat ; mais ayant reçu un coup de lance dans la cuisse, il tomba, & sa chute fit prendre la fuite à toute son Armée. Mulei-Nacer fut le seul Chef qui, rassemblant auprès de lui quelques Soldats dispersés, se retira avec eux sur les montagnes voisines.

Mahamet fils de Buhaçon fuyant à toute bride, entra dans Fez avec cinquante Cavaliers ; mais craignant que les Habitans ne le livrassent entre les mains du vainqueur, il en sortit, & joignit sa petite troupe à celle de son frere : ils allerent ensuite tous deux à Mequinez & à Salé, où s'étant embarqués dans le Vaisseau d'un Marchand Chrétien ils furent pris à la vûë des Côtes d'Espagne ; par un Corsaire Breton. Budcar qui s'étoit trouvé avec Buhaçon & qui avoit été témoin de sa mort, & de la défaite de ses troupes, se rendit à Tremezen, & de là

à Alger, où il mourut de la peste.

Le Cherif victorieux étant rentré dans Fez, y laissa Abdala avec une forte garnison, & se rendit à Maroc, pour faire la guerre aux Habitans de Derenderen, qui par leurs continuelles revoltes, favorisoient les ennemis du Cherif; ensuite il fit venir auprès de lui Hamet son frere & tous les enfans de ce Prince, & n'ayant plus de guerre à soutenir, il se replongea dans les voluptés. Comme il changeoit de femme tous les ans, il en épousa une cette année; il se mit après ce mariage, à la tête de douze cens Turcs qui composoient sa garde, & suivi d'un grand corps de Cavalerie, il marcha vers Sufa; mais ce voyage lui devint funeste.

Après la mort recente de Sal-Rais devenu ami du Cherif, le Grand Seigneur donna la Seigneurie d'Alger à Hascen fils d'Haradin Barberousse, qui y avoit regné. La puissance du Cherif devint suspecte à Hascen, & comme il n'avoit pas assez de troupes pour le combattre, il resolut de s'en défaire par un lâche assassinat. Il se servit, pour cette action, d'un scelerat nommé Hascen comme lui, & il lui promit une recompense, s'il pouvoit tuer Mahamet de

quelque façon que ce fût. Celui-ci animé par l'espoir d'un gain considerable, feignit d'avoir reçû quelqu'injure de son Souverain, & quittant Alger avec vingt hommes, il se rendit d'abord à Fez auprès d'Abdala, qui lui conseilla d'aller trouver Mahamet, parce que ce Prince ami des Turcs, le prendroit sous sa protection; Hascen arriva à Maroc dans le tems-même que le Cherif s'apprêtoit à faire le voyage de Sus: Mahamet le reçut favorablement, & aïant conçu beaucoup d'amitié pour ce traître, il le fit Capitaine de ses Gardes. Ce bienfait retarda la mort du Cherif, & Hascen ne put consentir à priver sitôt de la vie, un Prince qui lui faisoit tant de bien: mais étant arrivé à Sus, il surmonta ses scrupules, & songea à executer son dessein. Il sçavoit que la Garde de Mahamet avoit sujet de se plaindre de lui, à cause de la paye qu'on leur retenoit depuis un an, & du peu d'égards qu'on avoit pour eux. Comme il avoit l'art de manier les esprits, il n'eut pas de peine à engager les Turcs de la Garde à tremper dans son noir complot, en leur promettant les trésors du Cherif, & une retraite assurée à Tremescen. Il ne fut plus question

que de trouver l'occasion de tuer Mahamet ; elle se presenta bientôt. Le Cherif étant arrivé en un endroit du Mont Atlas appellé Alquel, dans le détroit de Bibona Campa, Hascen suivi de plusieurs Gardes, se présenta devant la Tente du Cherif, comme pour lui faire honneur ; voyant que ce Prince, ne se défiant de rien, sortoit de sa Tente, il mit l'épée à la main ; le Cherif épouvanté prit la fuite ; mais comme il couroit avec précipitation, il tomba : Hascen qui le suivoit, lui coupa les jarrets, & tous les conjurés étant survenus, ils le percerent de mille coups. Un Portugais qui avoit défendu Mahamet jusqu'à l'extremité, fut tué avec lui. Ainsi
556. mourut Mahamet, qui allioit tout à la fois dans sa personne, de grands vices & de grandes vertus, qui souvent vainqueur & quelquefois vaincu, sçut aussi-bien profiter de la victoire, que réparer ses défaites, & qui eût passé pour un des plus grands hommes de son siecle, si né dans un païs où regnoit alors & où regne encore la barbarie & l'ignorance, ses plus belles actions n'eussent été ensevelies avec lui.

Après la mort de Mahamet il ne se trouva personne, même parmi ses en-

sans, qui eût le courage de le venger. Hascen pilla impunément ses trésors, prit ses femmes, & promit sa protection à tous ceux qui voudroient se ranger auprès de lui. Il se rendit à Tarudante, où étoit un des fils du Cherif, qui se sauva. Hascen maître de cette Ville, ne songea point qu'il étoit au milieu d'un païs ennemi, & s'y abandonna aux plaisirs. Il y avoit alors dans la Ville, un Juif nommé Gazi-Muça, qui ayant abandonné le culte de ses peres, avoit embrassé la réligion de Mahomet: le Cherif qui craignoit son esprit artificieux, l'avoit fait mettre en prison, où il étoit depuis long-tems: Hascen l'en tira, & le créa Juge Souverain de la Ville. Pour récompenser son liberateur de la liberté qu'il venoit de lui rendre, il lui conseilla de fortifier Tarudante, afin d'être en état d'attendre les secours qu'on lui promettoit d'Alger; mais Hascen ne profita point de ce conseil, & s'imaginant au contraire que le Juif Muça vouloit le perdre, il quitta la Ville & gagna les deserts. Alors Muça prévit bien que restant sans secours, il alloit être accablé par les fils du Cherif, qui, pour venger la mort de leur pere, rassembloient des

troupes de tous côtés. Il resolut de les gagner, & de meriter leurs bonnes graces, & la conservation du poste qu'il occupoit, par ce qu'il alloit faire pour eux. Il commença donc par les avertir de la fuite d'Hascen, & voïant que leur indolence donneroit à ce Prince le tems de s'échaper, il se mit lui-même à la tête de quelques troupes levées à la hâte, poursuivit Hascen, & l'ayant atteint, il le tailla en pieces avec tous ceux qui le suivoient. Par cette victoire, il recouvra les trésors & les filles de Mahamet, qu'Hascen avoit emmenées avec lui; il revint ensuite à Tarudante, en chassa tout ce qui lui étoit suspect, &
1557. rendit cette Ville à Abdala fils & successeur de Mahamet.

Cependant la nouvelle de la mort du Cherif se répandit de tous côtés; alors Ali Budcar, un des plus puissans Seigneurs du Royaume, craignant que les fils & les petits fils d'Hamet causassent quelques nouveaux troubles au sujet de la succession, les fit tous égorger, sans attendre l'ordre d'Abdala, à qui il croïoit rendre un grand service. Il osa même faire tuer tous les enfans que Zidan avoit eu de Mariem sœur d'Abdala. Mariem au désespoir, songea à se ven-

ger de cette cruauté, & elle s'y prit de cette maniere. Comme on parloit un jour de la succession du Royaume, elle dit à son frere qui l'aimoit beaucoup, qu'elle ne doutoit point que Budcar ne privât son fils du Trône pour y mettre son frere, à cause de la foiblesse de l'âge du jeune Prince, & de la réputation que le frere s'étoit acquise. Abdala demanda vivement à sa sœur, si elle pourroit trouver quelque moyen pour lui faire connoître les sentimens d'Hali Budcar à ce sujet; elle l'assura qu'elle en avoit un infaillible, & l'aïant prié de souffrir qu'on le mît au lit, comme s'il étoit malade, elle envoya chercher Hali; ayant couvert le visage d'Abdala, elle lui dit que ce Prince étoit mort. Alors Hali croyant n'avoir rien à craindre, dévelopa tous ses sentimens, & dit ouvertement que le fils du Roi ne pouvoit lui succeder à cause de sa jeunesse; qu'il falloit pour gouverner un Royaume, un homme capable de regner par lui-même, de pacifier les troubles renaissans dont l'Etat étoit menacé, de punir les crimes sur qui Abdala avoit fermé les yeux, & de recompenser les bons Sujets que ce Prince avoit oubliés; que personne dans le Royaume n'étoit

plus capable de lui rendre sa tranquillité, que le frere du Roi, & que malgré les obligations qu'il avoit à Abdala, il seroit le premier à rejetter son fils de la succession, & à placer son frere sur le Trône. Il alloit continuer, lorsque le Roi ne pouvant plus se contenir, leva le drap qui le couvroit, prit un bâton pour se lever, & ayant appellé Budcar qui tout épouvanté, vouloit sortir du Palais, lui demanda si c'étoit ainsi qu'il reconnoissoit les bienfaits dont son pere & lui l'avoient comblé. Il passa ensuite aux plus terribles menaces, ensorte que Budcar plus effraïé qu'il ne l'étoit auparavant, sortit au plus vîte du Palais; & se retira chez lui. Là il se déguisa en femme, & ayant donné ordre à ses gens de lui amener des chevaux hors de la Ville, il se hâta d'en sortir. Comme il falloit un peu attendre, & qu'il étoit fatigué, il fut s'asseoir sous un olivier; mais quelques chasseurs qui se trouverent par hazard de ce côté-là, l'ayant apperçu, le prirent pour une femme débauchée qui attendoit quelqu'un, & picquerent de son côté. Ils leverent son voile, & ayant reconnu Budcar, ils le soupçonnerent de quelque dessein, ils l'emmenerent dégui-

sé

sé comme il étoit, devant Abdala, qui encore tout furieux de ce qu'il lui avoit entendu dire, lui fit sur le champ couper la tête.

Abdala voulant se délivrer de tout ce qui pouvoit troubler son repos, fit tuer Abdel-Cader, qu'il avoit lui-même marié avec Lela Sophia fille de sa sœur, & qui étoit fort aimé du peuple à cause de son courage & de sa vertu. Abdala joüit ensuite tranquillement de l'Empire. Il fut plus heureux que son pere, en ce qu'il n'eut point, comme lui, des guerres continuelles à soutenir. Ce Prince, troisiéme fils du Cherif, étoit brun, de taille mediocre, lâche & grossier. Il aimoit beaucoup le vin & les femmes; il en avoit deux cens dans son Serail, tant legitimes que concubines. Sa passion pour ce sexe monta à un tel excès, qu'il abusa de sa sœur nommée Lela Mariam. Presque toujours enseveli dans le vin, il exerçoit des cruautés inoüies sur tous ceux de sa Cour. Ce Prince commença à regner en mil cinq cens cinquante-sept, âgé d'environ quarante ans, & fut toujours en paix avec ses voisins. Il employa une grande partie de ses revenus à faire bâtir de belles maisons dans Maroc, à agrandir son Palais,

& à construire un College qui contenoit plus de quatre cens chambres, où l'on enseignoit l'Alcoran. Il rassembla les Juifs dispersés dans la Ville, & leur donna un quartier proche la porte qui conduit à Fez. Il mourut enfin en 1574. dans la dix-septiéme année de son regne, après avoir possedé les deux Mauritanies, la plus grande partie de la Numidie, & quatorze autres Provinces. Les Provinces de Susa & de Dara lui fournissoient quinze mille chevaux; le Royaume de Maroc vingt-cinq mille, & celui de Fez quinze mille; ce qui lui faisoit à peu près soixante mille chevaux. Il avoit aussi quatre à cinq mille hommes d'Infanterie, composée de renegats & de Soldats de la Province de Susa. Aujourd'hui quand le Roi a besoin de plus de troupes, il fait venir les Arabes & d'autres Lybiens qu'il paye chaque jour: c'est par ces forces que se soutient cet Empire, fondé dans le quinziéme Siecle par les Cherifs, dont les Descendans sont encore aujourd'hui sur le Trône.

Mais je ne dois pas omettre de parler ici de cette fameuse expedition des Espagnols, qui, sous le ministere du Cardinal Ximenes, enleverent aux Afri-

quains la Ville d'Oran, Place très-importante, & un des meilleurs Ports de l'Empire des Cherifs. Ce Cardinal entreprit de l'assiéger en 1509. Pour cet effet, il ménagea deux ans auparavant, une intelligence avec deux Maures mécontens du Gouvernement, & un Juif que le Roi de Tremecen avoit envoyé à Oran pour y lever les tributs qui lui étoient dûs. Ceux-ci gagnés par les grandes promesses de Ximenes, lui promirent de lui ouvrir la porte de la Ville qui conduisoit à Tremecen, & qui en portoit le nom. Cette intrigue aïant été bien concertée, le Cardinal en fit part à Ferdinand Roi d'Espagne, qui lui mit en main un plein pouvoir, & le revêtit de son autorité.

Ximenes passa tout l'Hiver à faire les préparatifs nécessaires pour cette guerre. Sur la fin de Février, il se rendit avec toutes ses troupes à Carthagene, où l'on avoit donné le rendez-vous à la Flotte qui devoit débarquer toute l'Armée en Afrique. Pierre de Navarre, Vianelli, & tous les Officiers Généraux, vinrent y trouver le Cardinal. A leur arrivée, on fit la revûë générale de toutes les troupes ; ensuite l'Armée campa dans la Plaine, où elle attendit

la Flotte pour s'embarquer. Elle étoit composée de dix gros Gallions bien armés, & de quatre-vingt Vaisseaux de charge, dans lesquels on avoit mis une si grande quantité de vivres, qu'il en resta encore après la conquête d'Oran.

La Flotte étant donc arrivée à Carthagene, Ximenes s'embarqua avec toute son Armée. Le lendemain sur le midi, on découvrit les Côtes d'Afrique, & on vit paroître les feux que les ennemis avoient allumés sur les montagnes, à l'arrivée de la Flotte. Comme il étoit nuit lorsqu'elle aborda au Port de Marsalquivir, il s'éleva de grandes contestations entre Pierre de Navarre & le Cardinal. Le premier vouloit qu'on attendît au lendemain à débarquer les troupes, & Ximenes prétendoit au contraire, qu'il falloit profiter de la nuit pour surprendre les Maures, & leur ôter tout l'avantage qu'ils auroient eu, si on leur avoit donné le tems de s'avancer sur le rivage.

Enfin le Cardinal l'emporta sur Pierre de Navarre, & la Flotte entra de nuit dans le Port, avec tout le succès qu'on auroit pû attendre en plein jour. Aussi-tôt l'Infanterie mit pied à terre, avec une partie de la Cavalerie; malgré

l'obſcurité, chacun garda ſes rangs, & l'Armée ſe rangea en bataille. Au lever du ſoleil, elle s'empara du terrain qui lui étoit néceſſaire, & on eût ſoin de garder tous les poſtes par où l'ennemi pouvoit la venir attaquer, ſoit en queuë ſoit en flanc.

Toutes choſes ayant été ainſi diſpoſées, le Cardinal fit un diſcours pieux & touchant pour animer les Soldats à combattre courageuſement; enſuite il ſe retira dans la Fortereſſe de Marſalquivir, à la ſollicitation des Officiers, & à la priere de toute l'Armée. Cependant les Maures s'étoient aſſemblés pendant la nuit, & s'apprêtoient à marcher contre l'Armée Chrétienne, lorſqu'ils apperçurent du haut des montagnes, qu'elle s'avançoit en ordre vers Oran. Leur ſurpriſe fut d'autant plus grande, qu'ils n'avoient pû s'imaginer que l'Armée eût oſé haſarder l'entrée du Port au milieu d'une nuit obſcure. Pour donner la facilité aux troupes qui étoient dans la Ville de les venir joindre; ils s'arrêterent ſur une éminence entre la Ville & le Port.

En même tems le Général de l'Armée Chrétienne fit ceſſer la marche de ſes troupes, pour ſe remettre des fatigues

de la nuit précedente, & pour profiter du secours des batteries des Vaisseaux & de celles de la forteresse; on débarqua dans l'instant quelques piéces de campagne, afin de s'en servir lorsqu'on s'éloigneroit de la portée du canon des Vaisseaux & du Fort. Les deux Armées resterent quelque tems sans faire aucun mouvement, & elles se rangerent de la même maniere. Quatre bataillons quarrés en faisoient la disposition, avec la Cavalerie qu'on avoit mise sur les aîles. L'Armée des Infidéles surpassoit en nombre celle des Chrétiens; mais celle-ci l'emportoit par l'habileté de ses Généraux, & le bon ordre qui regnoit parmi ses Soldats bien disciplinés.

Enfin les deux Armées étant restées quelque tems en présence sans rien entreprendre; la Cavalerie des Maures plus nombreuse que celle des Chrétiens, livra le combat. Les Espagnols les reçurent picques baissées & sans s'émouvoir. Elle revint plusieurs fois à la charge, mais sans aucun succès. Cependant les batteries du Fort & des Vaisseaux firent un si grand ravage dans le Camp des Maures, qu'ils furent obligés de se retirer. Alors la Cavalerie Espagnole les attaqua vivement, & les contraignit de gagner la hauteur.

Les Vaisseaux qui portoient le reste de la Cavalerie, vinrent promptement de Marsalquivir devant Oran, & firent une décharge de toute leur artillerie contre les murailles de cette Ville. Ensuite on divisa cette même Cavalerie en deux corps, chacun de mille chevaux. On donna la conduite du premier à Souza Mestre de Camp du Regiment de Ximenes, avec ordre de se rendre à la porte d'Oran, appellée la porte de Tremecen, qu'on s'étoit engagé de livrer au Cardinal. L'autre corps fut mis sous la conduite du Comte d'Altamira, qui demeura derriere la colline, d'où il ne pouvoit être vû, ni de la Ville, ni de l'Armée des Maures.

Alors les deux Maures & le Juif avec lesquels le Cardinal avoit eu une secrette intelligence, lui livrerent la porte de la Ville qui conduit à Tremecen, & comme la garnison d'Oran étoit sortie pour aller joindre l'Armée des Maures, la Cavalerie Espagnole y entra sans trouver de resistance. Les Habitans se voyant trahis, prirent la fuite, & se sauverent dans les Mosquées. La Cavalerie Espagnole s'étant emparée d'Oran, se rendit maîtresse des principaux postes de cette Ville, & pointa le canon con-

tre les maisons pour les reduire en cendre, en cas de resistance. On arracha aussi-tôt les Etendarts que les Habitans avoient plantés sur les murs de leur Ville, & on mit à leur place ceux d'Espagne avec la Croix.

Ce spectacle produisit deux effets bien differens, il ranima l'Armée Chrétienne abbatuë par les fatigues qu'elle avoit essuyées au milieu des sables brûlans dont le païs est rempli, & de l'autre côté, il déconcerta entierement les Maures, que Pierre de Navarre, à la tête de toute l'Armée, poursuivit vigoureusement, tandis que Vianelli se préparoit à les battre en flanc avec son corps de reserve, dont il ne s'étoit pas encore servi. Pour cet effet, il sortit de derriere la colline avec mille chevaux, & vint tomber sur l'arriere-garde des Maures qui perdirent courage, en se voyant environnés de tous côtés. Leur Cavalerie prit la fuite, & abandonna l'Infanterie qui fut taillée en pieces par les Espagnols. Les Maures perdirent dans ce combat, cinq mille hommes, sans les blessés, qui moururent ensuite de leurs blessures. On fit aussi un grand nombre de prisonniers qu'on envoya aux Galeres.

Pierre de Navarre ne voulant pas

borner ſes vûës à la priſe d'Oran, réſolut de détruire les reſtes de l'Armée des Infidéles. Pour cet effet, il ordonna à Vianelli & à Diego-Vera Général de l'artillerie, de demeurer dans le Camp, pour y rétablir l'ordre troublé par l'ardeur du pillage. Il fit partir en même tems Diego Pacecco, & Garcias de Tolede avec les mille chevaux que commandoit le Comte d'Altamira, pour pourſuivre les ennemis. Enſuite il marcha lui-même vers Oran, pour donner du ſecours aux ſiens, qui étoient en trop petit nombre dans la Ville, pour pouvoir la garder, s'il venoit un renfort aux Maures. Ce Général trouva à ſon arrivée, toutes les ruës barricadées, & le peuple prêt à ſe défendre. Mais les Eſpagnols irrités, renverſerent d'abord toutes les barricades, & paſſerent tout au fil de l'épée, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Après ce carnage, ils pillerent les maiſons, & pour mettre le comble à leur cruauté, ils maſſacrerent les vieillards, les femmes & les enfans qui s'y étoient refugiés.

Après cette cruelle expedition qui ne finit qu'avec le jour, les Eſpagnols ſongerent à ſe repoſer de leurs fatigues, & à profiter des rafraichiſſemens qu'ils

avoient trouvés dans les maisons qu'ils venoient de ravager. Ils en firent un si grand excès, que les Maures sortant des Mosquées auroient pû les surprendre ensevelis dans le vin & dans le sommeil, si Pierre de Navarre n'avoit veillé à leur sureté.

Ce Général vigilant passa toute la nuit sans dormir, malgré la fatigue qu'il avoit essuyée pendant le jour. Les Officiers suivirent son exemple, & firent exactement leurs rondes, pour empêcher les Sentinelles de dormir. Le lendemain on attaqua, à la pointe du jour, les Mosquées, & on prit tous les Maures qui s'y étoient retirés, au nombre de huit mille, que les Espagnols emmenerent avec eux en esclavage. On trouva dans les maisons & les ruës, plus de quatre mille cadavres; enfin de tous les Habitans qui peuploient cette fameuse Ville, il n'en échappa des mains du vainqueur, que quatre-vingt, qui se retirerent à Tremecen, où ils firent le récit des cruautés que les Espagnols avoient exercées dans Oran. Les Maures en furent si irrités, que sur le champ ils massacrerent tous les Chrétiens qui se trouverent dans la Ville, & dans toute l'étenduë du Royaume, sans s'embar-

rasser s'ils étoient Marchands ou Esclaves.

La Ville d'Oran ayant été prise, Pierre de Navarre fit sommer le Château; mais le Commandant lui répondit, que n'ayant point assez de troupes pour se défendre, il vouloit du moins avoir la gloire de le rendre lui-même à Ximenes. D'un autre côté, les troupes que Pierre de Navarre avoit envoyées sous la conduite de Garcias de Tolede & de Pacecco, poursuivirent si vigoureusement les Maures, qu'ils ne purent se rallier, & furent contraints de se défaire de leurs armes, pour fuir avec moins d'embarras.

Après ces expeditions, les Généraux de l'Armée Espagnole envoyerent prier Ximenes de venir prendre possession d'Oran. Le Cardinal s'y rendit aussi-tôt par Mer, voulant éviter la vûë de ce grand nombre de morts dont le champ de bataille étoit couvert. Les Officiers & les Soldats le reçurent dans la Ville, avec toutes les marques d'une joye parfaite. A quelque distance du Château, le Gouverneur vint lui en presenter les clefs, avec trois cens esclaves Chrétiens qu'on y avoit mis aux fers, dès qu'on eut vû paroître la Flotte d'Espagne. Ximenes

les mit en liberté, & permit à la garnison du Château, de se retirer à Tremecen, vie & bague sauve. Ensuite le Gouverneur ayant dit au Cardinal qu'il étoit un de ceux qui lui avoient livré la Ville, Ximenes fit venir l'autre Maure & le Juif qui l'avoient si bien secondé, les pria de rester auprès de lui, & les mena en Espagne, où ils furent recompensés de leurs bons offices.

Ximenes prit possession d'Oran & du Château, y mit de bonnes garnisons, distribua aux Officiers & aux Soldats, tout le butin, hors quelques pieces des plus curieuses qu'il envoya au Roi d'Espagne, & fit enfin construire des Eglises en la place des Mosquées. Il ne garda pour lui que quelques livres Arabes, qu'on voit encore aujourd'hui dans la Bibliotéque d'Alcala. Il combla de loüanges & de présens les Officiers Généraux & Subalternes, aussi bien que quelques Soldats en qui il avoit remarqué beaucoup de probité & de valeur.

La Ville d'Oran étoit fort considerable par le grand commerce qui s'y faisoit. Il y avoit dans cette Ville quinze cens Boutiques, lorsque le Cardinal en fit la conquête. Sa grandeur, sa situa-

tion, son Port, son Arsenal, & le grand nombre de ses Habitans, la faisoient passer pour la Place la plus importante de toute l'Afrique.

Ximenes ayant distribué le butin, fit enlever les corps morts qui commençoient déja à infecter la Ville. Il fit ensuite benir les Mosquées, & dédia la plus grande à la Vierge, sous le titre de Notre Dame des Victoires. Il y établit aussi un Clergé, des Hôpitaux, & des Couvens; & pour peupler la Ville en peu de tems, il y laissa les trois cens Esclaves Chrétiens, avec une pleine liberté de faire tel commerce qu'ils jugeroient à propos. Outre cela, il fit sçavoir qu'on donneroit pour peu de chose, à tous ceux qui voudroient y venir demeurer, des fonds de terre, & des maisons, ce qui y attira bien-tôt un grand nombre d'Habitans.

Après que le Cardinal eut mis le bon ordre dans Oran, il fit proclamer Ferdinand Souverain de la Ville & du païs qui en dépendoit. Il déclara ensuite qu'elle releveroit, quant au Spirituel, de l'Archevêché de Tolede; en conséquence de cette déclaration, il s'empara des revenus publics, & de tout ce qui concernoit le Domaine des Rois de Ma-

roc. Pierre de Navarre ne pouvant souffrir que Ximenes prît pour lui, ce qui devoit appartenir au Roi d'Espagne, s'y opposa vivement : mais le Cardinal qui n'avoit plus rien à ménager avec ce Général, lui répondit d'un ton severe & avec autorité, qu'il n'avoit de compte à rendre qu'au Roi son maître, dont il connoissoit mieux que personne les intentions ; qu'au reste ce ne seroit jamais un Etranger soumis à ses ordres, & depuis quelques mois à sa solde, qui lui apprendroit ce qu'il devoit faire en pareille occasion. Le Cardinal lui dit encore, que s'il avoit quelques remontrances à lui faire, il devoit le prendre en particulier, & lui parler avec toute la soumission & le respect dû à la dignité dont le Roi l'avoit revêtu. Ximenes continua toujours son entreprise, & Pierre de Navarre fut obligé de reconnoître, qu'il s'étoit engagé mal à propos dans cette affaire.

Le Cardinal proposa ensuite de nouvelles conquêtes. On resolut d'aller conquerir le Royaume de Bugie, qui étoit alors vivement agité par les guerres civiles. Cette résolution excita encore la jalousie de Vianelli & de Pierre de Navarre : Ximenes s'en étant apperçu, ne

voulut pas causer davantage de mécontentement à ces deux Généraux qui avoient rendû de grands services à l'Etat & à la Religion. Pour leur ôter tout sujet de crainte, il leur dit en plein conseil, qu'il n'avoit jamais eu d'autre dessein, en partant d'Espagne, que de s'emparer d'Oran; que puisque Dieu l'avoit favorisé dans son entreprise, il ne lui restoit plus à son âge, que de se retirer, pour s'appliquer entierement à conduire le troupeau qui lui avoit été confié; que l'état paisible auquel il avoit été appellé, ne pouvoit s'accorder avec cette vie dissipée, qu'un Général à la tête d'une Armée étoit obligé de mener; qu'il n'oublieroit rien pour leur faire connoître qu'il pouvoit leur être aussi utile en Espagne qu'en Afrique. Il ajoûta qu'il solliciteroit vivement le Roi de leur envoyer tout ce qui seroit nécessaire pour la subsistance de leurs troupes, & pour les besoins de la guerre; qu'il leur abandonnoit volontiers tout ce qui restoit de munitions dans les Vaisseaux. Il les exhorta à vivre dans la crainte du Seigneur, & à entretenir le bon ordre & la paix dans leur Armée, & leur donna d'utiles avis touchant la conduite qu'ils devoient garder dans

leurs conquêtes. Il leur fit entendre qu'ils devoient traiter avec plus d'humanité les vaincus, & arrêter la licence effrenée du Soldat vainqueur. Après toutes ces exhortations, Ximenes fit publier par tout, que si quelqu'un vouloit envoyer en Espagne des presens à sa femme ou à ses enfans, qu'on pouvoit l'en charger, & qu'il les leur feroit remettre avec la derniere éxactitude. On lui apporta des sommes considerables, qu'il remit fidélement à son retour.

Malgré le zéle & l'attachement que toute l'Armée faisoit paroître pour Ximenes, rien ne put l'empêcher d'executer son dessein. Il s'embarqua après avoir donné le commandement général des troupes à Pierre de Navarre, & les autres premiers postes à Vianelli, à Diego-Vera, & au Comte d'Altamira.

Ximenes étant de retour en Espagne, fut plus occupé d'executer la promesse qu'il avoit faite à son Armée, que de recevoir les complimens de félicitation sur sa conquête. Il écrivit sur le champ au Roi, pour lui rendre un compte éxact de sa conduite, & de ce qu'on avoit résolu d'entreprendre en Afrique. Il supplia le Roi d'y envoyer des munitions de toute espece, pour

pousser

pousser les conquêtes qu'on pouvoit y faire. Le Cardinal de son côté envoya à Pierre de Navarre, tout l'argent qui lui restoit, & emprunta des sommes considerables pour acheter du bled & les autres munitions de guere, qu'il envoya aussi-tôt à Oran.

Pendant que le Cardinal Ximenes vivoit à Alcala en paix & au milieu de son Troupeau, Pierre de Navarre continuoit ses conquêtes en Afrique. Il mit en déroute l'Armée du Roi de Bugie, qui étoit sorti pour l'attaquer; ensuite ce Général prit la Capitale de son Royaume, & l'obligea à se retirer. L'année suivante ce même Roi vint devant Bugie avec une nombreuse Armée que Pierre de Navarre tailla en pieces. Après avoir remporté cette victoire, il marcha vers Tripoli, l'assiegea & s'en rendit le maître. Il jetta la terreur dans toute l'Afrique, & si la fin eût répondu à des commencemens si heureux, il eût conquis tout ce vaste pays; mais quelque tems après la fortune changea de face: son Armée fut entierement défaite par les Maures devant l'Isle de Gelves. Vianelli & Garcias perdirent la vie dans cette expedition. L'Armée Espagnole fut obligée d'abandonner le champ de

bataille, & de se retirer en confusion à Tripoli.

Enfin de toutes les conquêtes que les Espagnols avoient faites en Afrique, il ne leur resta qu'Oran, que les Maures attaquerent en 1556. sans pouvoir venir à bout de le reprendre: mais en 1708. le Gouverneur fut obligé d'abandonner cette Place, & de se sauver avec la garnison & les principaux Habitans qui étoient chrétiens, après avoir soutenu un siége de plusieurs années contre les Maures, à qui quelques Princes chrétiens, ennemis de Philippe V. envoyoient du secours, tandis qu'il étoit occupé d'ailleurs à faire la guerre, & qu'il ne pouvoit envoyer de troupes en Afrique, en ayant besoin lui-même pour conserver sa couronne. Ce qui acheva de ruiner les affaires des Espagnols en Afrique, fut la trahison du Comte de Santa-Crux, qui se jetta lâchement parmi les Maures, avec le détachement qu'il commandoit.

Le Royaume d'Alger ayant fait autrefois partie du Royaume de Tremezen, comme je l'ai dit au commencement de cette Histoire, & cette Ville aujourd'hui si connuë ayant été soumise à l'Empire des Cherifs; je ne puis me

dispenser de faire ici mention des revolutions qui y sont arrivées.

Alger est une des principales Villes de l'Afrique; on attribue sa fondation à differens Princes; mais on ne peut assûrer positivement quel est celui qui l'a bâtie. Strabon dit seulement que Juba fait prisonnier par Jules Cesar à la fameuse bataille qui décida de l'Empire entre Pompée & lui, fut remis en possession de ses Etats par Auguste, en consideration de son sçavoir, qui lui avoit donné une grande réputation chez les Romains, & que ce Prince reconnoissant donna le nom de *Jol Cezaria* à la Ville Capitale de ses Etats que l'on connoît aujourd'hui sous le nom d'Alger. Juba y établit son séjour, & l'orna de plusieurs Edifices dans le goût des Romains. Ptolomée fils de Juba regna après lui sur Alger; mais Caligula lui fit ôter la vie, & se rendit maître des deux Mauritanies qu'il possedoit. Claude Empereur & successeur de Caligula, envoïa des Colonies Romaines dans Alger, & il accorda à ses Citoïens les mêmes privileges dont les Romains joüissoient. Cette Ville garda le nom de *Jol Cezaria* jusqu'à l'invasion des Wandales & des Alains qui ravagerent l'Afrique, dé-

truisirent ses plus belles Villes, renverserent les beaux Edifices dont on avoit embelli *Jol Cezaria*, & changerent ce nom en celui d'Agezir qu'elle porte encore aujourd'hui. Mais les Italiens prononçent Argil; les François & les Espagnols, Alger. Les Habitans de cette Ville reconnurent pour Souverain Selim Eutemi grand Prince des Alarbes, qui jusque-là vagabond dans les campagnes qui environnent Alger, vint enfin s'établir dans cette grande Ville qu'il conserva peu de tems.

La Ville d'Alger a été de tous tems une retraite de Corsaires, surtout depuis qu'une partie des Maures chassés d'Espagne, s'y furent établis. Ces peuples contraints d'abandonner ce riche Païs qu'ils avoient conquis avec tant de courage, déclarerent une guerre immortelle à ceux qui les avoient vaincus, & comme leurs forces réünies n'auroient pû suffire à les remettre en possession des Etats qu'ils avoient abandonnés, ils les diviserent, & la Mediteranée les vit long-tems venger leur défaite sur les Vaisseaux Espagnols, qui voiageoient sur cette Mer. L'appas du butin, plus grand encore que le plaisir de la vengeance, augmenta beaucoup le

nombre des Corsaires : les flots en furent couverts ; aucun Vaisseau n'osa plus se mettre en Mer sans s'exposer à être pris, & les Côtes d'Espagne ne furent point exemptes de la fureur de ces braves Afriquains. Le Roi Ferdinand, vainqueur des Maures en Espagne, voulut les poursuivre jusques dans leur retraite, & faire cesser les plaintes de ses peuples ; il envoïa donc une grande Armée contre la Ville d'Alger. Les Habitans épouvantés & abandonnés des Corsaires qui étoient allés chercher une retraire plus sûre, se soumirent aux Espagnols. Ceux-ci firent bâtir un Fort dans la Ville ; ils s'en assûrerent ainsi la possession, & les Corsaires disparurent.

Les Algeriens peu accoutumés à rester dans l'inaction, supportoient impatiemment le joug des Espagnols : mais la puissance de Ferdinand les effraïoit, & ils n'osoient rien entreprendre contre ce Prince toujours victorieux. Ferdinand mourut, & l'embarras des affaires que la mort de ce Monarque laissa en Espagne, parut aux Algeriens une occasion favorable pour recouvrer leur liberté. Il n'y avoit dans le Fort que deux cens hommes commandés par

un Capitaine Espagnol; mais les Habitans désarmés, ne pouvoient en entreprendre le siége; ainsi ils se virent contraints d'avoir recours à Barberousse fameux Corsaire, à qui ses défaites toujours reparées avec succès, n'avoient rien ôté de cette grande reputation qui l'avoit rendu l'effroi des Mers qu'il parcouroit. Barberousse aussi adroit politique que guerrier courageux, reçut avec bonté les Députés d'Alger, plaignit leur triste situation, & promit de la faire cesser. Il fit donc armer dix-huit Galeres chargées de Turcs, d'artillerie, & d'autres munitions de guerre; & lui avec le reste de ses troupes prit par terre le chemin d'Alger.

Selim Eutemi qui en étoit alors Souverain, croïant voir approcher la fin de son esclavage, alla au devant du Corsaire à la tête des principaux Bourgeois de sa Ville; mais celui-ci ayant appris que Car-Azan son Lieutenant lui avoit débauché une partie de ses Soldats, & qu'il avoit emmené quelques-uns de ses Navires, jugea à propos de le poursuivre, pour être ensuite plus en état de faire réüssir ses desseins sur Alger. Loin donc d'entrer dans cette Ville, il annonça au Prince Eutemi qu'il ne pourroit venir

à son secours, qu'après avoir vaincu Car-Azan, & il se mit aussi-tôt en Mer à la tête des dix-huit Galeres destinées pour le secours d'Alger. Barberousse fit voile vers les Côtes d'Espagne que son Lieutenant ravageoit, & d'où il avoit emporté un riche butin. Ce rebelle animé par ces premiers succès, les alloit poursuivre avec ardeur; mais l'approche de son maître l'épouvanta, son courage s'affoiblit, & loin de chercher la mort ou la victoire, en mesurant ses forces contre celles de Barberousse, il vint s'humilier devant lui, sous le faux espoir de le toucher par sa soumission: mais le Corsaire étoit trop habile pour laisser une faute de cette nature impunie; il fit mourir Car-Azan, s'empara de Sargil dont ce rebelle s'étoit rendu maître, & il s'en fit déclarer Roi par le peuple. Il partit ensuite avec ce nouveau titre pour Alger, bien resolu de joindre cette grande Ville au Royaume qu'il venoit de gagner.

Les Algeriens étoient bien éloignés de croire qu'il pût former, & encore moins executer un tel dessein, ils furent une seconde fois au devant de lui, & leur Prince le logea dans son Palais. Il songea d'abord à chasser les Espagnols

du Fort qu'ils occupoient ; il fit donc dresser une batterie de pieces de campagne, qui tirerent jour & nuit contre le Fort avec peu d'effet : pendant que son canon endommageoit legerement la Citadelle des Espagnols, le Corsaire qui avoit fait entrer un grand nombre de Turcs dans la Ville, songeoit à s'en rendre maître, & laissoit exprès subsister les ennemis, afin que les Algeriens aïant toujours besoin de lui, ne pussent le contraindre à sortir de leur Ville avant l'éxecution de ses projets. Mais les Habitans fatigués des violences que ses troupes commettoient chaque jour, murmurerent hautement contre la lenteur du Corsaire, & le Prince Eutemi fut le premier à faire paroître son mécontentement. Alors Barberousse vit bien qu'il ne falloit plus déliberer ; il entra donc sécrettement dans le bain où étoit Eutemi ; il l'étouffa entre ses bras, & le laissa dans l'eau, pour faire croire que cet infortuné Prince s'y étoit noïé. Après avoir feint d'attendre Eutemi pour lui communiquer quelques secrets, il entra suivi de plusieurs personnes dans le bain, où il marqua un grand étonnement de le trouver sans vie. La nouvelle de la mort

d'Eutemi se répandit en un instant dans Alger : mais Barberousse n'eut point la satisfaction de croire que son crime étoit ignoré, & tout le monde lui reprocha la mort du Prince.

Pendant que le peuple se répandoit en invectives contre la cruauté du Tyran, & qu'il versoit des larmes sur le sort d'Eutemi, les troupes de l'heureux Corsaire s'étoient emparées des principales ruës de la Ville, & menaçoient les Citoïens qui fuïoient dans leurs maisons : elles les contraignirent de venir rendre hommage à Barberousse, qui fut proclamé le même jour Roi d'Alger. Cette proclamation faite par la violence, ne contenta pas le Corsaire; il fit donc venir devant lui les principaux Bourgeois, & leur promit de grands privileges, s'ils vouloient le reconnoître solemnellement pour leur Roi. Ils craignoient trop le sabre de ses Turcs pour ne pas se soumettre à ses volontés, & il fut proclamé une seconde fois Roi d'Alger. Selim Eutemi avoit laissé un fils. Ce jeune Prince suivi de ses Domestiques, sortit à la hâte d'une Ville où regnoit le meurtrier de son Pere, & se retira à Oran chez les Chrétiens.

Pendant que ce jeune Prince sollici-

toit des ſecours qu'on lui accorda, les Turcs ſe faiſoient déteſter des Algeriens par leurs violences, & Barberouſſe ſatisfait de ſe voir revêtu du titre de Roi, ſongeoit à peine que les Eſpagnols occupoient encore le Fort pour lequel on l'avoit appellé. Les Habitans ne ſçachant de quel côté avoir du ſecours, & ſe rappellant la douceur du joug des Chrétiens, traitoient ſecretement avec les Eſpagnols. D'ailleurs, les Maures de la campagne, Sujets du Prince Eutemi, pleuroient encore la mort de leur maître, & vouloient la venger. Ils ſe liguerent donc avec les Algeriens, & convinrent d'entrer dans leur Ville avec des armes cachées, de brûler d'abord vingt-deux Galiotes qui étoient ſur le chantier, & de tuer tous les Turcs qui courroient pour éteindre le feu. Les Chrétiens devoient en même-tems venir au ſecours des Bourgeois, & achever la défaite des Turcs; mais la conjurarion fut découverte par Barberouſſe, qui fit ſemblant de l'ignorer. Il doubla ſeulement la Garde de ſes Galiotes & celle des portes de la Ville, ſous prétexte que les ennemis avoient reçu du ſecours, & qu'ils pouvoient faire quelqu'entrepriſe. Les Algeriens ne ſe

croïant pas même soupçonnés, vécurent sans défiance. Mais Barberousse craignant qu'ils ne prissent mieux leurs mesures, ne voulut pas differer plus longtems sa vengeance : il alla, selon sa coutume, dans la Mosquée, le jour de leur *Juma*, qui est le Dimanche des Turcs, & voïant que les principaux Citoïens y étoient entrés, il fit fermer les portes ; alors il augmenta l'épouvante des Bourgeois en leur annonçant qu'il étoit instruit de ce qu'ils avoient voulu entreprendre contre lui. Il les fit ensuite garrotter, & choisissant entre eux vingt des plus coupables, il leur fit couper la tête, que l'on jetta sur le champ dans la ruë avec leurs corps. Après qu'ils eurent pendant quelque tems servi d'affreux spectacle au peuple, Barberousse ordonna de les enterrer dans du fumier.

Pendant que ce Corsaire toujours sanguinaire se conservoit sur le Trône par ses violences, le fils d'Eutemi demandoit du secours pour l'en chasser. Le Marquis de Comarés Lieutenant Général d'Oran où il s'étoit retiré, & le Cardinal Ximenés lui fournirent dix mille hommes de troupes, avec lesquels il se promettoit de chasser Barbe-

rousse. Mais ce Prince ne devoit jamais regner dans Alger ; & les flots témoins de tant de victoires qu'avoit remportées le Corsaire, sembloient le proteger : une tempête furieuse s'éleva tout à coup : les Vaisseaux entraînés par la violence des vents, se heurterent avec force, ils s'entr'ouvrirent & furent submergés. Ceux qui échaperent à la tempête, aborderent aux Côtes d'Afrique, où la plûpart furent pris.

L'infortuné fils d'Eutemi n'esperant plus de rentrer dans ses droits, se retira une seconde fois chez les Espagnols. Barberousse voïant que tout lui réüssissoit, & qu'il n'avoit plus rien à craindre des Espagnols affoiblis par leur derniere perte, poussa encore plus loin ses violences, & se rendit tellement odieux, que les Alarbes qui lui étoient soumis, députerent à Hamidalabde Roi de Tunis, pour l'engager à s'unir avec eux pour faire la guerre au Corsaire. Ce Prince accepta d'autant plus volontiers la proposition, qu'il craignoit, & toute l'Afrique avec lui, la domination des Turcs, à qui Barberousse étoit soumis. Il leva donc une Armée de dix mille Maures, & s'avança vers Alger. Les Alarbes de ce Royaume ne craignant

plus alors d'être abandonnés, se joignirent à ses troupes. Le grand nombre des ennemis n'effraïa point Barberousse; il laissa à Cheredin son frere, le gouvernement de sa Capitale, & à la tête de mille Turcs, & de cinq cens Maures, il alla au devant des ennemis. Ceux-ci fiers de leur superiorité, lui livrerent le combat; mais ils furent vaincus, & le Corsaire profitant de la victoire, se rendit entierement maître du Royaume de Tunis, dont il se fit reconnoître Souverain par les peuples. Le Palais du Roi Hamidalabde & la Ville de Tunis furent livrés au pillage.

Les nouveaux progrès de Barberousse jetterent la consternation dans toute l'Afrique, & un grand nombre de Maures se mirent volontairement sous la puissance de ce Corsaire. Les Maures du Royaume de Tremezen autrefois un des plus puissans de l'Afrique, ayant alors reçu quelques mécontentemens de leur Roi, envoyerent un Député au Corsaire, pour lui faire sçavoir que s'il vouloit entrer dans leur Païs, ils le reconnoîtroient pour leur Souverain. Barberousse aïant grossi son Armée de quelques troupes, se mit en marche pour Tremezen. Le Roi de ce Païs qui igno-

roit la trahiſon de ſes Sujets, vint à ſa rencontre, à la tête d'une puiſſante Armée. Mais Barberouſſe accoutumé à vaincre avec peu de troupes, accepta la bataille, & remporta la victoire. Le Roi de Tremezen voïant ſon Armée en déroute, prit la fuite avec elle, & s'enferma dans ſa Capitale. Ses Sujets n'ayant plus de meſures à garder, ſe ſaiſirent de lui, & lui couperent la tête. Le Vainqueur entra peu de jours après dans Tremezen, & confiſqua les biens du Roi de Tunis pour payer ſes Soldats. Ainſi Barberouſſe ſe vit en même tems Roi d'Alger, de Tunis & de Tremezen. Comme il craignoit quelques ſoulevemens de la part de ſes nouveaux Sujets; il fit un traité avec le Roi de Fez, par lequel il lui promettoit de le ſecourir contre celui de Maroc, qui lui faiſoit la guerre, à condition qu'il garderoit le Royaume de Tremezen contre les incurſions des Chrétiens d'Oran. Après ce traité, le Corſaire reſta encore un an dans ſon nouveau Royaume, laiſſant ſeulement ſes deux freres pour Lieutenans à Alger & à Tunis. Iſac Benijoub ſon ſecond frere, auſſi ſanguinaire & moins vigilant que lui, commandoit dans Tunis, où il commettoit les der-

nieres violences. Les Habitans au desespoir, s'exposerent à la vengeance de Barberousse, & tuerent son frere avec tous les Turcs qui l'accompagnoient. Ce Corsaire ayant appris à Tremezen la mort de son frere, & le carnage des Turcs, entra dans des transports de fureur, & menaça tous les rebelles de leur faire couper la tête. La colere qu'il fit paroître en cette occasion, consterna tellement les Tunisiens, qu'ils s'attendoient tous à souffrir une mort cruelle.

Sur ces entrefaites, Charles-Quint arriva en Espagne. Le Marquis de Comarés Général d'Oran fatigué du voisinage de Barberousse, & des progrès de ce guerrier, vint trouver l'Empereur, & lui representa le danger qu'il y avoit de laisser augmenter la puissance déja trop grande d'un Chef de Corsaires; que maître de la plus grande partie de l'Afrique & des meilleurs Ports de cette partie du monde, il pouvoit dorénavant leur donner une retraite sûre, & courir les Mers impunément; que tous les Marchands de l'Europe, & sur tout les Espagnols, trembloient au seul nom de Barberousse; qu'ils n'osoient plus risquer de navigation sur une Mer exposée à ses courses, & que le commerce,

principale richesse de l'Etat, alloit cesser entierement, si Sa Majesté n'y mettoit ordre. l'Empereur vivement penetré des remontrances du Marquis de Comarés, & du triste sort d'Abuchen-Men Roi de Tremezen qui s'étoit refugié à Oran, lui accorda dix mille hommes, pour faire la guerre à Barberousse. Le Corsaire averti que cette Armée déja arrivée à Oran, se préparoit à marcher contre lui, dépêcha au Roi de Fez pour lui demander du secours. Voïant que ce Prince indolent agissoit avec lenteur, & qu'il ne lui envoïoit point de Soldats, il sortit de Tremezen avec cinq cens Turcs Arquebusiers, & cinq mille Maures à cheval; mais il fut obligé de se retirer

Sa retraite précipitée encouragea les Chrétiens à le poursuivre. Barberousse inferieur en forces, évita le combat autant qu'il lui fut possible, & pour amuser les ennemis, il fit jetter dans les chemins une grande quantité de vaisselle d'argent; mais le Marquis de Comarés fit avancer son Armée en grande diligence, & atteignit enfin Barberousse au passage de la petite Riviere d'Huexda.

Le Corsaire voïant bien qu'il ne pou-

voit plus éviter le combat, fit arrêter ses troupes, & se défendit. Mais il avoit affaire à un grand Capitaine, & à des Soldats aguerris. Après s'être défendu avec cette valeur qui avoit été si funeste à la Chrétienté, il fut tué avec les quinze cens Turcs qui s'étoient battus en Soldats dignes de lui: les cinq mille Maures l'avoient abandonné dès le commencement du combat. Ainsi les bords de la riviere d'Huexda, virent la défaite & la mort d'un des plus grands Capitaines qui eût paru en Afrique. Le Marquis de Comarés victorieux, fit mettre la tête du redoutable Corsaire au bout d'une pique, & entra en triomphe dans Tremezen. Il rétablit Abuchen-Men dans la possession de ce Roïaume, & se retira ensuite à Oran. Cheredin, digne frere de Barberousse, apprit sa mort avec étonnement, & craignant les armes victorieuses des Espagnols, il se sauva d'abord avec vingt-deux Galliotes; mais quelques Corsaires lui ayant conseillé de conserver Alger, il y revint, & en fut proclamé Roi. Pour s'assurer la possession du Trône où il venoit d'être élevé: Cheredin envoïa des Lettres au Grand Seigneur, par lesquelles il lui demandoit du secours con-

tre les Chrétiens, & mettoit le Roïaume d'Alger sous la protection de la Porte Ottomane. Le Grand Seigneur reçut ces Lettres avec plaisir, envoïa au nouveau Roi d'Alger, deux mille Turcs, & le reçut au nombre de ses Vassaux.

Cheredin appuïé de ce secours, songea à détruire la Forteresse que les Espagnols avoient fait bâtir dans la petite Isle située devant le Port, craignant que la force ouverte ne leur réüssit pas, & ne voulant pas compromettre sa reputation dans le commencement de son regne. Pour cet effet il se servit de ce stratagême. Il envoïa deux jeunes Maures dans l'Isle, & comme s'ils se fussent sauvés d'entre les mains des Turcs, ils se refugierent dans le Fort des Espagnols, où ils dirent qu'ils vouloient se faire chrétiens. Martin de Vargas Gouverneur de la Forteresse ayant remarqué une grande simplicité dans les deux Maures, n'eut garde de les prendre pour des traîtres. Il leur donna au contraire des Ecclesiastiques pour les catechiser. Les deux Maures attendirent ainsi le jour de Pâques, en faisant esperer une conversion prochaine, & lorsqu'ils virent que le Gouverneur & les autres Espagnols

étoient tous à l'Eglise, ils monterent sur une petite Tour du Fort, & donnerent le signal dont ils étoient convenus avec Cheredin. Mais une Servante de Vargas l'ayant apperçu, courut promptement en avertir son maître : il sortit de l'Eglise, & fit pendre les deux Maures à la vûë des Habitans d'Alger.

Les projets de Cheredin étant donc évanoüis, il crut qu'il ne devoit plus rien ménager. Il envoïa aussi-tôt un Esquif au Gouverneur de la Forteresse, pour lui faire sçavoir que s'il ne vouloit pas se rendre & accepter les conditions de paix qu'on lui proposoit, il le feroit passer au fil de l'épée avec toutes ses Troupes. Vargas répondit que le Roi d'Espagne lui ayant confié la garde du Fort, il le conserveroit aux dépens de sa vie ; qu'il connoissoit la mort qu'il avoit déja tant de fois bravée au milieu des plus sanglans combats, & qu'il l'attendroit les armes à la main ; mais qu'il esperoit que sa mort coûteroit bien cher aux Algeriens.

Après cette réponse, Cheredin fit dresser contre le Fort une batterie de grosses piéces de canon, qui tirerent continuellement pendant quinze jours & quinze

nuits. Cheredin voïant les murailles du Fort presque abattuës,& ne doutant pas qu'il n'y eût un grand nombre des Assiégés de tués ou de blessés, s'embarqua avec treize cens Mousquetaires & Cavaliers Turcs, & descendit dans l'Isle. Vargas dangereusement blessé, & presque sans Soldats en état de combattre, se rendit alors. Mais Cheredin le fit enfermer dans une prison, & quelques mois après, il le fit tuer en sa presence à coups de bâton.

Après la conquête du Fort des Espagnols, le Roi d'Alger fit faire un Mole depuis la Ville jusqu'à la Forteresse, augmenta les fortifications, & ne se rendit pas moins redoutable aux Chrétiens que son frere. Soliman qui étoit alors Empereur des Turcs voulant avoir auprès de lui un Capitaine d'une si grande reputation, Cheredin se rendit à Constantinople. Pendant qu'il déliberoit avec le Sultan sur une entreprise que ce Prince vouloit faire, Assenaga, ou Assen-Aga Eleve de Barberousse ravageoit les Côtes d'Espagne, & contraignoit les peuples à se refugier dans les Villes, & à importuner par leurs cris & leurs plaintes, les Seigneurs qui les habitoient. Ceux-ci tou-

chés de leur misere, firent leur remontrance à l'Empereur Charles-Quint qui leur promit de marcher contre Alger, & resolut d'executer lui-même son dessein. Il ordonna pour cette expedition, à Dom Fernand Cortez Conquerant du Perou, à Dom Fernand de Gonzague & à Dom Pierre de Tolede Vice-Roi de Naples, de faire les préparatifs nécessaires pour cette guerre, & de lever des troupes de tous côtés. André Doria Grand Amiral, & le Marquis de Vasto Général des Armées de l'Empereur, tâcherent de le détourner de son entreprise; mais Charles V. se roidissant contre les difficultés qu'ils lui opposoient, leur dit: « De grace, « qu'on me laisse une fois agir en Empe- « reur, & qu'on souffre que je me satis- « fasse. » Il ferma ainsi la bouche à ceux qui vouloient lui persuader qu'il alloit compromettre sa reputation & l'honneur de l'Empire, sur un Element que toute la puissance humaine ne pouvoit dompter. Il s'embarqua donc à Genes sur une Escadre de trente-six Galeres. Son chapeau étant tombé, en passant de la Galere dans la Chaloupe où il devoit s'embarquer; les Généraux qui accompagnoient l'Empereur, tirerent de là un mauvais augure.

La Flotte fut quinze jours à passer de Genes à l'Isle Maïorque où étoit le rendez-vous des Galeres. L'Empereur s'étant mis à la tête de cette Armée Navale composée de quatre Galeres & de dix-huit Brigantins remplis de Chevaliers de Malte & de Soldats disposés à se signaler dans cette guerre, une petite tempête divisa les Vaisseaux, qui se rejoignirent le lendemain au nombre de quatre cens, & la Flotte arriva enfin au Cap de Metafuso. Assen-Aga qui étoit alors Gouverneur d'Alger, vit le débarquement du haut d'une des Tours de cette Ville, sans se mettre en peine de joindre l'Empereur, parce qu'une vieille Mauresse qui avoit autrefois prédit à Barberousse tous ses malheurs, annonçoit alors la destruction de l'Armée Chrétienne. On croit cependant qu'Assen-Aga n'affectoit tant de confiance aux discours de cette prétenduë Magicienne, que pour inspirer du courage aux Soldats Maures & Arabes naturellement superstitieux.

L'Empereur fit donc descendre sur la Côte toute son Armée, qui étoit composée de vingt mille hommes de pied, & de six mille chevaux Allemands. Cependant Assen-Aga ne voulant pas

s'exposer à être surpris, manda les troupes Arabes qui étoient dans les campagnes d'Alger, & assembla ensuite son Conseil pour déliberer de quelle maniere il devoit se défendre. Les Chefs du Conseil qui connoissoient la Mediterranée, lui dirent que les tempêtes dont cette Mer étoit souvent agitée, les delivreroient bien-tôt du soin de combattre. Mais l'Empereur bien resolu de faire le siége d'Alger, fit sçavoir à Assen-Aga; que s'il vouloit se rendre, on lui accorderoit une composition bonne & avantageuse. Ce Gouverneur répondit avec confiance, qu'il esperoit défendre assez bien la Place, pour faire connoître à l'Empereur qu'il n'étoit pas homme à demander de composition. Cependant les Arabes fondant avec impetuosité du haut des montagnes sur les troupes de Charles V. à demi campées, en faisoient un grand carnage. Une horrible tempête qui s'éleva tout à coup, acheva de consterner l'Armée Chrétienne, & sur tout les Espagnols & les Italiens, qui, peu accoutumés au grand froid du vent de Nord, se laissoient tuer à coups de fléches par les Arabes, & leurs mains engourdies refusoient de combattre.

Ce commencement desavantageux fit mal augurer de la suite de l'expédition. Les Capitaines de l'Armée prévoïant les malheurs qui alloient fondre sur eux, conseillerent, mais envain, à l'Empereur de quitter l'Afrique. Il persista avec fermeté dans la résolution de faire le siége d'Alger : & malgré le vent, la pluie & les bouës, il fit dresser trois fortes batteries contre cette Place, & environna la Ville avec toute son Armée divisée en trois corps. Les Arabes qui venoient livrer à chaque instant de nouveaux assauts, voïant que la terre étoit assez moüillée pour que les Chrétiens ne pussent combattre de pied ferme, accoururent en grand nombre, & mirent en piéces trois Compagnies Italiennes qui vouloient s'opposer à leur fureur. Gonzague accourut aussi-tôt à la tête d'un corps d'Espagnols. Les Arabes fiers de leur succès, se jetterent sur ses troupes avec beaucoup de chaleur ; mais ils furent repoussés & contraints de se battre en retraite jusqu'aux portes de la Ville. Cent quarante jeunes Chevaliers de Malthe qui accompagnoient Gonzague, animés par les exhortations de ce Général, & par cette bravoure naturelle à la jeune Noblesse,

ſe jetterent comme des Lions affamés de ſang, ſur les Arabes, & vouloient entrer avec eux dans la Ville. Vive Dieu, vive Charles, vive la Religion de Malthe, s'écrioient-ils en repouſſant l'ennemi. Ces cris pouſſés au milieu d'un affreux carnage, étoient autant d'aiguillons qui encourageoient le Soldat. Aſſen-Aga placé ſur les murailles de la Ville, obſervoit le combat & les mouvemens des Chrétiens. Il pénétra dans le deſſein des Chevaliers & de Gonzague, qui vouloient preſſer de ſi près l'ennemi, qu'ils puſſent entrer avec lui dans la Ville. Il les laiſſa avancer juſqu'au pied des murailles; mais quoique cinq cens Turcs fuſſent encore hors des portes, il les fit fermer tout à coup, & trompa ainſi l'Armée Chrétienne qui comptoit être ce jour là maîtreſſe d'Alger. Les cinq cens Turcs après s'être battus avec une valeur augmentée par le déſeſpoir, perirent tous le ſabre à la main, & teints du ſang des Chrétiens. Aſſen-Aga fit alors tirer toute ſon artillerie ſur l'Armée de l'Empereur, & en fit un grand carnage. Après l'effet de ſon canon, Aſſen-Aga ſortit de la Ville à la tête de ſes meilleurs Soldats, & vint fondre ſur l'arriere-Garde des

Chrétiens. Les Chevaliers de Malthe se distinguerent encore dans cette occasion, & ils soutinrent l'effort des ennemis, mais aux dépens de la vie de plusieurs d'entr'eux. Charles V. qui voïoit de loin le carnage de cette Noblesse, accourut lui-même à la tête de cinq cens Gentilshommes qui composoient sa Garde, & oubliant alors sa qualité d'Empereur, il combattit en Soldat pour le salut des siens.

Pendant que la Côte d'Alger étoit couverte de morts & de mourans, & que les deux Partis également acharnés au combat, en venoient à chaque instant aux mains; l'air se troubla, les vents souleverent les flots, & les Vaisseaux commencerent à s'entre choquer. Enfin la tempête devenuë plus violente, sépara les deux Armées, & l'Empereur revint avec ses troupes fatiguées dans le Camp, où il fut témoin de la perte de presque tous ses Vaisseaux. Il eût été aisé à André Doria Général des Galeres, de se mettre de bonne heure à l'abri de la tempête : mais voulant se signaler dans ce danger évident par son zéle & par son attachement pour l'Empereur, il ne jugea pas à propos de le perdre de vûë, & resta auprès des Vaif-

seaux, tant que dura l'orage. Mais la tempête étant un peu diminuée, & ce Général prévoïant par la longue experience qu'il avoit acquise sur Mer, qu'elle ne seroit pas long-tems à recommencer avec plus de violence, prit le parti d'écrire à Charles pour l'engager à se retirer de devant Alger. Il mit sa Lettre dans une envelope de toile cirée qu'il attacha au col d'un Matelot, qui, fendant les flots à la nage avec une intrepidité incroïable, arriva enfin à terre, & courut aussi-tôt dans l'endroit où étoit l'Empereur, pour lui présenter la Lettre de Doria, qui étoit conçuë en ces termes.

AU très-Auguste & invincible Empepereur Charles V. mon souverain Seigneur & mon cher fils, par l'amour extrême que j'ai pour lui.

Mon cher Empereur & fils, l'amour que j'ai pour vous m'oblige à vous avertir que si vous ne profitez pas, pour vous retirer, de l'instant de calme que le Ciel vous accorde, l'Armée Navale est perduë sans ressource, & l'Armée de terre restera exposée à la faim, à la soif, & à la fureur de l'ennemi. Ne persistez pas dans

une entreprise & dans des projets que vous avez formés malgré les sages conseils de celui qu'il vous a plû honorer du nom de Pere, & qui vous les avoit donnés comme au fils de ses entrailles; retirez-vous donc vers le Cap de Matafous, où je vous irai rejoindre par Mer. Je vous donne cet avis; vous êtes mon Maître, & si vous ne le suivez pas, continuez de me donner vos ordres, & je perdrai avec joie, en vous obéïssant, les restes de cette vie que j'ai passée au service de vos Ancêtres & au vôtre.

L'Empereur lut cette Lettre avec beaucoup d'attention, & combattit long-tems avant de pouvoir se resoudre à quitter Alger. Mais jettant les yeux sur le grand nombre de corps que les ondes avoient jettés sur les bords de la Mer, & sur ceux qui étoient péris dans le combat; considerant d'ailleurs que le nombre des ennemis étoit augmenté par la desertion de plusieurs Princes Arabes qui l'avoient abandonné pour suivre le parti du plus fort, & que ses troupes découragées n'étoient plus en état de combattre, il leur ordonna de se retirer promptement. L'Armée reprit donc le chemin par où elle étoit venuë.

On mit les malades & les blessés dans le corps de bataille; & à l'arriere-garde, les Soldats les mieux armés & les moins fatigués, entre lesquels étoient les Chevaliers de Malthe & leurs Soldats. Assen-Aga averti de cette retraite, se mit à la tête de sa Cavalerie, & poursuivit les Chrétiens avec beaucoup d'ardeur. Ceux-ci obligés de s'arrêter au torrent d'Acaras qui étoit fort enflé par les pluïes, resterent long-tems exposés à la fureur de l'ennemi, & virent perir à leurs yeux tous ceux qui voulurent passer le torrent. Le lendemain, toute l'Armée le traversa sur un Pont qu'on avoit fait pendant la nuit, & les Afriquains satisfaits d'avoir mis en fuite les Chrétiens, se retirerent à Alger.

Après deux jours d'une marche fatiguante, l'Armée de l'Empereur arriva enfin au Cap de Matafous, où André Doria l'attendoit. Mais comme le nombre des Vaisseaux étoit trop petit pour porter ce qui restoit de troupes, l'Empereur fit jetter tous les chevaux dans la Mer, & on commença par les siens. A peine les Soldats furent-ils embarqués, qu'il s'éleva, comme l'avoit bien prévû Doria, une tempête plus violente que la premiere; mais les Vaisseaux à l'abri

d'une longue file de rochers, en furent légerement incommodés. Il n'y eut qu'une seule Galere de Malte nommée la Catarinetta, qui fut sur le point de perir : un coup de Mer ayant brisé son timon, elle alloit donner contre terre ; mais deux Matelots encouragés par l'espoir d'une grande récompense, descendirent dans l'eau, malgré le grand froid, firent entrer le crampon du timon dans les pitons, & sauverent par ce moïen la Galere.

Une nouvelle tempête succeda bientôt à la seconde, & les Vaisseaux n'étant plus à l'abri des rochers qui avoient arrêté l'effort du vent, on en perdit un grand nombre. Les Matelots consternés par les dangers qu'ils avoient déja courus, pouvoient à peine prendre soin de leur salut. Le seul Doria conservant sa tranquillité, & craignant seulement pour l'Empereur, s'écrioit sans cesse, « Seigneur, je vous recommande la vie » de l'Empereur mon Maître. » Ses vœux furent éxaucés, & le Prince arriva enfin au Port de Bugie avec ses Vaisseaux à demi brisés. Le Roi de Cucco grand ennemi des Algeriens, aïant appris l'arrivée de l'Empereur, lui envoya des Ambassadeurs pour lui offrir

des munitions de guerre, de l'argent & des troupes, s'il vouloit retourner devant Alger; mais ce Monarque abattu par les revers de la Fortune qui l'avoit toujours favorisé, refusa les offres du Roi de Cucco, & continua sa route.

Après avoir visité Carthagene, il arriva à Occagna où étoient ses Filles. Ensuite il congedia André Doria qui lui avoit donné les marques les plus éclatantes d'un parfait dévouëment. Mais comme les pertes qu'il avoit faites, étoient encore toutes recentes dans son esprit, & que Doria l'avoit toujours détourné de cette entreprise, cause malheureuse de sa tristesse, il lui dit en le quittant, « Mon cher Pere, « ma desobéïssance est cause de tout le « mal. »

Ces paroles étoient bien differentes de celles qu'il avoit dites dans le tems qu'il se préparoit au siége d'Alger, & que Doria lui parla en ces termes. « Mon fils, souffrez qu'on vous détourne de » cette entreprise, car certes si nous y « allons, nous perirons tous. » Charles enflé de ses victoires, lui répondit en souriant: « Vingt-deux ans d'Empire pour moi, soixante-douze « ans de vie pour vous, doivent suffire «

» à un pere & à un fils, pour mourir » contens. » Mais les tempêtes & les Afriquains lui firent changer de langage, & il rentra dans ses Etats aussi humble, qu'il en étoit sorti fier & triomphant.

Je ne parlerai point ici de toutes les revolutions qui ont agité l'Etat d'Alger depuis Charles V. Je me contenterai seulement de rapporter ce qui se passa en 1682. sous le Regne de Louis le Grand, qui prit une ferme resolution d'arrêter l'insolence des Corsaires qui ravageoient tous les jours les Bourgs & les Vilages situés le long des Côtes de la Provence & du Languedoc, & qui empêchoient par là le Commerce du Levant.

On arma donc à Toulon une forte Escadre de Galeres, & un grand nombre de Vaisseaux. Le Roi nomma pour cette expedition, le Marquis du Quesne qui étoit alors Vice-Amiral de France, & dont le nom seul faisoit trembler tous les Barbares de ces Côtes. En effet, plusieurs Navires Tripolins poursuivis par ce Général, avoient été obligés de se retirer dans le Port de Scio, qui est une Isle de l'Archipel, conquise par Soliman le Magnifique sur les Gennois ;

&

& de se mettre sous la protection du Grand Seigneur.

Mais rien ne put arrêter le Marquis du Quesne, qui, resolu de les foudroïer, s'avança vers Scio, & fit tirer, sans discontinuer, contre la Citadelle, les rempars & le Château. Le feu étoit si violent, qu'en trois heures il fracassa & coula à fond quatorze Vaisseaux Corsaires, & abattit les murailles de la Citadelle & les autres ouvrages qui faisoient face au Port.

Ce funeste exemple n'ayant pû retenir les Algeriens dans leurs courses, le Marquis du Quesne fit voile vers leur 1682.
Ville le trente d'Août 1682. avec une Escadre de Vaisseaux & de Galeres. A son arrivée, il fit faire une décharge de tout son canon, & on jetta une si grande quantité de bombes, qu'en peu de tems toute la Ville fut mise à feu & à sang. La grande Mosquée fut renversée, & presque toutes les maisons ruinées de fond en comble. Les Habitans effraïés de cet horrible carnage étoient resolus de tout abandonner, lorsque tout à coup le vent changea, & devint si fort, que le Marquis du Quesne fut obligé de se retirer à Toulon.

Cette retraite ranima les Algeriens,

& lorſque la tempête fut appaiſée, ils aſſemblerent pluſieurs Corſaires, à qui ils donnerent ordre d'aller ravager les Côtes de France. Ces Infidéles pleins de reſſentiment contre les François, aborderent, malgré le mauvais tems, aux Côtes de Provence & du Languedoc, où ils firent un déſordre épouvantable, & emmenerent en captivité tous les Païſans qui eurent le malheur de tomber entre leurs mains.

La nouvelle de ce déſaſtre étant parvenuë juſqu'à la Cour, le Roi fit conſtruire à Toulon & à Marſeille, un grand nombre de Navires pour faire un ſecond Armement. Les Algeriens informés de ce qui ſe paſſoit en France, ſongerent ſerieuſement à relever les murailles de leur Ville, & à dreſſer pluſieurs batteries de Canon: enſuite ils fortifierent leur Port, & mirent hors de la Ville toutes les perſonnes qui n'étoient pas en état de porter les armes.

L'Eſcadre Françoiſe ayant été prête pour le mois de Mai de l'année
1683. ſuivante, le Marquis du Queſne mit à la voile, & vint moüiller l'Ancre à la Rade d'Alger, où le Marquis d'Anfreville étoit arrivé avec cinq Vaiſſeuax bien armés. On tint auſſi-tôt un Conſeil

de guerre, & le lendemain on dispoſa les Vaiſſeaux & les Galliotes pour foudroyer la Ville: auſſi-tôt on y jetta environ cent bombes. Les Aſſiégés tirerent plus de trois cens coups de canon preſque ſans nul effet. La nuit ſuivante, le bombardement fut ſi violent, qu'en peu de tems le Palais où demeuroit Haſſan, Dey ou Roi d'Alger, fut reduit en cendre, avec preſque toutes les maiſons de la Ville.

Ce triſte ſpectacle effraïa ſi fort le peuple & les ſoldats, qu'ils demanderent la paix à grands cris. Le Dey également épouvanté de voir ſes batteries demontées, & deux de ſes plus grands Vaiſſeaux coulés à fond, convoqua le Conſeil, où aſſiſta le Bacha du Grand Seigneur & le Pere le Vacher pour lors Conſul de France, que le Bacha envoïa à bord de l'Amiral François pour demander la paix, & en regler les conditions.

Le Conſul François s'étant donc rendu auprès du Marquis du Queſne avec un Envoyé Turc, ce Général refuſa de traiter avec le premier, & dit à l'autre qu'il vouloit, avant d'entendre aucunes propoſitions d'accommodement, que les Algeriens lui rendiſſent tous les Eſ-

claves Chrétiens qui avoient été pris sous le Pavillon François : on lui accorda sur le champ ce qu'il demandoit, & le lendemain on lui mena cent quarante-deux Esclaves, avec promesse de lui envoïer quelques jours après ceux qui étoient répandus dans les campagnes voisines. En effet, ils ne manquerent pas à leur parole. Ils conduisirent en plusieurs fois, cinq cens quarante-six Esclaves Chrétiens de differentes Nations, qu'ils mirent entre les mains du Marquis du Quesne.

Quelques jours après, on parla d'un traité de paix; mais avant d'entrer en composition, le Marquis du Quesne demanda en otage le fameux Corsaire Mezemorte Amiral d'Alger avec Aley Reys Capitaine de Navire. Le Général François envoya de son côté le Commissaire Général de la Flotte, & un Ingenieur nommé Descombes, tous deux chargés de proposer la paix aux Algeriens, aux conditions qu'ils rendroient le reste des Esclaves Chrétiens, sans en excepter un seul, & qu'ils feroient une entiere restitution de tous les effets, marchandises & Vaisseaux qu'ils avoient pris aux François, ou sous leur Pavillon.

Ce dernier article embarrassa beau-

coup le Dey, qui n'osa l'accorder sans l'avis de Mezemorte. Mais celui-ci aïant été appellé au Conseil, & consulté sur le point dont il s'agissoit, répondit tout en colere, que la lâcheté de ceux qui étoient à la tête du Royaume, avoit été cause de la prise d'Alger, & que pour lui, il ne rendroit jamais aux François ce qu'on leur avoit pris. Aussi tôt il se rendit sur la Place où étoient les principaux Habitans & les Soldats. Après avoir long-tems fumé avec eux & leur avoir fait donner du caffé, il leur dit que Baba Hassan Dey d'Alger étoit un lâche, indigne de porter la Couronne, & qu'il les avoit trahis en rendant un si grand nombre d'Esclaves Chrétiens, sans s'embarrasser de redemander ceux de leur Nation. Ceux-ci animés par ce discours, resolurent d'assassiner ce malheureux Prince. En effet, la nuit suivante huit de ces Barbares armés de fusils & de poignards, se jetterent sur lui, comme il faisoit sa ronde, & le massacrerent.

Après cet horrible attentat, Mezemorte se fit proclamer Roi d'Alger par tout le peuple & les Soldats qui étoient dans la Ville. Il rompit ensuite le traité de paix, & ayant fait arborer le Pavil-

lon de rouge; il recommença la guerre. Le Marquis du Quesne piqué de cette infidélité, fit jetter une si grande quantité de bombes, qu'en moins de trois jours presque toute la Ville fut réduite en cendre. Le feu étoit si violent, qu'il éclairoit, à plus de deux lieuës, la surface de la Mer. Les ruisseaux de sang qui couloient dans toutes les ruës de la Ville, & les cris affreux de ceux qui perissoient, jettoient les autres dans une grande consternation. Cet horrible spectacle, loin de toucher Mezemorte, ne faisoit qu'augmenter sa rage contre les François. Il fit massacrer tous ceux qui s'y étoient établis sous la foi des traités, & poussa son inhumanité jusqu'à faire mettre le Consul François tout vivant dans un mortier, & le tirer aulieu de bombe.

Cet excès de barbarie coûta cher aux Infideles. En effet le Marquis du Quesne brûla presque tous leurs Vaisseaux qui étoieut dans le Port. Les bombes & le canon firent un si grand ravage dans la Ville, que les flâmes qui en sortoient, venoient joindre celles des Vaisseaux, & offroient le plus terrible objet qui pût frapper les yeux.

Tout étant détruit & consumé dans

la basse Ville, le Marquis du Quesne prit la résolution d'écraser le reste des maisons de la haute. On jetta pour cet effet beaucoup de bombes qui, causoient chaque jour aux Algeriens de nouveaux malheurs; & les vents furent si constans, que depuis l'arrivée de la Flotte jusqu'à son départ, ils furent favorables aux François. Mais le mois de Septembre étant venu, & le Marquis du Quesne apprehendant l'approche de l'équinoxe si dangereuse sur ces Côtes, mit à la voile pour se rendre à Toulon, satisfait d'avoir vengé la France, & fait sentir à ces Barbares, qu'on n'offensoit pas impunément un grand Roi.

Le Marquis du Quesne s'étant retiré, les Algeriens ne purent voir, sans trembler, l'état miserable où ils étoient reduits. Leur Ville, autrefois si belle & si florissante, ruinée & détruite, leurs Vaisseaux brûlés & mis en piéces, leurs magasins bouleversés, & tant de cadavres qui couvroient les ruës, les obligerent à penser serieusement aux moïens de fléchir leur Vainqueur, dont ils craignoient le retour.

Cette résolution causa beaucoup d'inquiétude à Mezemorte, qui eut peur de subir le même sort qu'Hassan son pré-

deceſſeur. Pour prévenir ce funeſte coup, il dépêcha un François de conſideration nommé d'Hauterive, qui étoit venu à Alger avec un paſſe-Port, pour tirer de l'eſclavage une de ſes parentes. D'Hauterive ayant reçu ſes dépêches, s'embarqua avec deux Turcs qui devoient l'accompagner en France, & arriva heureuſement à Marſeille, d'où il partit pour la Cour. A ſon arrivée, il s'acquitta ſoigneuſement de la commiſſion dont il s'étoit chargé, & reprit enſuite le chemin du Languedoc. Quelques jours après, on donna ordre à un des deux Turcs qui étoient venus à la Cour avec d'Hauterive, de retourner à Alger, pour inſtruire le Divan, des conditions auſquelles le Roi vouloit accorder la paix. Il en partit l'année ſuivante avec un Ambaſſadeur, qui arriva à Verſailles le 4. Juillet 1684. pour demander pardon au Roi, & de la rupture de la paix avec la France, & de la mort du Pere le Vacher. Voici la harangue qu'il recita devant Louis XIV.

TRE'S-Haut, très-Excellent, très-Puiſſant, très-Magnanime, & très-Invincible Prince, Louis XIV. Empereur des François; Dieu te conſerve, & rende ton Regne heureux.

Je viens aux pieds de ton ſublime «
Trône, pour t'exprimer la joye que la «
concluſion de la paix a cauſée à notre «
République, & au Dey mon Maître, & «
pour ſupplier Ta Majeſté d'y mettre «
le dernier ſceau. La force de ton bras «
& l'éclat de tes armes toujours victo- «
rieuſes leur ont fait connoître la faute «
qu'a commiſe Baha-Haſſan, lorſqu'il «
a eu la témerité de déclarer la guerre «
à tes Sujets : Je viens en qualité de «
Député t'en demander le pardon, & «
te proteſter que dans la ſuite nous «
n'aurons d'autre empreſſement que de «
meriter les bonnes graces du plus «
grand Empereur des Chrétiens, & le «
ſeul que nous redoutions. »

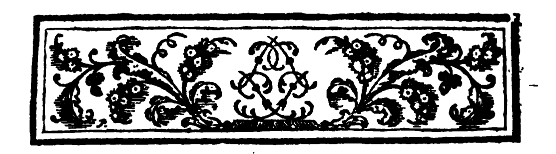
Nous aurions tout ſujet de crain- «
dre que l'excès deteſtable commis en «
la perſonne de ton Conſul, ne fût un «
obſtacle à la paix, ſi Ta Majeſté inſ- «
truite de tout, ne connoiſſoit parfai- «
tement juſqu'où peut aller la fureur «
d'une populace émuë & ſans ordre, «
qui, au milieu de ſes Concitoïens «
écraſés par tes bombes, où ſe trou- «
vent des peres, des freres, & des en- «
fans, ſe voit encore enlever ſes Eſcla- «
ves & ſon bien. Enfin quelques mo- «
tifs que puiſſe avoir eu cette violence, «

» Je viens te prier de détourner pour
» jamais, les yeux de dessus une action
» que tous les gens de bien parmi nous
» ont déteſtée.

» Nous eſperons, ô puiſſant Monar-
» que, que ta clémence & ta miſeri-
» corde s'étendront juſque ſur nos hum-
» bles prieres; Nous attendons en mê-
» me-tems de ta génerosité, le retour
» de nos freres qui ſe trouvent arrêtés
» dans tes fers, afin que la joye de cette
» heureuſe paix ſoit univerſelle, & que
» dans le tems que les Eſclaves Chré-
» tiens rendus à leur Patrie te béni-
» ront proſternés à tes pieds, les nôtres,
» ſe répandans dans les vaſtes compa-
» gnes de l'Afrique, aillent y publier ta
» magnificence, & ſemer dans les cœurs
» de leurs enfans, une profonde vénera-
» tion pour tes vertus incomparables. »

Après ce diſcours, l'Ambaſſadeur pré-
ſenta au Roi ſa Lettre de Créance. Sa
Majeſté répondit qu'elle approuvoit le
traité qu'on avoit conclu; qu'elle eſpe-
roit que les Algeriens feroient de leur
côté tout ce qui ſeroit néceſſaire pour
entretenir la paix, &qu'elle ordonneroit
à ſes Sujets de ne les plus inquiétter.

Fin de la premiere Partie.



HISTOIRE DE L'EMPIRE DES CHERIFS EN AFRIQUE.

SECONDE PARTIE.



APRE'S avoir donné au Lecteur une idée de la Ville d'Alger & des revolutions qui l'ont agitée dans differens tems, il faut que je revienne à la suite de l'Hiſtoire des Cherifs. Le dernier dont j'ai décrit la vie ſe nommoit Abdala. Ce Prince eut pour ſucceſſeur Muley Mahamet qui monta ſur le Trône en 1574. Ce Cherif ne fut pas plûtôt déclaré Roi, qu'il fit arrêter ſes deux freres, trancher la tête à l'aîné, & enfermer le cadet dans une priſon. 1574.
Il ne ſe paſſa rien de conſiderable ſous ſon regne. Il mourut en 1606. 1606.

Après la mort de ce Roi, les affaires se broüillerent, chacun de ses enfans prétendant monter sur le Trône. En six semaines de tems on vit trois Rois dans Maroc, Muley Jacob-el-Mansor, Muley Bohesson, & Muley Bouffers; furent chassés par Muley Zidan qui a
1630. regné jusqu'en 1630. Pendant son regne, il fut presque toujours en guerre avec les Alarbes des campagnes voisines de Maroc, & fut même contraint d'abandonner sa Capitale, pour échaper à la fureur de ces rebelles; mais quelque tems après étant revenu à Maroc, il y regna en paix jusqu'à sa mort.

A Muley Zidant succeda Muley Abdelmelecq son fils aîné, qui ne regna que trois ou quatre ans. Sa cruauté & ses autres vices lui attirerent la haine de tous ses Sujets, qui ne cherchoient que l'occasion de s'en défaire. En effet, un jour qu'il étoit campé avec toute son Armée, un Renegat François entra dans sa Tente, & l'ayant trouvé enseveli dans le vin, il le tua d'un coup de mousqueton. Après la mort de cet infortuné Prince, Muley Elwali son frere monta sur le Trône. Il étoit fils d'une Morisque Espagnole. Sa douceur & son air affable lui gagnerent l'estime

& l'affection de tous ses peuples. Il regna en paix, l'espace de douze ans, 1646.
& mourut regretté de tous ses Sujets.

Après sa mort, Muley Hamet Checq son frere & le dernier des enfans de Muley Zidant, fut proclamé Roi. Ce Prince aimoit beaucoup les femmes, & sa passion pour le beau sexe fut si violente, que toujours occupé dans son Serail, il négligea entierement les affaires de son Royaume. Les Alarbes profitant de sa molesse, vinrent l'assieger dans Maroc, & après l'avoir tué, ils s'emparerent de la Ville, & élurentpour leur Roi un Alarbe nommé Crommelbaich, qui regna pendant quelques années.

A cet usurpateur succeda Muley Cherif Roi de Tafilet, qui étant en guerre avec Sidy Omar Prince d'Illec, perdit une bataille, & fut fait prisonnier. Comme il s'ennuïoit dans les fers, il pria son Vainqueur de lui donner quelques femmes pour l'amuser. Omar lui envoïa une Negresse la plus laide qu'il put trouver. Muley en eut deux enfans Mulâtres, nommés Muley Archy & Muley Ismaël.

Muley Arehy succeda à son Pere dans le Royaume de Tafilet, & ne fit rien

de considerable sous son regne. Muley Ismaël son frere, qui lui succeda, vécut comme un Particulier dans Mequinez, qui n'étoit alors qu'un Château éloigné de 12. lieuës de Fez, & situé dans le plus agréable endroit de la Barbarie. Là il s'occupoit à cultiver la terre, & comme il aimoit beaucoup l'argent, il s'appliqua aussi au commerce. La facilité qu'il trouva dans Mequinez de satisfaire son inclination, l'engagea
1672. après qu'il fut monté sur le Trône, à faire de ce Château la Capitale de son Royaume, & son sejour ordinaire. Les victoires qu'il remporta sur les fils de Muley Archi ses neveux, l'éleverent sur le Trône, & il commença à regner en 1672. Ce Prince étoit de moyenne taille, il avoit le visage un peu long & maigre, la barbe fourchuë, le teint presque noir, & une tache blanche près du nez : sa voix étoit forte, & ses yeux enflammés. Il avoit beaucoup de force, de courage, & d'agilité : l'un de ses divertissemens ordinaires, étoit, dans un même instant, de monter à cheval, de tirer son sabre, & de couper la tête à l'esclave qui lui tenoit l'estrié. Son visage changeoit de couleur selon la passion qui le dominoit. La joye le ren-

doit un peu plus blanc qu'à l'ordinaire. Il devenoit noir au moindre mouvement de colere dont il étoit souvent transporté. Il avoit l'esprit vif, fin & rusé, & rien ne pouvoit l'ébranler.

Son gouvernement étoit plus que despotique. On verra avec étonnement, tout ce que peut produire le Despotisme, quand des peuples sont assez stupides pour se soumettre à cette détestable forme de gouvernement. Ce Prince traitoit comme des esclaves, tous ceux qui relevoient de son Empire, & se croïoit seul maître de leurs vies & de leurs biens. Souvent il coupoit la tête à plusieurs de ses Sujets, pour montrer son adresse, ou les obligeoit à se précipiter, pour marquer son pouvoir absolu. Ses peuples étoient toujours dans la crainte & dans le tremblement, & loin de chercher à les rendre heureux, ou à les proteger, il les accabloit sans cesse, & exerçoit contr'eux des cruautés inoüies.

Il aimoit l'argent à l'excès, & ne songeoit qu'à amasser des trésors, dont son avarice sordide ne lui permettoit pas de se servir. Il chargeoit tous les jours ses Sujets d'impots, & ne faisoit aucune dépense, ni pour l'entretien de

sa maison, ni pour ses Armées. Il obligeoit même les Maures à servir à leurs dépens, sans leur donner ni habits, ni armes, ni
1705. paye, ni vivres. En l'an 1705. ce Prince aïant donné ordre à douze ou treize mille Negres d'aller joindre Mulei-Zidan son fils, pour reprendre la Ville de Maroc dont un de ses autres enfans nommé Muley Mahamet s'étoit emparé, répondit ainsi aux Officiers qui lui demandoient de l'argent pour conduire ses troupes : « Voyez-vous, chiens de » Maures, les Mules, les Chameaux, » & tous les autres animaux de mon Em- » pire, me demander quelque chose » pour leur nourriture ? Ils la trouvent » bien sans m'importuner. Faites en de » même, & marchez en diligence. » Cette conduite engagea les Officiers & les Soldats, à piller tout ce qu'ils rencontrerent sur leur chemin.

L'Etat ne souffroit pas moins de l'avarice de ce Prince. L'argent, qui ne circuloit point, reduisoit les Maures à une extrême pauvreté. On leur ôtoit la vie, quand ils étoient assez malheureux que de passer pour avoir de l'argent. Enfin l'amour des richesses fut toujours le principal mobile de ses actions: s'il rendoit la justice, ce n'étoit qu'en vûë de l'interêt.

l'interêt. Dès qu'un Particulier venoit se plaindre du tort qu'un autre lui avoit fait, le criminel étoit condamné à rapporter ce qui avoit été volé, dont le Roi s'emparoit, & à payer outre cela, une grosse amende : de sorte que ces Particuliers n'avoient d'autre avantage en portant leurs plaintes, que de se venger de leurs ennemis, ou d'empêcher la recidive. Il ne prenoit conseil que de lui-même. Il avoit seulement, pour la forme, quelques Alcaydes auprès de lui, & son Talbe, à qui il faisoit part de ses desseins, lorsqu'il s'agissoit d'affaires importantes ; en sorte que quand le Roi avoit parlé, ceux-ci se contentoient de répondre : *Anama Sidy* : tu dis bien Seigneur.

La cruauté de ce Prince se faisoit sentir jusques dans son Serail ; en effet, sans avoir aucun égard pour ses femmes, il les faisoit maltraitter par des esclaves, d'une maniere honteuse & cruelle, & leur ôtoit même la vie pour la moindre action qui lui déplaisoit. Il en fit étrangler une, parce qu'elle avoit détaché une orange en se promenant dans son jardin. La seule femme qui sçut gagner son cœur, se nommoit Laïla Aïacha, ou autrement la Sultane Zidana,

mere de Mulei Zidan, le premier d'entre les enfans que ce Roi avoit eu depuis ſon avenement à la Couronne. Cette femme noire, groſſe & grande, étoit eſclave de Mulei Archy, de qui Mulei Iſmaël l'acheta ſoixante ducats. L'envie de voir un jour regner ſon fils Mulei Zidan, porta cette Sultane à opprimer Mulei Mahamet dont j'ai déja parlé: elle vint à bout de le faire perir avec ſa mere, & de la maniere qu'on va voir.

Mulei Mahamet étoit un des premiers fils de Mulei Iſmaël. Sa mere étoit de Georgie, née de parens chrétiens, & élevée avec ſoin dans la Religion qu'ils profeſſoient. Elle fut priſe & miſe en eſclavage dès ſes plus tendres années. On l'emmena à Alger, où Mulei Iſmaël qui n'étoit encore que ſimple Cherif, ou Gouverneur de Mequinez, l'acheta, & la mit au nombre de ſes femmes. L'extrême beauté, la douceur & l'eſprit de cette Georgienne fi ent tant d'impreſſion ſur le cœur du Cherif, qu'il s'attacha uniquement à elle, & en eut un fils nommé Mulei Mahamet: ce jeune enfant faiſoit toutes ſes délices, il l'avoit ſans ceſſe auprès de lui, & le portoit ſouvent entre ſes bras. Il penſa de bonne heure à ſon

éducation, & le forma avec soin dans l'exercice de la lance, de l'arc, du sabre & du fusil; ensuite il lui fit apprendre à monter à cheval. Les grands progrès que ce jeune Prince fit en peu de tems dans la lecture de l'Alcoran & des sciences des Arabes, l'éleverent dès sa jeunesse au rang des Talbes ou Docteurs de la Loi. Mais cette dignité, qui le faisoit distinguer de tous ses freres élevés dans une profonde ignorance, fut bientôt la cause de tous ses malheurs.

En effet, la Sultane Laïla Aïacha, dont j'ai déja parlé, & qui avoit eu un fils de Mulei Ismaël depuis son avenement à la Couronne, conçut tant de jalousie de la tendresse que le Roi marquoit pour le jeune Mahamet & pour sa mere, qu'elle resolut de les perdre. Elle eut recours pour cela, à la calomnie la plus noire, & suborna ceux qui gardoient le Serail, pour les porter à accuser son infortunée Rivale d'une intrigue amoureuse. Muley s'étant laissé surprendre, ordonna sur le champ qu'on fit étrangler l'Accusée. On executa promptement ses ordres, dont il se repentit bientôt après. Cette marâtre ne borna pas là ses vûës : elle chercha encore à perdre le fils, ou du moins à l'éloigner de Mequinez.

Le Roi avoit coutume alors d'envoyer ses femmes à Tafilet, lorsqu'il vouloit renouveller son Serail. Là elles vivoient avec leurs enfans, sous la conduite d'un vieux Gouverneur chargé de leur fournir tout ce qui leur étoit nécessaire. Celui-ci, que l'avarice dominoit, aulieu de s'acquitter de son devoir, s'emparoit d'une grande partie du revenu destiné pour leur entretien. Le Roi informé de ce qui se passoit, pensa à confier le soin de ses femmes & de ses enfans à une personne dont la conduite ne lui fût pas suspecte. Il jetta donc les yeux sur son fils Mahamet, qui étoit parvenu à un âge où il faisoit paroître beaucoup d'esprit & de sagesse. La Sultane applaudit à ce choix, qu'elle regarda comme une occasion favorable de venir à bout de ses desseins

Mahamet ayant reçu les ordres de son Pere, partit avec son frere Mulei Cherif, & le Roi lui envoya à Tafilet, douze quintaux d'argent, & quinze esclave. Chrétiens pour y bâtir un Château, qu'on nomme Oleth Doisy, & pour embellir la Ville de magnifiques jardins. Cette nouvelle dignité dont ce Prince se voïoit revêtu, jointe à l'autorité que son Pere lui avoit donné sur

ſes freres, le rendit un peu fier, & le broüilla bientôt avec Maimon ſon frere aîné, qui commandoit dans Tafilet; la jalouſie alluma dans leur cœur une haine implacable, qui ne fut pas longtems ſans éclater.

Le jour de leur grande Pâque étant venu, l'on ſe prépara à la celebrer avec les cérémonies ordinaires : c'étoit la coûtume d'immoler des moutons à Mahomet, & d'en choiſir un entr'autres, qu'on donnoit au Cadi, qui lui enfonçoit le couteau dans la gorge, & prenoit le ſang qui en ſortoit, pour s'en rougir le viſage & les habits; enſuite il enveloppoit promptement le mouton dans des linges blancs, & monté ſur une mule qui avoit des ſonnettes au col, il couroit à toute bride à la maiſon du Roi ou du Gouverneur, afin de pouvoir apporter le mouton encore palpitant; ce qui étoit chez eux le préſage d'une année heureuſe & abondante. Or comme deux des principaux Seigneurs de la Ville devoient accompagner le Cadi dans cette courſe, les deux freres ſe diſputerent le pas, & la querelle s'échauffa ſi fort, que les Talbes furent obligés de s'aſſembler avant la cérémonie, pour terminer leur differend. Mu-

ley Mahamet étant blanc, & né d'une des principales femmes du Roi son pere, vouloit avoir le pas sur Maimon, qui étoit noir & né d'une esclave Négre. Il prétendoit aussi que l'intendance qu'il avoit sur les Cherifs, étoit préferable au simple gouvernement des peuples. L'autre au contraire soutenoit que le Gouverneur du Païs devoit représenter la personne du Roi.

Les Talbes ayant entendu ces deux Princes, prononcerent ce bisarre jugement. Ils déclarerent que le Pas appartenoit à Muley Mahamet, non par raison, mais par honneur, parce qu'il étoit né d'une femme libre, & que le même avantage étoit aussi dû à Maimon, non par honneur, mais par raison, étant sorti d'une Négresse, & d'une Servante de Guinée; qu'ainsi ce dernier devoit ceder la droite à Mahamet. Cépendant Muley Maimon voyant qu'on avoit décidé que la raison étoit pour lui, ne voulut point ceder le pas à son frere: ce qui irrita si fort celui-ci, qu'après la cérémonie, il chargea Maimon d'injures, & lui fit les reproches les plus amers: comme Maimon étoit noir, il l'appella corbeau, race de diable, fils d'une Négresse, fils d'une Monchie; ensuite il lui fit valoir son origine, sa

blancheur, & sa Charge: Muley Maimon méprisant ces discours, lui dit: « les femmes se disputent, les hommes « se battent; si tu es homme, viens, « voïons qui tu es, & qui je suis. » Ils mirent le sabre à la main. Dans l'instant, les Seigneurs qui étoient presens écarterent adroitement les chevaux sur lesquels les deux freres étoient montés, & par ce moïen ils vinrent à bout de les séparer. Muley Maimon demanda aussi-tôt un fusil; Mahamet avoit le sien tout prêt, le tira, & blessa le cheval de son frere, qui fut obligé par là de mettre pied à terre. Alors tous les Négres qui l'accompagnoient prirent parti contre Mahamet, qui fut contraint de fuir. Il essuya leurs décharges, dont il perdit cinq ou six personnes de sa suite. Mahamet étant enfin arrivé dans son Château, il en fit fermer les portes, & donna ordre à ses Négres de tirer sur les gens de Maimon, qui à leur tour prirent la fuite, après avoir perdu plusieurs de leurs compagnons.

Après cette expedition, tous les Cherifs vinrent complimenter Muley Mahamet. Cependant Muley Lobez & Muley Cherif freres du Roi, firent une sévére reprimande à Maimon & à Ma-

hamet leurs neveux. Cette correction fut accompagnée de celle de Laïla Estine leur Tante, qui vivoit à Tafilet en odeur de sainteté. Comme on leur avoit fait sentir qu'ils avoient encouru l'indignation du Roi leur Pere, ils crurent qu'il étoit de leur prudence de sortir de chez eux, pour aller chercher un azîle assuré chez Muley Ali Cherif, le plus honoré des Saints du Païs, & leur parent.

Le Roi informé de ce qui se passoit, envoïa Abdrehaman Grenite avec douze hommes bien armés, pour les prendre. Celui-ci s'en étant saisi, les fit monter sur des Mules, les enchaîna, & les conduisit ainsi à Mequinez comme des criminels. Le Roi ayant appris leur arrivée, fit dresser deux tentes à la porte de Bendra, où ils eurent ordre de se rendre. Dès qu'ils apperçurent le Roi, ils lui firent une profonde reverence les deux mains sur les genoux.

Le Roi leur dit d'un air mocqueur: » Bon jour, bon jour, comment vous » portez-vous? Je suis ravi de vous » voir: êtes-vous encore au monde? » Comment, vous n'avez pas perdu la » vie dans cette sanglante bataille? Je » vois bien, ou que vous croiez n'avoir plus

plus de Pere, ou que vous avez oublié « que je le suis. Devant moi, vous paroissez « plus doux que des agneaux, & hors « de ma presence, vous êtes pis que des « lions rugissans. Je vis encore, & vous « osez prendre les armes l'un contre l'au- « tre: que ferez-vous donc après ma mort? « Dites-moi, sans feindre, le sujet de vo- « tre querelle, & j'y mettrai ordre. »

Dès qu'ils eurent rendu compte au Roi de ce qui s'étoit passé, ce Prince dit à Muley Mahamet qui avoit le premier porté la parole, qu'il vouloit qu'il regardât Muley Maimon comme son frere, & ordonna ensuite à celui-ci, d'en agir de même à l'égard de Mahamet. Ces deux freres qui n'avoient osé faire le récit de toutes les injures qu'ils s'étoient dites de part & d'autre, de peur d'irriter leur pere, le voyant d'une humeur assez moderée, commencerent à se reprocher devant lui leurs défauts. Muley Mahamet accusa son frere de s'enyvrer tous les jours, & fit sentir au Roi combien il étoit important de lui ôter le Gouvernement de Tafilet. Maimon donna un démenti à son frere, & ils alloient tous deux en venir aux mains, si Muley Bensar un de leurs freres, ne les eût arrêtés, en priant le Roi de lui

accorder la permiſſion de parler. L'aïant obtenuë, il fit un détail fort deſavantageux de la vie que menoit Muley Maimon, & de la conduite qu'il tenoit dans ſon Gouvernement.

Après que Muley Benſar eut parlé, le Roi lui donna le Gouvernement de Tafilet, & enſuite adreſſant la parole à Muley Maimon, il lui dit, retire-toi, corbeau, & ne parois plus devant mes yeux : je te défend de gouverner davantage ; pars à l'inſtant pour Tezami. * Muley Maimon conſterné de cet arrêt, répondit au Roi qu'il obéïroit à ſes ordres, mais qu'il lui étoit très-ſenſible de voir un Chrétien triompher de lui. Le Roi ſe mit en colere, & lui dit : Crois-tu être plus homme que lui ? Devant toi, repartit Muley Maimon, il eſt plus homme que moi : en tout autre endroit, il me ſeroit aiſé de lui faire connoître que je le ſuis plus que lui. Je veux ſur le champ, repliqua le Roi, éprouver ta valeur & ton courage ; tiens, prend ce ſabre, & donne cet autre à ton frere. Ces deux Princes étoient prêts à ſe battre, lorſque les Alcaïdes ſe jetterent aux pieds du Roi, pour le prier de ne pas expoſer ſon ſang. Auſſi-tôt

* *Tezami*, Château à 3. lieuës de Tafilet.

on leur ôta leurs ſabres, & on leur donna des bâtons, avec leſquels ils ſe battirent avec tant de fureur, que dans le moment on vit couler de leur tête le ſang en abondance. Le Roi, preſent à ce combat, leur ordonna enfin de ſe ſéparer; mais Muley Mahamet échauffé, & au déſeſpoir d'avoir reçu des coups de bâton d'un Noir, continua toujours, ſans avoir égard ni aux ordres de ſon pere, ni aux prieres des Alcaïds. Le Roi irrité de cette déſobéïſſance, s'empara du bâton de Maimon, & en donna un coup ſur la tête de Mahamet: celui-ci ne pouvant ſe venger ſur ſon pere, jetta le ſien à la tête de ſon frere, qui, de dépit, l'appella fils de Chrétienne: comme il le chargeoit d'injures, le Roi lui impoſa ſilence. Mais Mahamet l'aïant pris au col, le terraſſa, & lui marcha à deux pieds ſur le ventre. Le Roi en colere, prit ſa lance pour percer Mahamet; mais s'étant un peu moderé, il ſe contenta de le fraper legerement, & de lui dire des injures. Va, dit-il, Chrétien, dont les veines & le cœur ſont encore remplis du ſang chrétien: va manger du cochon. A ces dures paroles, Mahamet s'abandonna entierement à ſon couroux. Mais le Roi qui ſentit en

ce moment sa tendresse se reveiller, ne négligea rien pour le consoler. Il lui offrit aussi-tôt le Gouvernement de Tafilet, qu'il refusa pour prendre celui de Fez, où il étoit aimé & attendu. Muley Maimon partit pour se rendre à Tezami.

Il y avoit trois ou quatre mois que Muley Mahamet, chéri de tout le monde, joüissoit d'une tranquillité parfaite dans Fez, lorsqu'il apprit que les Habitans de Tafilet, ennuyés du Gouvernnment de Muley Bensar, le demandoient avec empressement, & que le Roi étoit disposé à les satisfaire. Pour prévenir ce funeste coup, Mahamet ordonna aux gens de sa maison de renvoyer le Courrier qui viendroit de la part du Roi, & de lui dire que les maux de tête & d'estomach dont il étoit attaqué l'empêchoient de se rendre à ses ordres. Le Roi ayant ajoûté foi à ce que son Courrier vint lui rapporter, fit venir le Chirurgien des Missionnaires de Mequinez, qui étoit chez eux en grande reputation, & lui dit d'aller voir son fils qui étoit malade, & de ne pas revenir qu'il ne fût guéri. Le Medecin accompagné de quatre Négres, partit aussitôt pour se rendre à Fez, d'où il alla

droit au Château de Mahamet. Le Cherif étoit dans ses Ecuries, lorsqu'on vint lui annoncer qu'un Medecin que son pere avoit envoyé pour le voir, demandoit à lui parler: Mahamet s'étant retiré dans son appartement, défendit de le laisser entrer, & lui envoïa dire qu'il pouvoit ordonner ce qu'il falloit faire pour son mal. Le Medecin surpris d'un semblable discours, répondit qu'il étoit nécessaire de voir le malade avant de juger de sa maladie. On lui dit qu'il ne pouvoit pas lui parler, parce qu'il étoit avec des femmes. Celui-ci demanda seulement à voir son urine; aussi-tôt il tira de sa poche une ventouse, dont il chargea celui à qui il parloit, en lui disant, c'est de la part du Roi. Mahamet qu'on instruisoit de tout ce qui se passoit, vit bien qu'il n'étoit pas aisé d'amuser le Medecin. Un de ses Alcaïds s'étant apperçu de son embarras, prit la ventouse, la remplit de l'urine d'un chameau, & l'envoya au Docteur. Aussi-tôt que celui-ci l'eut reçûë, il se mit en colere, & dit hautement: est-ce ainsi qu'on se mocque de ceux que le Roi envoye ici? En même tems il jetta brusquement la ventouse contre la muraille, remonta sur sa Mule, & prit le chemin de Me-

quinez. Mais auſſi-tôt on envoïa le Chef des Eunuques pour lui faire des excuſes, & le prier de retourner ſur ſes pas, & pour appaiſer ſon courroux, on lui dit que c'étoit les Négres qui avoient joüé ce tour, à l'inſçu de leur maître. Cependant Mahamet fut obligé de ſe mettre au lit, & de faire foüetter un Négre en preſence du Docteur, qui, aprèsavoir tâté lepoulx au Prince, & l'avoir fixement regardé, lui dit en Eſpagnol, on ſe mocque de moi, mais je jure que le Roi en ſera informé. On tâcha pourtant d'appaiſer le Docteur; mais ni les promeſſes ni les preſens ne furent pas capables de l'engager à déguiſer la verité au Roi. Il ne fut pas plûtôt de retour à Mequinez, qu'il dit à ce Prince que ſon fils étoit gueri avant qu'il eût appris ſa maladie.

Le Roi lui dit, je ne ſuis pas Docteur, mais je connois auſſi bien que toi ſon mal; va, je te ſatisferai de ta peine. A l'inſtant, le Roi envoïa querir ſon fils, qui, le lendemain ſe rendit à Mequinez avec toute ſa maiſon. Il mit pied à terre chez l'Alcayd Abdala Rouſſi, où tous les Alcayds vinrent lui rendre leurs devoirs, & lui apprendre que le Roi avoit reſolu de l'envoyer à Tafilet.

Il leur fit part de sa repugnance pour Tafilet, & de l'inclination qu'il avoit pour Maroc; il leur dit qu'il avoit envie d'en demander le Gouvernement au Roi, & les pria de joindre leurs prieres aux siennes. Ils le lui promirent, mais la presence du Roi les intimida si fort, qu'ils ne purent executer leurs promesses.

Quelqu'un étant venu dire à Mahamet que le Roi étoit sorti de l'Alcassave, qui est le Serail, il se rendit au Michoir ou dans la cour, accompagné de son frere Muley Cherif. Aussi-tôt que le Roi parut, ces deux freres le saluerent d'une maniere très-respectueuse. Le Roi de son côté les reçut avec beaucoup de tendresse, & s'étant assis sous son Parasol, il les fit mettre auprès de lui sous une Haïque que l'on tendit au dessus de leurs têtes, pour les garantir de l'ardeur du Soleil. Il adressa d'abord la parole à Mahamet, & lui reprocha son aigreur, & sa prétenduë maladie. Ensuite il l'engagea à lui dire les raisons qu'il avoit eûës, de ne pas vouloir accepter le Gouvernement de Tafilet. Mahamet s'excusa sur son peu de mérite; mais le Roi qui connoissoit son esprit & sa capacité, prit cette excuse pour une défaite, & lui dit qu'il ne vouloit l'envoyer à

Tafilet, que parce que tous les Cherifs l'estimoient; qu'enfin puisqu'il ne vouloit point y aller, il lui proposoit encore le Gouvernement de Dra. Mahamet l'en remercia. Muley Scherif en fit autant à l'égard de celui de Tafilet, en priant le Roi de ne point le separer d'un frere qu'il aimoit tendrement. Le Roi ne pouvant rien gagner sur leurs esprits, & ne voulant pas separer deux freres si unis, fit venir Maimon qu'il reconcilia avec Mahamet. Ces deux freres s'étant embrassés, le Roi renvoya Maimon à Tafilet en qualité de Gouverneur, & l'exhorta à mener une conduite plus reguliere.

Le Roi qui ne vouloit point que Mahamet restât sans Gouvernement, lui demanda, après le départ de Maimon, où il vouloit aller, & quelle Place il vouloit commander; Mahamet après l'avoir remercié des bontés qu'il avoit pour lui, lui dit qu'il le prioit de lui accorder Maroc. Le Roi surpris de cette demande, baissa la tête d'un air à faire comprendre qu'elle ne lui plaisoit pas, & lui dit qu'il vouloit lui faire present d'un Cafetan de beau drap verd, qu'il gardoit depuis long-tems; aussi-tôt il ordonna à une fille de l'aller querir, &

en revêtit lui-même Mahamet. Ensuite le Roi lui ayant demandé s'il le trouvoit beau, Mahamet répondit qu'il étoit beau & bien fait, mais qu'il n'avoit pas été taillé pour lui, parce qu'il étoit trop long. Maroc, repliqua le Roi, n'a pas non plus été bâti pour toi, il est trop grand pour ta taille. Cependant Mahamet dissimulant son chagrin, remercia le Roi de la bonté qu'il avoit eûë pour lui. Il accepta le gouvernement de Montigara, que les Habitans de cette Ville demandoient pour son frere Muley Cherif. Ils s'y rendirent tous deux, & firent bâtir à leur arrivée un magnifique Château, dont le pied étoit arrosé par une riviere qui rendoit le lieu fertile & agréable. On y voïoit de beaux jardins & quantité de palmiers; on y joüissoit aussi de la pêche, & des autres commodités de la vie. Ces deux freres, dont les cœurs étoient si étroitement unis, passerent cinq ans dans cet agréable sejour. Mais cette paix profonde dont joüissoit Mahamet, fut peu après suivie d'une révolution bien funeste.

En effet, on transfera ce Prince du gouvernement de Montigara à celui de Tarudante Capitale du Royaume de

Suz, à cauſe de la revolte de l'Alcayd Benſacatin, que le Roi y avoit envoïé en qualité de Gouverneur. Cet Alcayd qui avoit ſçu gagner les bonnes graces du Roi, ſe voïant revêtu du Gouvernement le plus important de tout l'Empire de Maroc, & très-lucratif, voulut s'y maintenir dans l'indépendance. Mais le Roi à qui il n'étoit pas aiſé d'en impoſer, le ſurprit, & l'aïant fait prendre, lorſqu'il y penſoit le moins, il le fit étrangler.

Mahamet accepta ce nouveau Gouvernement avec joye, comme une preuve ſenſible de l'affection que ſon pere avoit pour lui, & comme un moyen de s'élever, & de groſſir ſes tréſors; il s'y rendit pour ranger les rebelles à leur devoir, avec huit mille hommes, & trente quintaux d'argent. Il ſçut ſi bien gagner l'affection du peuple par ſes manieres inſinuantes, qu'on y vit regner en peu de tems, la paix & le bon ordre. La Sultane à qui ce Prince avoit toujours cauſé beaucoup d'ombrage, ne put voir ſon élevation ſans en reſſentir une vive douleur. Comme elle craignoit qu'il ne montât un jour ſur le Trône, au préjudice de ſon fils, & qu'il ne ſe vengeât ſur elle de la mort

de sa mere, elle ne pensa plus qu'à traverser sa fortune, & à lui faire perdre les bonnes graces du Roi. Voici comme elle s'y prit.

Il y avoit près de Tarudant un venerable vieillard Chek des Arabes, que le Roi aimoit beaucoup à cause des grands services qu'il lui avoit rendus; en effet, il étoit venu à bout, par sa prudence & sa moderation, de maintenir dans le devoir ces Barbares, que l'éloignement de la Cour & la situation de leur Païs, portoient à de nouvelles revoltes. Mais comme la Sultane ne pouvoit le souffrir, elle profita de l'absence du Roi, qui étoit alors au siége d'Oran. Pour venir à bout de son dessein, elle gagna un Talbe, qui manda à Mahamet de se défaire au plûtôt de ce Chek des Arabes. La Lettre étoit écrite au nom du Roi, & scellée de son sceau. Mahamet, sans se défier du piége qu'on lui tendoit, éxecuta promptement, mais malgré lui, l'ordre qu'il avoit reçu; & sans avoir égard aux preuves sensibles que le Chek donnoit de son innocence, il le fit mourir; Mahamet renvoïa sur le champ à Mequinez le même Courrier, qui y trouva le Roi de retour, & les enfans du Chek qui

l'avoient précedé, pour porter leurs plaintes à la Cour, touchant la mort de leur pere. Le Roi fort irrité de ce qu'il venoit d'apprendre, manda aussi-tôt Mahamet, qui se rendit promptement à Mequinez, & de là à la porte de l'Alcassave, appellée la porte des Oliviers. Un moment après son arrivée, le Roi parut, accompagné des enfans du Chek qui fondoient en pleurs. Mahamet le salua profondément: mais le Roi passa sans le regarder, & entra dans un bain, d'où il revint quelque tems après, & lui dit en jettant sur lui des regards pleins de colere, es-tu Cherif? Mahamet surpris & indigné de cette demande, dont cependant il découvroit la cause par les pleurs des enfans du Chek, lui répondit: Tu sçais si je le suis; j'ai executé tes ordres: voici ta Lettre. Le Roi troublé de ce qu'il venoit d'entendre, ordonna qu'on lui en fit la lecture; mais à peine l'eut-il entenduë, qu'il monta brusquement à cheval, & plein de fureur, courut à l'Alcassave, mugissant comme un taureau. On crut alors que la Sultane alloit être sevérement punie; mais elle sçut si bien appaiser la colere du Roi, qu'il se contenta de renvoyer Mahamet à Tarudant, après avoir fait don-

ner quelqu'argent aux enfans du Chek.

Mahamet convaincu des mauvaiſes intentions de la Sultane, & de ſon pouvoir abſolu ſur l'eſprit du Roi, vit bien qu'il n'avoit plus d'autre parti à prendre, que de prévenir les funeſtes effets de ſa haine. Il partit agité de mille penſées diverſes, & ayant rencontré dans ſon chemin l'Alcayd Cader qui revenoit de Guinée, chargé de quantité d'or pour le Roi, il l'arrêta, prit cet or, & le renvoïa. Une partie de ceux qui accompagnoient l'Alcayd, l'abandonna, & ſuivit Mahamet à Tarudant. L'Alcayd n'oſant paroître à la Cour les mains vuides, ſe refugia à Magaſan Ville de la dépendance des Portugais, d'où il entreprit enſuite le voyage de la Méque. Deux ans après ſa fuite, il revint avec quelques Eunuques du Grand Seigneur d'Arabie, & pluſieurs Pelerins, qu'on qualifie du nom de Saints, portant avec pompe les Pavillons de Mahomet. Il fit ſa paix avec le Roi, qui le rétablit enſuite dans tous ſes emplois.

Cependant Mahamet de retour à Tarudant, écrivit au Roi d'une maniere à lui faire aſſez connoître ſa révolte. Il envoya auſſi à la Sultane, à Muley Zidan ſon fils, & à leurs Confidens, des

Lettres pleines d'injures & de reproches. Aussi-tôt on fit partir des troupes pour le surprendre ; mais elles ne purent avancer, parce que les chemins étoient gardés de tous côtés. D'ailleurs, le Roi qui vouloit s'emparer d'Alger pour le joindre à ses Etats, ne pouvant envoyer d'autres troupes contre le Cherif, sans déranger l'armée qu'il avoit déja mise sur pied, crut qu'il ne devoit pas, pour ce sujet, differer son entreprise, qui cependant ne lui réüssit point.

En effet, quoique son armée fût composée de plus de soixante mille hommes, & que celle des Algeriens ne fût que d'environ douze mille, il perdit la bataille, parce ses troupes étoient sans discipline, la plûpart même n'avoient que de simples bâtons : l'armée des Algeriens au contraire étoit composée de Soldats bien armés & bien disciplinés. Ceux-ci ayant beaucoup moins de chemin à faire pour gagner la Frontiere, profiterent de cet avantage, & arriverent les premiers à Tremezen, où s'étant emparés de tous les postes avantageux, ils se reposerent, en attendant les Maroquins, qui bien-tôt après arriverent en désordre, fatigués & manquans de vivres. Les Algeriens, sans perdre de tems, les

attaquerent si vivement, qu'ils les mirent en déroute, & en firent un grand carnage. Le Roi couvert de honte & de confusion se retira avec son armée.

Mahamet profita de cet évenement, pour se fortifier dans ses Etats. Plusieurs Alcayds mécontens, se joignirent à lui avec tout le peuple de son Gouvernement, en sorte qu'en peu de tems il leva une armée, avec laquelle il alla devant Maroc. Il n'avoit ni l'artillerie, ni les munitions nécessaires pour un siége; mais fondé sur le desir que les peuples avoient de vivre sous son Gouvernement, & sur la bravoure de quarante mille hommes à la tête desquels il étoit, il crut qu'il en viendroit aisément à bout.

L'Alcayd Melec commandoi alors dans Maroc. C'étoit un vieil Officier fidéle & courageux, à qui le Roi avoit confié cette importante Place, après l'avoir refusée à Mahamet. Ce Capitaine n'ayant pas assez de monde dans la Ville pour la défendre, écrivit plusieurs fois au Roi, pour lui demander du secours; mais comme on tardoit à à lui en envoyer, & qu'il craignoit quelqu'assaut ou quelque trahison, il fit enterrer les trésors, aulieu de les distri-

buer aux Habitans & à la Garnison, pour les animer au combat. Mahamet voyant que personne dans Maroc ne se déclaroit pour lui, & qu'il ne pouvoit en attribuer la cause qu'à la vigilance & à la fidélité de l'Alcayd Melec, pensa à lui tendre quelque piége. Il feignit d'abandonner son entreprise, & se retira à une lieuë de la Ville. Melec étant informé de cette retraite, sortit à la tête de huit mille hommes pour le poursuivre, & donner d'abord sur son arriere-garde; mais Mahamet l'ayant apperçu, divisa son armée, & tandis qu'il se battoit en retraite, il fit faire le tour d'une montagne à l'aîle gauche qui surprit Melec par derriere, & l'enveloppa. La plus grande partie de ses troupes fut taillée en piéces, le reste fut fait prisonnier, avec les Alcayds Melec & Ali Bouchafra proche parent de la Sultane. Il les fit conduire à Tarudant, tandis qu'avec toute son armée, il entra dans Maroc qu'il mit au pillage pour animer ses Soldats. Il y fit un grand butin, & s'empara des trésors de Melec, après avoir découvert, par le moïen d'une esclave, l'endroit où il les avoit cachés.

Quelques jours après, le Cherif aïant appris que son frere Mulei Zidan venoit

avec les troupes du Roi pour assiéger Maroc, il se retira à Tarudant, où il demeura l'espace de trois ans, qu'il emploïa à s'affermir dans ses Etats. Il ne négligea rien pour gagner les Arabes, les vieux Officiers, sur tout les Alcayds Melec & Ali Bouchafra ses prisonniers. Celui-ci feignit d'entrer dans ses interêts, & d'être sincerement attaché à son service, afin de gagner sa confiance, & de ne rien ignorer de toutes les affaires les plus secretes, dont il donnoit aussitôt avis à la Sultane sa parente, & la Sultane au Roi. D'un autre côté, Mahamet avoit aussi ses espions à Mequinez, qui lui mandoient secrettement tout ce que le Roi faisoit contre lui, & comme ils observoient éxactement ceux qui venoient de Tarudant, ils intercepterent quelques Lettres d'Ali Bouchafra, qu'ils firent tenir au Cherif, pour le convaincre de la trahison de cet Alcayd. Mahamet les ayant reçuës, assembla son Conseil, & dit en presence de Melec & d'Ali Bouchatra : Voici des Lettres qui m'apprennent qu'on est informé à Mequinez de tout ce qui se passe ici, & que mon pere sçait toutes mes démarches, aussi bien que l'infame Loudaïs, (c'étoit le nom de famille de

la Sultane,) décidez du ſort de ces traîtres. Ali Bouchafra prit la parole, de peur d'être ſoupçonné, & dit avec zéle: Seigneur, ils meritent la mort: Ah, perfide, reprit Mahamet, tu te condamnes toi-même: Tiens, regarde, & lis cette Lettre; l'Alcayd ayant jetté les yeux deſſus, vit bien qu'il étoit trahi à ſon tour. Le Cherif la reprit auſſi-tôt, de peur qu'on ne vît le nom de celui qui la lui avoit écrite, & donna ordre à l'Alcayd Melec de couper la tête au coupable. Il le chargea de cette execution, pour l'engager dans ſon parti, d'une maniere à ne pouvoir rentrer au ſervice du Roi, auprès de qui il ne devoit plus eſperer de grace, après avoir coupé la tête au proche parent dela Sultane, qui n'avoit commis d'autre crime, que d'être toujours demeuré fidéle à ſon Prince.

Quelque tems après, Mahamet voïant ſes forces & ſes tréſors conſiderablement augmentés, reſolut d'aller attaquer Mulei Zidan qui commandoit dans Maroc. A peine eut-il fait quinze lieuës, qu'il rencontra Zidan avec une puiſſante armée diviſée en deux corps, l'un compoſé de Blancs, à la tête deſquels il marchoit, & l'autre de Noirs qu'il avoit mis ſous la conduite de l'Alcayd Abdala

Bocart. Ils avoient pris tous deux une route differente. Mahamet qui comptoit sur la fidélité de l'Alcayd Melec, lui avoit confié le commandement de ses Noirs, qui faisoient l'avant-garde de son armée, mais cet Alcayd cherchant l'occasion de meriter sa grace auprès du Roi, se laissa envelopper par l'ennemi, qui obligea Mahamet à se retirer honteusement, après avoir perdu beaucoup de monde.

Le Vainqueur fit conduire les prisonniers à Maroc, & en donna avis au Roi, qui lui manda d'envoïer les principaux d'entr'eux à Mequinez, & surtout l'Alcayd Melec. Zidan executa promptement ses ordres; mais comme il cherissoit Melec à qui il étoit redevable de sa victoire, il differa de le livrer au Roi, jusqu'à ce qu'il lui eût accordé sa grace. Ce Prince ayant donné de nouveaux ordres, Zidan fut obligé de l'envoyer à Mequinez chargé de chaînes. A cette nouvelle, l'aîné des enfans de Melec avec les femmes de cet Alcayd, saisis de crainte & baignés de larmes, se jetterent aux pieds du Roi pour obtenir sa grace. Ce Prince leur dit, je lui pardonne; mais les Loudaïs ne lui pardonneront pas: en effet, la Sultane & les

Loudaïs ses parens avec les enfans d'Ali Bouchafra, vinrent aussi-tôt au nombre de plus de deux cens, demander vengeance au Roi, contre celui qui avoit coupé la tête à leur parent; qu'autrement ils le prioient de leur permettre de se retirer à Fez, pour éviter la vûë de Melec; le Roi leur dit de rester à Mequinez, & qu'il les satisferoit.

L'infortuné Melec avoit contre lui une cabale trop puissante, pour éviter le malheur dont il se voïoit menacé; car outre les Loudaïs & la Sultane, il avoit encore les Talbes, qui craignoient que Melec ne découvrît leur trahison, en faisant voir au Roi des Lettres qu'ils avoient écrites à Mahamet, ce qui les auroit perdus, & lui auroit au contraire procuré sa grace. Pour prévenir ce funeste coup, les Talbes persuaderent au Roi que les Loix lui défendoient de voir ce traître & ce rebelle.

Six grands Noirs s'emparerent donc de Melec, & le fusil bandé sur lui, le conduisirent à la Gemme Cadra, qui est une Mosquée, où ils le firent asseoir sur une pierre, en attendant les ordres du Roi. Alors il désespera entierement de son salut, & appercevant les Talbes, il se mit à crier: Que ne puis-je parler

au Roi mon maître. Vous dites que j'ai trahi mon Prince; c'est vous-mêmes, chiens que vous êtes, qui le trahissez. Les Lettres que j'ai sur moi vous feroient bien-tôt connoître au Roi, si je pouvois les mettre entre ses mains. Si j'ai coupé la tête à Bouchafra, c'est malgré moi & à regret. Les Grands & les Talbes effraïés de ce discours, & craignant qu'il ne vint aux oreilles du Roi, le presserent vivement de ne point differer le supplice de ce malheureux. La Sultane, les Loudaïs, les Grands du Royaume, & les Talbes ayant animé le Roi contre Melec, ce Prince le condamna au plus cruel supplice. Il fit venir un Scieur à qui il demanda s'il pourroit scier un homme par la moitié du corps; le Scieur aïant répondu qu'oüi, il lui dit de prendre huit hommes avec lui, deux scies des meilleures, & d'aller scier le traître Melec: le Scieur avant de partir, demanda au Roi de quelle maniere il vouloit qu'il fût scié: de long, répondit le Roi, depuis les pieds jusqu'à la tête; & se tournant vers les enfans de Bouchafra: allez, leur dit-il, vengez la mort de votre pere, & faites-le scier comme vous voudrez. Le Scieur étant arrivé au lieu où étoit Melec, il

le mit sur une Mule, le corps & les mains enchaînées, & prit avec lui cinquante Négres pour le mener au lieu de son supplice. Il fut suivi de plus de quatre mille personnes, hommes, femmes, & enfans, qui étoient ou ses parens, ou ses amis. On les entendoit pousser des cris affreux, tandis que Melec d'un air intrepide, la pipe à la bouche, sembloit braver la mort. Etant enfin arrivé au Marché, on le fit descendre de la Mule; on le dépoüilla, & on brûla promptement les Lettres qu'il avoit sur lui : ensuite les Scieurs l'ayant couché sur une planche, lui attacherent les bras & les pieds, & lui appliquerent la scie sur le crâne. Mais les enfans de Bouchafra la firent ôter de cet endroit pour la faire mettre entre les deux cuisses du patient, afin qu'il souffrît plus longtems. Cette cruelle execution lui fit pousser des hurlemens horribles, aussi bien qu'à ceux qui étoient témoins de son supplice. Quand on l'eut scié jusqu'au nombril, on ôta la scie pour recommencer par la tête, & on sépara ensuite son corps en deux parties. Les cris lamentables des femmes & des enfans causoient une fraïeur presque égale à l'horreur du supplice.

Les Scieurs ayant point executé les ordres du Roi, ils allerent se présenter devant lui, leurs scies enveloppées, mais leurs mains & leurs habits tout couverts de sang; il les fit approcher, & après avoir sçu d'eux que l'execution étoit faite, il dit à ceux de sa suite, sçavez-vous pourquoi je l'ai fait scier de cette maniere? C'est, ajoûta-t'il, qu'ayant été traître à mon fils & à moi, il est juste que nous ayons chacun la moitié de son corps. On donna ensuite deux ducats à chacun des executeurs, & quatre à leur chef. On fit aussi souffrir des tourmens très-cruels aux autres prisonniers. On coupa la tête aux uns, & on empala le plus grand nombre avec des broches de fer, où plusieurs demeurerent trois jours avant d'expirer. De trois cens qu'ils étoient, le Roi n'accorda la grace qu'à un Renegat Espagnol, & à un Alcayd nommé Boulaga.

Après la fameuse journée où Mahamet perdit la bataille, il se retira à Tarudant; où Muley Zidan l'assiégea peu de tems après. Le siége ne dura pas longtems, car il fut repoussé trois fois de suite, & avec perte. Mahamet ayant fait une sortie, lui tua quatre mille 1705.

hommes, fit environ mille prisonniers, & prit une piece de canon de fonte. Après cette défaite, Muley Zidan fut obligé de se retirer à Maroc. Mais voïant qu'il ne pouvoit venir à bout de son entreprise par la force, il se servit de la ruse, & soit qu'il se fût ménagé des amis dans Tarudant, ou que le Roi eût pratiqué de secrettes intelligences avec ceux du parti de Mahamet, ce Cherif fut trahi de la maniere qu'on va le voir.

Un Vendredy, jour solemnel chez les Mahometans, Mahamet sortit de la Ville après la priere, pour aller visiter son
1706. Camp; à son retour, comme il se disposoit à entrer dans la Ville, il trouva les Négres de l'Alcayd Abdebocari, que Zidan avoit envoyés, & qu'on avoit fait mettre en embuscade proche la porte, dont les Sentinelles étoient gagnées. D'abord il les prit pour des fuïars qui venoient se joindre à lui. Dans cette vûë, il les approcha : mais ayant remarqué qu'il s'étoit trompé, il passa au milieu de cette troupe, la lance & le sabre à la main, criant : Je suis Muley Mahamet. Ceux-ci répondirent, nous te connoissons bien, nous te cherchons par l'ordre du Roi. Le Cherif se voïant investi,

vesti, poussa son cheval pour gagner la porte de la Ville; mais la voyant fermée, & la Garde ne répondant point à sa voix, il ne douta plus qu'il ne fût trahi : aussi-tôt il recommença à courir & à frapper en desesperé sur tous ceux qui l'approchoient. Il en tua plusieurs, parce que les Négres n'osoient se servir de leurs armes, de peur de répandre le sang d'un Cherif. Mais comme ils perdoient beaucoup de leurs compagnons, l'un d'eux s'avisa de couper les jambes de devant au cheval de Mahamet qui tomba, & fut en même tems saisi par ceux qui l'environnoient. On le fit aussitôt monter sur un autre cheval, & on le conduisit à Maroc.

Muley Zidan qui commandoit alors dans cette Ville, lui donna toutes les marques de l'amitié la plus tendre, & le reçut comme un frere & un ami. De là il l'envoïa sous la conduite de cinq cens Cavaliers, à Miquenez, où le Roi avoit promis de le garder sans lui faire aucun mal. Le Roi ayant eu avis du départ de Mahamet, resolut d'aller au devant de lui jusqu'à Beth, où il avoit projetté de le punir de sa revolte, soit qu'il voulût éviter les sollicitations & les prieres que les Grands de Miquenez auroient

pû lui faire pour son fils, soit qu'il eût apprehendé quelque sédition de la part du peuple.

Deux mille chevaux & mille Fantassins accompagnoient le Roi. Quarante Esclaves chrétiens portoient une grande chaudiere, un quintal de goudran, autant de suif & d'huile. Six Bouchers le couteau à la main les suivoient, avec une charette chargée de bois. Ce triste appareil jetta l'épouvante dans Miquenez, où les Habitans avoient encore l'idée toute recente du cruel supplice que l'infortuné Melec venoit de souffrir. Le bruit de ce départ s'étant répandu jusque dans l'Alcassave, tout y fut saisi d'effroi. On n'entendoit de tous côtés que pleurs & gemissemens. La fille de Mahamet poussoit des cris effroyables avec ses fidéles compagnes, qui se déchiroient le visage. La Sultane même qui triomphoit en secret, dissimula en ce moment sa joye, & paroissant également effrayée, se joignit aux autres femmes pour demander au Roi la grace de l'infortuné Cherif. Le Roi voulant les consoler, leur dit froidement, qu'il ne feroit souffrir d'autre supplice à son fils, que de faire jetter sur lui un peu d'huile boüillante.

Les Esclaves Chrétiens qu'on avoit choisis pour porter la chaudiere, n'aïant pû faire que quatre lieuës pendant toute la nuit, à cause de sa pesanteur, furent déchargés de ce fardeau, que l'on mit sur une charette pour aller plus vîte; ensuite on renvoïa la moitié des Esclaves, & le reste accompagna Mahamet jusqu'à Beth, où ce Prince se rendit un jour avant l'arrivée de son pere.

Le Roi passa dans cet endroit, un jour & une nuit sans voir son fils, qu'il faisoit cependant insulter par des Mascarins qui sonnoient de la trompette devant lui, & faisoient de tems en tems quelques décharges de leurs fusils. Quelques-uns d'entr'eux pousserent l'insolence jusqu'à lui cracher au visage. Le lendemain le Roi s'étant approché, Mahamet descendit de sa Mule, & se jetta aux pieds de son pere, en lui demandant pardon. Le Roi gardant le silence, lui mit le bout de sa lance sur lestomach. Alors l'infortuné Cherif jettant les yeux sur l'endroit où étoient les Bouchers, & la chaudiere pleine de poix & d'huile, s'écria, effrayé de cet horrible spectacle, & dit à son pere: Pardonne-moi, je t'en conjure au nom de Dieu, & de son Saint Prophete Ma-

homet. Mais le Roi ſourd à ſes cris ; ordonna à deux hommes de monter dans la charette avec Mahamet, de lui prendre le bras droit, & d'appuyer ſon poignet ſur le bord de la chaudiere. Alors le Roi fit venir un des Bouchers, & lui ordonna de faire promptement l'execution. Mais celui-ci étant prêt à fraper, s'arrêta, & dit qu'il souffriroit plûtôt la mort que de couper la main au fils de ſon Prince. Le Roi irrité, coupa la tête ſur le champ à ce Boucher, & enappella un autre, qui monta ſur la charette. Tandis que celui-ci ſe préparoit, le Roi dit aux enfans de l'Alcayd Bouchafra, approchez-vous, voyez couper le pied & la main à ce perfide, qui a fait mourir votre pere. Mahamet fit paroître aſſez de conſtance lorſqu'on lui coupa la main, mais il ne put s'empêcher de jetter un grand cris, lorſque le Boucher lui coupa le pied. Après cette cruelle execution, le Roi d'un air mocqueur, dit à ſon fils ; hé bien, malheureux, connois-tu à preſent ton pere ? Enſuite jettant les yeux ſur les enfans de Bouchafra : Eſtes-vous contents, leur dit-il ? Ceux-ci répondirent reſpectueuſement, oüi Seigneur. A l'inſtant le Roi prit un fuſil, & tua le Boucher

qui avoit coupé le pied & la main à son fils. Mahamet quoiqu'à demi-mort, ne put s'empêcher de parler de la sorte: Voyez le vaillant homme, considerez, je vous prie, sa bravoure; il tuë celui qui execute ses ordres, comme celui qui refuse de lui obéïr.

On mit ensuite le bras & la jambe [illegible]e Mahamet dans le goudran pour arrê[illegible]r le sang, & le Roi monta à cheval, [illegible]rès avoir fait faire une décharge par [illegible] Mascarins. Il ordonna en même tems [illegible] quatre Alcayds de conduire son fils [illegible]ant à Miquenez, sous peine de la [illegible], & partit le premier avec les gens [illegible] sa suite, pour se rendre à la Ville. [illegible]mme il passoit devant une maison n[illegible]mée l'Astrangie, qu'on avoit pré-pa[illegible] pour y recevoir Mahamet, il des-cen[illegible]e cheval, baisa la terre pendant plus [illegible] heure, & se retira dans son Alcassa[illegible], les yeux encore baignés de larmes. Tout y étoit alors dans un pro-fond [illegible]ence. Mais dès qu'on entendit [illegible] recit du supplice que l'infortuné Cherif avoit souffert, toutes les femmes firent retentir le Serail de cris & d'hur-lemens horribles. Pour calmer ce trou-ble, le Roi fut obligé de menacer de mort toutes celles qu'il entendroit crier.

La crainte retenoit leurs larmes tandis qu'il étoit avec elles, mais lorsqu'elles ne le voïoient plus, elles s'abandonnoient à la douleur. Le Roi qui n'ignoroit pas ce qui se passoit dans le Serail, jura qu'il feroit étrangler la premiere des femmes qui se déchireroit le visage, ou qui pleureroit. L'effet suivit bien-tôt les menaces, car on en fit mourir quatre le même jour, pour avoir désobéï à ses ordres. La fille de Mahamet fut la seule qui eut la liberté de pleurer & de gemir. Le Roi avoit même soin de l'éviter, & lorsqu'il l'entendoit dans un quartier, il se retiroit dans l'autre. Un des fils de Mahamet se précipita d'une terrasse, & en mourut.

Sur le soir, Mahamet entra dans Miquenez, monté sur une Mule, le bras en écharpe, la jambe dans un petit coffre de bois, & la tête couverte de sa haïque. Lorsqu'il fut entré dans la maison qu'on lui avoit destinée, on le mit au lit. Le lendemain il reçut la visite de la Sultane favorite de son pere & de l'Angloise. Dès que Mahamet eut apperçû l'Angloise, il lui presenta la main, mais il détourna la vûë de dessus la Sultane. Le Roi envoïoit tous les jours les Alcayds visiter son fils,

pour lui rendre compte de l'état de sa maladie. Il n'y eut que la fille de cet infortuné Cherif, qui fut privée de la consolation de lui rendre ses devoirs.

Les Chirurgiens Chrétiens ne le quittoient pas, & avoient un très-grand soin de panser ses playes. Pendant douze jours, il fut fort tranquille. Il prenoit plaisir à s'entretenir avec ses Chirurgiens, de la guerre allumée entre les Princes Chrétiens. Enfin le treiziéme jour de sa maladie, la gangrene se mit à ses playes, & il mourut quelques jours après. Il fut inhumé comme les Négres les plus pauvres. On dit qu'il avoit ordonné qu'on ne fit aucunes cérémonies à ses funerailles, disant que le Roi l'avoit traité comme un scelerat, & non pas comme un Prince.

Après sa mort, le Roi lui fit élever un Mausolée soutenu par quatre petites colonnes de marbre, & couvert d'un Dôme de bois peint en verd. Ensuite il envoya Muley Cherif à Montigara, avec ordre d'emmener à Miquenez tous les enfans de son frere Mahamet. Peu de tems après il s'excita dans Maroc de nouveaux troubles, dont Muley Zidan fut l'auteur.

Muley Zidan, comme je l'ai déja

dit, étoit un Négre, fils de la Sultane favorite, & l'aîné des enfans de Mulei Ismaël, depuis son avenement à la Couronne. Ce Cherif avoit toutes les qualités d'un Tyran. Il étoit fier, cruel & brutal jusqu'à l'excès. Dès l'âge de cinq à six ans, il donna des marques de sa cruauté, & de son penchant pour toute sortes de vices. Un jour qu'un Négre nommé Melec le portoit entre ses bras, ce jeune enfant voïant passer un Alarbe ou Païsan, le fit arrêter pour le tuer à coups de sabre. Son conducteur voulant le détourner de cette pensée, lui dit que cette action étoit indigne d'un Cherif; mais le jeune Zidan qui ne suivoit que son inclination, insista toujours par ses cris & ses larmes, & menaça le Négre de porter ses plaintes à la Sultane. Enfin quelques remontrances & quelques promesses que put lui faire Melec pour l'appaiser, il fut contraint de lui donner son sabre. En même tems on dit au Païsan de se laisser tomber par terre au premier coup qu'il recevroit, & d'y demeurer sans remuer. Cet enfant aïant vû du sang couler, & le Païsan étendu par terre, continua sa promenade fort gaïement, satisfait d'avoir tué un homme.

Lorsqu'il fut parvenu à un âge plus avancé, on n'entendoit parler dans Miquenez, que de ses sanglantes executions & de ses débauches. Il massacroit les Esclaves & les Maures, & souvent il sollicitoit les premiers à consentir à ses infames desirs. Il tua de sa main un jeune Esclave François, après lui avoir fait donner cinq cens coups de couroye qui ne purent ébranler sa vertu, ni l'obliger à se prêter à sa passion. Le cruel Zidan poussa encore plus loin sa rage. Il fit couper le corps de ce pauvre Esclave par morceaux, qu'on jetta ensuite dans la riviere. Il poignarda aussi un François, qu'on avoit accusé d'avoir battu un de ses chiens. Personne enfin n'étoit à l'abri de ses violences.

Mulei Zidan ayant appris qu'un Brebe ou Païsan Arabe étoit arrivé à Miquenez avec sa femme pour presenter au Roi deux de ses filles, trouva le moïen de les faire conduire chez lui, avant que personne en fût informé. Zidan les aïant vûës, fut épris de leur beauté, & ne songea qu'à satisfaire sa passion. Il renvoïa donc le pere & la mere, & garda les deux filles, qu'il massacra après les avoir violées. Quelques jours après, il fit mettre en piéces une de ses plus bel-

les femmes, dont il jetta lui-même les membres à ses chiens.

Ce Prince ajoûtoit encore à la cruauté, l'ivrognerie. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'étoit accoutumé à boire du vin jusqu'à un tel excès, que les Mahometans ne pouvoient le souffrir. Il étoit aussi lâche, qu'abruti par la débauche. Ce ne fut qu'à force de remontrances & de menaces, que le Roi vint à bout de le resoudre à se mettre en campagne, pour s'opposer à la revolte de Mahamet. Le Roi l'ayant envoyé querir plusieurs fois sans pouvoir rien gagner sur son esprit, fut obligé d'en venir aux injures. Il l'appella *Choumetà*, qui signifie lâche & sans cœur. Quant à moi, ajoûta le Roi, je suis vieux, & hors d'état de marcher à la tête d'une Armée: la Couronne t'appartient dès-à-present; va donc en défendre les droits, & songe à quel malheur tu serois exposé toi & tes freres, si ce Chrétien montoit un jour sur le Trône. Suis mes conseils, & aulieu de t'enyvrer, dispose-toi à partir pour Maroc.

Zidan ayant réfléchi sur ce que son pere venoit de lui dire, lui demanda combien il lui donneroit de troupes & d'argent pour cette entreprise. Le Roi

lui promit douze mille hommes & quarante quintaux d'argent ; mais le lâche Zidan dit à ſon pere, qu'il ne pouvoit s'expoſer avec ſi peu de forces ; que les Négres qu'on lui vouloit donner étoient nuds, ſans armes, & extenués par le travail ; qu'enfin on feroit beaucoup mieux de donner cette commiſſion à un Alcayd plus experimenté que lui. Penſe donc, lui dit le Roi, que cette affaire n'intereſſe que toi. Je ne refuſe pas de te donner des Alcayds pour te ſeconder, mais il faut que tu marches en perſonne. Ce lâche Cherif reculant toujours, pria le Roi d'y envoyer ſon frere Mulei Hamet Déby. Le Roi irrité, lui dit d'un ton ſevére, je vois que tu n'es qu'un lâche : tu veux expoſer ton frere au peril, & joüir enſuite du fruit de ſes travaux. Zidan craignant de mettre le Roi en colere, partit enfin avec les troupes de la Couronne, & cinquante quintaux d'argent. Il aſſiégea Maroc, qu'il prit comme nous l'avons dit ci-devant.

Quelque tems après, Zidan mit le ſiége pour la ſeconde fois devant Tarudant, où le reſte des revoltés s'étoit retiré. Il ſerra cette Ville de ſi près, & boucha ſi bien le paſſage aux vivres, qu'il perit plus de vingt mille hommes

par la famine : ensorte que les Habitans reduits à la derniere extremité, furent obligés de se livrer entre les mains du Vainqueur, qui fit dans cette Ville un si grand carnage, qu'on ne voïoit dans toutes les ruës que des ruisseaux de sang, & des cadavres. Ceux qui se sentoient les plus coupables, firent les derniers efforts pour ne pas tomber vivans entre les mains du Vainqueur. Chacun d'entr'eux cherchoit à se faire un passage à travers l'Armée des ennemis, non pas tant pour éviter la mort, que pour éviter les affreux supplices que leurs amis avoient souffert dans Miquenez, & dont l'idée se présentoit alors plus vivement que jamais à leur imagination effraïée. L'horreur des tourmens les animoit, & leur faisoit affronter le peril le plus évident. Quelques-uns échaperent à la fureur de l'ennemi ; la plûpart perirent dans le combat, & pas un ne se laissa prendre vivant.

Après tant de cruautés, Zidan ne pensant plus qu'à satisfaire son avarice, fit une éxacte recherche des trésors de son frere. Il les découvrit par le moïen d'un Esclave François qui lui montra l'endroit où lui-même les avoit cachés. Le Vainqueur non content de s'être

emparé de ces grands trésors, fit encore une éxacte recherche de tous ceux qui avoient eu quelque part au pillage de la Ville. On lui amena entr'antres un Esclave François soupçonné d'avoir fait un grand butin. Aussi-tôt Zidan le fit foüiller ; mais n'ayant pas trouvé ce qu'il souhaitoit, il fit mettre à la torture ce pauvre malheureux, pour l'obliger à découvrir l'endroit où il avoit caché son butin. Celui-ci eut beau protester qu'il n'avoit rien, le Cherif ne voulut jamais ajoûter foi à ses paroles, & ordonna sur le champ qu'on lui remplit la barbe, la bouche, le nez & les oreilles de poudre à canon, où il fit mettre le feu sur le champ.

La prise de Tarudant, le recit des horribles massacres & des brigandages qui se commettoient dans tout le Païs, jetterent la terreur de tous côtés. Les Arabes fuïoient dans les rochers & les montagnes, & abandonnoient tout pour sauver leur vie. La Ville de Ste. Croix quoique très-éloignée & assez forte, ne fut pas éxempte de trouble & de fraïeur. Le Gouverneur prit la fuite le premier avec cent chevaux, & se retira vers les montagnes de Haab. Les Habitans allarmés, suivirent son exemple.

Les uns alloient chercher les deserts, les autres se refugioient dans des cavernes ; quelques-uns monterent dans des Vaisseaux Anglois qui étoient alors à la rade. Le désordre étoit si grand, qu'on assure qu'il ne resta dans la Ville qu'une vieille Mauresse, & un Juif qui étoit aveugle.

Zidan ayant appris que les Habitans de Ste. Croix avoient pris la fuite, fit publier par tout, qu'ils pouvoient revenir chez eux sans rien craindre, & qu'il permettoit aux Marchands Chrétiens de reprendre leur commerce dans les Royaumes de Suz & de Maroc, aux conditions qu'ils payeroient le même droit qu'ils païoient auparavant. Cette déclaration rassura les esprits des fugitifs & des Etrangers, & chacun revint chez soi.

Cependant l'Armée de Zidan grossissoit tous les jours par la liberté qu'il donnoit aux Soldats, de piller tout ce qu'ils trouvoient. Les trésors de son frere, les impots qu'il levoit joints au commerce qui se faisoit dans ses Etats, augmenterent considerablement & en peu de tems, son revenu & sa puissance.

La prosperité de Zidan porta bientôt ombrage au Roi. Ce Monarque

apprenoit avec peine que ce Cherif engageoit dans ſon parti toutes les troupes de l'Empire. Il ſçavoit combien l'union de Maroc avec Tarudant, où les Sujets ſont courageux, bien diſciplinés & riches, rendoit ſon fils puiſſant. Le Roi reſolut donc de le faire revenir à Miquenez : pour cet effet, il lui envoïa pluſieurs Couriers pour lui faire connoître les preſſans motifs qui l'engageoient à le rappeller auprès de ſa perſonne. Mais Zidan s'excuſoit toujours. Il faiſoit ſentir au Roi qu'il étoit très-neceſſaire qu'il reſtât à Maroc ponr les interêts de Sa Majeſté, & pour affermir dans l'obéïſſance, les Sujets ébranlés par la revolte. Sur ces entrefaites, Zidan gagnoit des Sujets & du tems, & groſſiſſoit même ſes tréſors. Le Roi ſe repentit, mais trop tard, de l'avoir élevé à cette dignité, & ne pouvant plus employer la force contre ſon fils, qui avoit toutes les troupes de la Couronne avec lui, il fut obligé d'uſer d'artifice & de ruſes. Il feignit entr'autres choſes, d'avoir beſoin de dix mille hommes pour preſſer le ſiége de Ceuta.

Mais Zidan avoit trop bien commencé, pour ne pas perſiſter dans ſa reſolution. Il répondit qu'il n'avoit pas trop

de toute son Armée pour achever de reduire les rebelles, & pour empêcher les Arabes des Païs éloignés, d'exciter de nouveaux troubles. En effet, ils étoient encore irrités de la mort de leur Chek, dont les enfans demandoient vengeance. Ensuite ce Cherif manda au Roi, qu'il étoit prêt de lui envoïer dix quintaux d'or & cinquante d'argent avec lesquels il pourroit lever les troupes dont il avoit besoin pour le siége de Ceuta.

1707. Le Roi voïant bien que toutes ses ruses étoient découvertes, prit la resolution de s'enfermer dans son Alcassave, où il resta cinquante-deux jours sans se montrer à personne qu'à la Sultane, de laquelle il ne pouvoit concevoir aucun ombrage, quoique mere de Zidan. Il faut aussi avouër que son sort ne pouvoit pas être plus heureux qu'il l'étoit, quand-même son fils eût été alors sur le Trône. Elle étoit maîtresse absoluë de l'esprit du Roi, & tout l'Empire plioit sous elle.

A peine le Roi fut-il quelques jours sans paroître en public, qu'on publia partout qu'il étoit attaqué d'une retention d'urine, dont on apprehendoit les suites. La Sultane ne manqua pas de le

mander

mander à Zidan son fils, en lui donnant avis comme mere, disoit-elle, de s'approcher sans bruit de Miquenez, afin qu'il pût facilement s'assurer l'Empire, & s'emparer des trésors de son pere, en cas qu'il vint à mourir de cette maladie. Elle le pressoit vivement de suivre ses conseils, de peur que quelques-uns de ses freres ne le previnssent. Elle ajoûtoit même que le Roi son pere le demandoit avec empressement. Zidan répondit à sa mere, qu'il ne pouvoit plus ajoûter foi aux promesses de son pere, depuis la mort de Mahamet & de l'Alcayd Melec, dont il lui avoit promis la grace; qu'il doutoit-même, quelque pouvoir qu'elle eût sur l'esprit du Roi, qu'elle pût en répondre; qu'enfin il se croïoit plus en sureté à la tête de son Armée, qu'à Miquenez.

Cependant le Roi se tenoit toujours caché dans son Alcassave, & ne voïoit personne. La Sultane gouvernoit le Royaume pendant son absence, & donnoit ses ordres par tout: elle avoit soin de faire travailler les captifs, & ne les épargnoit pas plus que le Roi. Tout l'Empire étoit agité; les uns croïoient que le Roi étoit veritablement malade: une si longue absence faisoit juger aux

autres qu'il étoit mort, & que la Sultane, pour ménager les interêts de son fils, & joüir de la grande autorité qu'elle avoit sur l'Alcassave, cachoit la mort de ce Monarque. Ce bruit devint si général, que ceux qui étoient encore attachés au Roi, furent obligés, pour l'étouffer, d'user de la derniere rigueur. L'Alcayd Ali qui étoit alors occupé au siége de Ceuta, fit couper la tête à plusieurs personnes de son Gouvernement, & ôta les armes aux autres, pour avoir publié la mort du Roi, après la défense qui en avoit été faite. D'autres enfin qui connoissoient mieux le Roi que les premiers, crurent, ou qu'il avoit envie d'attirer son fils à Miquenez, par le bruit d'une maladie dissimulée, ou que dans l'extremité fâcheuse où il se trouvoit, il vouloit sçavoir ce que pensoit le peuple à son égard.

Ces differens sentimens partagerent les esprits, & exciterent de grands troubles dans le Royaume. Chacun suivoit en secret les mouvemens de sa passion & de son interêt, mais personne n'osoit éclatter, dans la crainte qu'il n'arrivât quelque coup imprévû. Zidan se maintenoit toujours dans ses resolutions, & attendoit tranquillement

l'issuë de ce stratagême, lorsqu'il reçut une Lettre de la Sultane, qui lui mandoit que le Roi étoit à l'extremité, & qu'il ne devoit plus differer son départ, s'il vouloit lui rendre les derniers devoirs. Zidan à qui cette nouvelle n'avoit fait aucune impression, lui répondit de cette maniere: Que mon pere soit mort ou vivant, je ne quitte point mon Armée. S'il recouvre la santé, je m'en rejoüirai: s'il meurt, je monterai plûtôt sur le Trône.

La Sultane voïant que son fils ne donnoit point dans le piége, & qu'il n'ajoutoit aucune foi à ses Lettres, fit publier par tout que le Roi étoit à l'extremité. Elle agissoit de la sorte, parce qu'elle croïoit que son fils se laisseroit plûtôt persuader par le bruit public que par ses discours. Quelques jours après elle annonça la mort du Roi à ses Confidentes, envoïa commander dans la Charpenterie publique, un cercüeil très-propre, & tel qu'il convenoit à un Roi. Elle ordonna en même-tems à un Eunuque du Serail, de se tenir à l'entrée de l'Alcassave, revêtu des habits & des armes du Roi, le bas du visage couvert d'un mouchoir, dans le dessein de faire croire par cet artifice aisé à décou-

vrir, qu'elle vouloit cacher la mort de ce Prince. Ce projet réüssit si bien, qu'un des enfans du Roi nommé Mulei Hamet Deby, persuadé que son pere étoit mort, voulut profiter de l'absence de ses freres, pour se faire proclamer Empereur, & tenta toutes sortes de moyens pour y parvenir. D'abord les Eunuques s'y opposerent, & la Sultane acheva de rompre son entreprise, par les menaces qu'elle lui fit.

Tous ces bruits & toutes ces démarches causerent beaucoup de trouble & de confusion dans Miquenez. Les Grands & le peuple également agités, ménaçoient l'État d'une sédition, qui devoit bien-tôt éclater. Mais la Sultane informée de ce qui se passoit, sortit promptement du Serail, en Caleche, la lance à la main, & faisant porter son sabre devant elle. Plusieurs femmes l'accompagnoient avec des Eunuques. Pour faire voir sa puissance & pour intimider le peuple, elle fit massacrer un Négre qui se trouva dans son chemin. Ceux qui virent la Sultane dans cet équipage, ne douterent plus un moment de la mort du Roi. Le pouvoir absolu dont elle usoit déja, rappella le souvenir de ce qu'elle avoit dit quelque tems aupara-

vant, qu'on verroit dans l'Afrique une Reine commander auſſi heureuſement, & avec autant d'autorité que la Reine de la grande Bretagne. Il ſe répandit à ce ſujet, un murmure confus, qui aigrit les eſprits, & ſouleva le peuple. La Sultane fut obligée de rentrer au plus vîte dans l'Alcaſſave, juſqu'où les Maures la pourſuivirent. Le Roi informé de ce qui ſe paſſoit, parut à l'inſtant, & ſe montra au peuple. La ſurpriſe & la crainte changerent d'abord tout ce tumulte en un profond ſilence, & bientôt après on entendit dans la Ville que cris de joïe, qui toucherent ſenſiblement ce Prince.

Le bruit de ſa convaleſcence s'étant répandu de toutes parts, tous ſes Sujets, même les mécontens, firent des réjoüiſſançes publiques, pour en témoigner leur joye. Les Alcayds & les Gouverneurs de chaque Place ſe rendirent à Miquenez pour féliciter le Roi, & lui rendre hommage. Les Eſclaves Chrétiens mirent tout en uſage pour ſe diſtinguer dans cette occaſion. Ils firent dans le jardin du Cherif Zidan, où il y avoit un canal, des feux d'artifices qui repréſentoient un Vaiſſeau, une Galere, & un arbre ſur lequel étoit un oiſeau

qui, en voltigeant de côté & d'autre, embrâsoit tous ces artifices avec le feu qui sortoit de son bec. Le Roi en fut si satisfait, qu'il dit hautement que les Chrétiens l'aimoient plus que les Maures.

Cependant le Roi conservoit toujours au fond de son cœur, le dépit secret qu'il avoit eu de voir ses projets échoüés, & méditoit sans cesse le moïen de perdre son fils. Ce Cherif regnoit toujours, sous prétexte de maintenir les peuples dans l'obéïssance duë à son pere, & de s'assurer la Couronne contre les prétentions de ses freres. La passion qu'il avoit pour le vin, fut la source de tous ses malheurs. Il ne buvoit jamais sans s'enyvrer, & le vin le portoit à des excès de fureur, dont on n'avoit point encore eu d'exemple. Il massacroit tous ceux qu'il trouvoit sur son chemin, & n'épagnoit pas ses femmes plus que les autres. Le Roi voulant se défaire de son fils à quelque prix que ce fût, ménagea de secrettes intelligences avec les femmes de Zidan. Celles-ci se prêterent d'autant plus volontiers aux desseins du Roi, qu'elles ne vivoient que dans une allarme continuelle, & dans la crainte de se voir immoler l'une après

l'autre à la fureur de Zidan. Les plus mécontentes ou les plus allarmées s'étant donc chargées de l'execution, saisirent le moment qu'il étoit plongé dans l'yvresse, & l'étoufferent dans son lit.

Le Roi ayant appris la mort de son fils, fit emmener à Miquenez sept des femmes de Zidan, avec le Marchand qui lui fournissoit le vin & les liqueurs dont il s'étoit enyvré. On livra les femmes entre les mains de la Sultane Zidana, qui pour se venger de la mort de son fils, en fit étrangler trois, après leur avoir fait couper les mammelles, & les leur avoir données à manger.

Quelque sujet de plainte & de mécontentement que le Roi eût eu de la revolte de son fils, l'amour qu'il avoit pour la Sultane lui fit donner tous les ordres nécessaires pour une sepulture telle qu'il convenoit à un Prince. Après avoir fait embaumer son corps, on le transporta de Tarudant à Miquenez, sous l'escorte de six mille Cavaliers. Quand on fut arrivé aux montagnes de Tedela, les Habitans s'opposerent au passage de la Cavalerie, & malgré les menaces qu'on leur faisoit de la part du Roi, ils ne voulurent jamais ceder qu'à

bonne composition. On leur donna donc deux mille piastres pour droit de passage, & de là on transporta le corps sans aucune difficulté jusqu'à Miquenez, où il fut inhumé & mis dans le tombeau des Cherifs, avec les cérémonies ordinaires.

Quelque tems après, le Roi fit bâtir sur le tombeau de son fils, une Mosquée qui servoit d'asile à ceux qui avoient commis quelques crimes, & où chacun étoit obligé d'aller invoquer comme un Saint, ce Cherif mort yvre dans une Loi qui défend l'usage du vin, & que les Maures mêmes ne pouvoient souffrir pendant sa vie, à cause de ses débauches & des cruautés inoüies qu'il exerçoit sur ceux de sa Nation, comme sur les Esclaves.

Le Roi se flattoit de voir regner la paix dans ses Etats, après la mort de Mahamet & de Zidan; mais bien-tôt après, son fils Mulei Abdelmeleck lui causa de nouveaux embarras. Ce Cherif qui étoit depuis long-tems Gouverneur de Suz, prenoit dans son Gouvernement des airs de Souverain & de maître absolu. Il poussa l'indépendance jusqu'à refuser de payer le tribut au Roi, & sécoüa le joug. Le Roi à qui

le

le grand âge ne permettoit pas de s'engager dans une guerre civile, eut recours aux ruses, pour engager Abdelmeleck à revenir à la Cour. Le Roi lui pardonna sa faute, & lui écrivit des Lettres pleines de tendresse & de promesses les plus engageantes. Il feignit-même de l'appeller pour le faire monter sur le Trône. Mais Abdelmeleck se défiant toujours de son pere, se contentoit de lui répondre dans les termes les plus respectueux, & de se servir de prétextes honnêtes pour se dispenser de lui obéïr. Cependant se voïant vivement pressé, il écrivit à son pere, qu'il esperoit que Dieu exauceroit les vœux qu'il faisoit tous les jours pour la conservation de sa santé, mais que pour se rendre à Miquenez, il le prioit de l'en dispenser ; qu'au reste il pouvoit protester avec serment, qu'il n'avoit jamais eu la pensée de prendre les armes, comme ses ennemis l'avoient faussement insinué.

Le Roi parut content des excuses de son fils, soit que ce vieux Prince voulût joüir de la paix pendant le peu de jours qui lui restoient à vivre, soit qu'il vît bien que les troupes qu'il enverroit contre son fils, ne pourroient

faire de grandes expeditions, à cause des montagnes & des défilés par où il falloit les faire passer. Quoiqu'il en soit, le Roi ne laissa pas échaper l'occasion de faire éclatter la haine qu'il conservoit dans son cœur contre Abdelmeleck. Il résolut de changer l'ordre de sa succession, en faveur de Muley Hamet, qu'il nomma avant sa mort pour son successeur, quoique ce Prince fût moins âgé de deux ans qu'Abdelmeleck.

1727. Peu de jours après, Muley Ismael mourut dans un âge très-avancé, d'un abcès au bas ventre. Le chagrin qu'il eut de ne pouvoir pas monter à cheval, augmenta beaucoup son mal. En effet, cet exercice joint à la vie frugale qu'il mena toute sa vie, contribua beaucoup à l'entretenir dans une santé parfaite. Ce Prince étoit si sobre, que personne dans ses Etats ne porta cette vertu si loin que lui. Il observoit scrupuleusement jusqu'aux plus superstitieuses cérémonies de sa Réligion. Son attachement pour la Loi de Mahomet lui attira le respect des peuples à un si haut dégré, que ceux-ci, sans se plaindre, souffroient qu'il exerçât avec un pouvoir absolu, des cruautés & une tyrannie

fans borne. Sur la fin de fa maladie, il fortit de fon corps une puanteur fi grande, que tout le monde fut obligé de l'abandonner, malgré la grande quantité de parfums qu'on brûloit fans ceffe dans fon Appartement. Enfin il ne refta pas une feule perfonne pour recevoir le dernier foupir de ce Prince.

Muley Ifmaël voïant que fon mal étoit incurable, ordonna au Chef des Eunuques de cacher fa mort, jufqu'à ce que fon fils Hamet eût pris toutes les mefures néceffaires pour fe tenir en garde contre fes ennemis, & s'affurer de la Couronne. Deux mois s'étoient déja écoulés depuis la mort du Roi, fans que perfonne en fût informé. On avoit expedié les affaires à l'ordinaire: & les Alcaïdes avoient reçu chaque mois le tribut comme auparavant ; lorfque le peuple furpris de n'avoir pas vû fon Souverain depuis long-tems, commença à fe plaindre. Bien-tôt après il en vint aux murmures, & s'affembla en foule autour du Palais, en demandant à voir le Roi.

Pour appaifer ce tumulte, on répondit que le Roi étoit entierement rétabli, & qu'en peu de jours il iroit en pelerinage à une Mofquée éloignée d'une

lieuë de Miquenez, pour rendre à Dieu des actions de graces. Au jour marqué, le carosse du Roi bien fermé, sortit de l'Alcassave, avec les Gens de sa suite, pour se rendre à la Mosquée. A peine le carosse y fut-il arrivé, que le peuple voulut voir le Roi qu'on lui cachoit. Alors le Chef des Eunuques s'étant retiré dans la maison du Santon Muley Idriss, il fit ouvrir le carosse, & montrer aux Assistans, le cadavre du Roi, qu'on ramena ensuite à Miquenez, où il fut inhumé dans son propre Palais, avec les cérémonies ordinaires. Son fils Hamet lui fit élever un magnifique Mausolée.

Je ne puis passer ici sous silence l'Ambassade que Muley Ismaël envoïa au Roi Louis XIV. en 1699. Mais avant d'entrer dans le détail de cette ambassade, je crois qu'il est à propos d'instruire le Lecteur de ce qui y a donné lieu.

Il y avoit déja long-tems que les Maures avoient éprouvé dans differens combats, que la puissance du Roi de France étoit aussi redoutable sur mer que sur terre, lorsque l'Amiral Abdalla-Ben Aischa que Muley Ismaël avoit envoïé en 1698. le long des Côtes d'Afrique, pour observer ce qui s'y passoit, fut attaqué

par un Navire François qui l'auroit pris, après l'avoir battu, & l'auroit mis hors d'état de se défendre, sans un calme qui survint tout à coup. L'Amiral Abdalla échappé des mains des François, loin de se venger de la perte qu'ils venoient de lui causer, pensa serieusement à engager le Roi son maître à faire la paix avec la France, persuadé que son Prince ne pouvoit autrement se soutenir dans les entreprises qu'il faisoit sur mer. Muley Ismaël aïant reçû cet avis de son Amiral, écrivit aussi-tôt au Commandant de l'Escadre Françoise qui étoit devant Salé, pour le prier de conferer avec Abdalla sur les moïens de faire la paix. Le Chevalier de Coëtlogon qui commandoit l'Escadre étant absent, le Marquis de Roussi fit sçavoir à l'Amiral Abdalla, qu'il étoit prêt de le recevoir dans son bord & d'entendre les propositions qu'il lui feroit de la part de son Maître. Abdalla s'y rendit, & on proposa une treve de huit mois. Le Roi de Maroc l'aïant signée, le Marquis de Château-Renaud eut ordre de conduire en France l'Amiral Abdalla en qualité d'Ambassadeur.

Cet Amiral débarqua à Brest le 11. Novembre, avec dix-huit personnes de sa suite. Quand il sortoit de chez lui,

deux de ses Officiers marchoient à ses côtés, portant sur leurs épaules un sabre nud & un autre dans le foureau. Deux autres Maures l'accompagnoient avec chacun un fusil couvert de Maroquin rouge. On portoit derriere lui un Pavillon de toile blanche pour désigner sa qualité d'Amiral.

Pendant son sejour à Brest, chacun s'empressa de lui rendre les honneurs dus à son caractere. Les Dames de cette Ville vinrent lui rendre visite, & plusieurs d'entre elles prirent plaisir à lui faire des questions touchant les mœurs de son Païs. Ses reparties parurent très-spirituelles. En voici une.

Une Dame lui aïant demandé pourquoi les Maures avoient plusieurs femmes, il répondit poliment, que s'ils étoient en France, ils se contenteroient d'en épouser une, parce qu'ils trouveroient en une seule, toutes les bonnes qualités qu'ils étoient obligés de chercher dans plusieurs de celles de leur Païs.

L'Amiral Abdalla aïant passé plusieurs jours à Brest, se préparoit à partir pour se rendre à la Cour, lorsque le Roi lui fit sçavoir qu'il falloit avant d'y venir, qu'il montrât le pouvoir qu'il avoit de

convenir des propositions touchant la paix. Mais Abdalla se renferma toujours dans l'ordre précis que lui avoit donné le Roi son maître, de n'entreprendre aucune négociation, qu'après avoir eu l'honneur de paroître devant S. M. T. C. & lui avoir remis en main sa Lettre. Il ajouta qu'on se comportoit ainsi chez eux envers les Ambassadeurs de France; Que Hadgy Thumin, dernier Ambassadeur de Maroc en France, avoit agi de la même maniere; qu'ainsi on ne devoit pas lui refuser les honneurs qu'il demandoit, & qui avoient été accordés à son Prédecesseur.

On répondit si solidement à toutes les réponses d'Abdalla, qu'il consentit à faire voir ses pouvoirs qui étoient en bonne forme, & munis du Sçeau du Roi de Maroc. Ensuite il ajouta que les ordres qu'il avoit reçus de son Souverain étoient si précis, que sa tête en étoit le garant; Qu'enfin il n'avoit d'autre parti à prendre que de s'en retourner à Maroc, si on ne vouloit pas lui permettre de se rendre au plûtôt à la Cour, pour présenter sa Lettre avant que de traiter de la paix.

Louis XIV. informé de ce qui se passoit, donna ses ordres pour faire con-

duire cet Ambassadeur de Brest à Paris, où il arriva le 5e. Fevrier 1699. après avoir reçu des principaux Officiers des Villes par où il passa, toutes les marques d'honneur qu'il pouvoit esperer. Il avoit déja conçu une si haute idée de la France, qu'il ne put s'empêcher de dire, qu'il s'étonnoit comment il pouvoit y avoir un Prince dans le monde assez temeraire pour attaquer Louis le Grand. A son arrivée, l'Introducteur des Ambassadeurs le reçut à la descente de son carosse, & le complimenta de la part du Roi.

Quelques jours après on le conduisit à Versailles, où on lui fit les honneurs accoutumés. Il ne pouvoit assez admirer la magnificence qui regnoit dans les Appartemens du Louvre. Il entra dans la Salle du Trône où le Roi étoit assis sur une Estrade sous un Dais superbe. Abdalla s'étant approché, prononça sa harangue d'un ton assez ferme, & remit ensuite au Roi la Lettre de Muley Ismaël avec des presens qui consistoient en une Selle assez singuliere, drodée à la mode de Barbarie, une peau de Tygre, huit Hayques, * cinq peaux de Lion, & quatre douzaines de peaux de Maroquin rouge.

* Espece de voile qu'on met sur les épaules.

L'air majestueux de Louis XIV. fit tant d'impression sur l'esprit d'Abdalla, que cet Africain n'hésita pas de dire qu'il falloit marcher sur la tête comme sur les pieds, si cela pouvoit procurer plus promptement le bonheur de voir Sa Majesté. Le Roi aïant reçû les présens & la Lettre d'Abdalla, il lui dit qu'il nommeroit des Commissaires pour entendre les propositions, & qu'il ratifieroit les choses dont ils conviendroient ensemble, afin de lui donner des marques de l'estime qu'il faisoit de son Maître, & quant à lui, il lui feroit tous les plaisirs qu'il pourroit. Abdalla remercia très-humblement le Roi, & pria S. M. de le recevoir au nombre de ses Sujets en Barbarie, lui promettant d'executer ses ordres avec autant de fidélité qu'il le faisoit envers le Roi son maître. Ensuite il se retira. Le même jour il alla rendre visite aux Ministres, & les complimenta chacun d'une maniere differente, suivant leur rang, & la dignité dont ils étoient revêtus.

On ne négligea rien pour satisfaire la curiosité de cet Ambassadeur. On lui fit voir tout ce que Paris contient de plus beau & de plus magnifique. Il observa tout, & répondit très-obligeamment aux

questions qu'on lui fit. Madame lui aïant demandé s'il aimoit naturellement le beau sexe, l'Ambassadeur lui dit, que le feu de son amour pour les femmes étoit si violent, que s'il étoit allumé sur les rochers les plus durs, il les feroit fondre comme de l'eau. Un jeune Seigneur present à ce discours, prit la parole, & fit entendre à l'Ambassadeur que s'il avoit tant de passion pour les Dames, il trouveroit de quoi se satisfaire à Paris. Il repliqua avec sagesse, que la place étoit prise par son Epouse; qu'il en avoit eu dix enfans; que jamais depuis son mariage il ne lui avoit fait tort, & qu'il prenoit Dieu à témoin que l'amour de son salut l'avoit toujours emporté sur celui du monde.

Enfin les affaires n'aïant pû se terminer entre le Roi de Maroc & la France, l'Ambassadeur Abdalla prit congé du Roi; & se retira dans son Païs, en témoignant beaucoup de regret de n'avoir pû conclure le traité de Paix, & promettant de ne rien épargner auprès du Roi son maître, pour le resoudre à accepter les conditions qu'on lui proposoit. Il demanda ensuite qu'on lui accordât pendant un mois, une suspension de toutes hostilités.

On a prétendu que lorsque l'Ambassadeur fut de retour à Maroc, il fit un portrait si avantageux de la beauté, des agrémens & des vertus d'une illustre Princesse fille naturelle de Louis XIV. que le Roi de Maroc écrivit au Roi de France pour la lui demander en mariage. Mais le fait n'est pas veritable, & n'a passé pour tel que pendant quelque tems, ou parmi le peuple. *

Muley Ismaël étant donc mort, comme nous l'avons déja dit ci-devant, un de ses fils qu'il avoit eu d'une Concubine, & qu'on nommoit Muley Abdalla, fut contraint de se retirer de Miquenez pour chercher un asile assuré contre les poursuites de Hamet son frere, dont il avoit encouru la haine, avant que cet évenement fût rendu public. En effet, Abdalla dont le dessein étoit de tenter un moïen de monter sur le Trône, avoit resolu de se faire representer le Roi son pere à force ouverte. Les Domestiques de ce Prince en vinrent-même aux mains avec ceux de Hamet d'Ahebbi; mais les derniers superieurs en nombre, eurent tout l'avantage sur les autres.

Le Bacha Empsaël Chef des Négres aïant fait publier la mort du Roi If-

* Voïez le Mercure historique de l'année 1709.

maël, plaça Muley Hamet sur le Trône de son pere, & après les adorations & les cérémonies accoutumées, il le proclama Roi de Maroc, de Fez, &c. Aussi-tôt on fit pointer toute l'artillerie dans le Palais, & mettre sous les armes tous les Négres & les Soldats de la garde; ensuite on y appella les Habitans de Miquenez qui se soumirent sans résistance, à la vûë de cet appareil de guerre, de crainte de voir mettre la Ville à feu & à sang.

Les choses ne se passerent pas si tranquillement à Fez, où l'on envoïa demander la soumission du peuple, avec ordre d'envoyer des Députés pour venir rendre hommage à leur nouveau Roi. Les Habitans de Fez répondirent que la mort de Muley Ismaël leur causoit tant de chagrin, qu'ils avoient bésoin de quelques jours, pour déliberer sur une affaire aussi importante. Ils se servirent de cette défaite pour gagner du tems, persuadés que dans cet intervale, ils pourroient régler leur conduite sur l'exemple des autres Provinces, ou sur les mouvemens que la revolution y produiroit.

A peine eut-on appris dans les Provinces de l'Empire, que Muley Hamet

étoit monté sur le Trône, que tout le monde courut aux armes, surpris & indigné de ce que Mulei Ismaël eût choisi pour son successeur, le plus jeune de ses enfans & le plus débauché. En effet, dés sa tendre jeunesse, on avoit remarqué en lui un penchant extraordinaire pour l'yvrognerie, & pour les femmes. Ce Prince étoit grand, sa phisionomie farouche & cruelle; il avoit le visage boufi & fort gravé de petite verole, le devant de la bouche dégarni de dents, & la couleur d'un Mulâtre. Son habillement étoit ordinairement une Alhaque blanche sur laquelle il portoit un long manteau noir quand il faisoit froid. Son Turban étoit une ceinture de soïe verte, accommodée avec la négligence d'un yvrogne.

Ce nouveau Roi voulant s'attirer la bienveillance du peuple, fit publier une Déclaration, par laquelle il promettoit à ses Sujets de ne rien exiger au dessus du dixiéme des biens, accordé par la Loi de Mahomet. Ensuite il confirma l'élection des Gouverneurs qui avoient été mis en place dans le précedent Ministere. Cette démarche à la verité, ne portoit aucun préjudice à Hamet, puisqu'il ne restoit plus dans les premieres Charges d'Officiers suspects, & qu'on

avoit dépoüillé de leurs biens, ceux qui s'étoient déclarés pour Abdelmeleck.

Après cette Déclaration qui paroissoit avoir été faite en faveur du peuple, Hamet pour mettre les Négres dans son parti, leur fit de grands presens, & leur confia l'administration de toutes les affaires. Cette préference causa un dépit violent aux Maures, surtout aux Habitans de Fez. Ceux-ci commencerent l'ouverture de la revolte par le massacre de leur Gouverneur, & d'environ quatre-vingt personnes de sa suite, & se vengerent ainsi des vexations & des cruautés que cet Officier exerçoit sur eux depuis plusieurs années.

Les Habitans de Tetuan, & la Province où le Bacha Hamet étoit Gouverneur, suivirent l'exemple de ceux de Fez. Les Montagnars des environs de Tetuan se souleverent les premiers, aïant à leur tête Bollize, homme puissant, & qui s'étoient acquis beaucoup de crédit & d'autorité dans les montagnes de ce Païs. Ce Capitaine indigné de la rigueur dont s'étoit servi le Bacha Hamet pour lui faire payer de grosses taxes, se joignit aux Habitans les plus distingués de Tetuan, pour faire la guerre au Bacha.

Les Montagnars commencerent à faire éclater leurs premiers actes d'hostilité sur les Rafféens, établis dans le Païs où le Bacha étoit né, & où demeuroient ses Vassaux, ses amis & ses parens. On pilla leurs Châteaux, on ravagea leurs terres, & on prit tous leurs chevaux. On fit passer au fil de l'épée tous ceux qui eurent le courage de se défendre. La nouvelle de cette irruption étant venuë jusqu'aux oreilles du Bacha, il resolut de tirer vengeance de l'affront & de l'insulte qu'on venoit de lui faire. Pour cet effet, il voulut engager les Habitans de Tetuan à se joindre à lui, mais ceux-ci s'en défendirent, sous prétexte que dans leur absence, les Montagnars pourroient faire une descente, & saccager leur Ville.

Le Bacha voïant qu'il n'avoit rien à esperer du côté des Habitans de Tetuan, prit la resolution de faire venir la garnison de Ceuta; mais la plûpart des Soldats refuserent de marcher, & le reste qui s'étoit joint à son Armée, l'abandonna dans la suite; en sorte que le Bacha se vit réduit à n'avoir que ses Négres. Malgré cette désertion générale, ses affaires parurent se rétablir, par le moïen d'un secours de cinq cens hom-

mes presque tous de Cavalerie, que son frere lui amena de Tanger, d'où il étoit Gouverneur.

Avant d'aller attaquer les rebelles, le Bacha Hamet confia le Gouvernement de Tetuan à son frere, & lui laissa ses Négres pour le maintenir dans ce poste, & ranger les Habitans à leur devoir. Mais ceux-ci, loin de respecter ses ordres, l'obligerent, après le départ du Bacha, à mettre hors de la Ville les Raféens qui s'y étoient réfugiés. Ensuite il s'éleva une sédition dans la Ville, qui obligea ce nouveau Gouverneur à se retirer avec ses Partisans, dans le vaste Palais du Bacha; & de peur que les Bourgeois ne s'emparassent des poudres; il fit mettre le feu au Magasin. Il y eut plus de soixante maisons renversées de fond en comble. La secousse fut si grande, que tous les Edifices en furent ébranlés jusqu'aux fondemens. De là il se sauva dans la maison d'un Santon avec toute sa famille, & sans perdre de tems, il alla joindre le Bacha son frere à Tanger.

Après sa retraite, les Tetuanois saperent par les fondemens, le magnifique Palais du Bacha, & bouleverserent entierement ses vastes & magnifiques Jardins,

Jardins, à l'exemple des Montagnars, qui avoient détruit quelque tems auparavant, les maiſons de plaiſance qu'il avoit aux environs de la Ville. Malgré ces mouvemens, les Habitans de Tetuan ne ſe déclarerent pas contre le Roi Muley Hamet Dahebbi; au contraire, ils chercherent tous les moïens de ſe juſtifier de leur conduite, & le déclarerent Roi de Maroc, ſuivant les ordres qu'on leur en avoit donnés. Ils firent connoître au Roi qu'ils n'en vouloient qu'au Bacha, & que leurs démarches ne tendoient qu'à le punir de la tyrannie qu'il avoit exercé contr'eux : qu'entr'autres choſes, ils ſe plaignoient de ce qu'il avoit retenu le ſalaire aux ouvriers qu'il avoit emploïés pour faire bâtir des Palais, & des jardins dignes d'un Souverain, & de ce qu'il avoit refuſé aux Habitans, le payement des materiaux qu'ils lui avoient fournis. Ils envoyerent des Députés chargés de préſens pour le Roi & pour les principaux Miniſtres, avec ordre de demander un autre Bacha.

Le Roi fit venir auſſi-tôt le Bacha pour ſe juſtifier ſur les choſes dont on l'accuſoit. Alors ce Prince propoſa des moïens de paix entre les Députés de

Tetuan & le Bacha. On dressa les articles de la reconciliation, mais celui-ci après les avoir lus, refusa d'y souscrire; ainsi chacun s'en retourna. Le Bacha prit le chemin de Tanger, & les Députés de Tetuan, celui de Fez.

Les Habitans de Fez suivirent l'exemple de ceux de Tetuan, & quoiqu'ils eussent massacré leur Gouverneur, & chassé tous les Négres que le Roi avoit mis dans les deux Forteresses qui commandent la Ville, ils envoyerent cependant des Commissaires à la Cour, pour travailler à un accommodement, ou plûtôt pour gagner du tems; car ils ne pensoient à rien moins qu'à la paix, au contraire, ils n'avoient d'autre dessein que de faire secrettement tous les préparatifs de guerre nécessaires pour le siége, d'attirer les Tetuanois dans leur parti, & d'assurer Muley Abdelmeleck de leur parfaite soumission & de leur fidélité.

Dans ces conjonctures tumultueuses, la Cour de Miquenez se vit obligée d'employer tous ses soins pour empêcher que le redoutable Rival du Roi ne portât les choses à la derniere extrémité. Pour cet effet, on tâchoit de gagner les esprits par la douceur, & en accor,

dant à un chacun ce qu'il demandoit. Le Roi envoïa à Tetuan en qualité de Bacha, Abdelmeleck Busfra qui avoit été le dernier Alcayd du nouveau Fez, & pour satisfaire l'un & l'autre parti, le Bacha Hamet fut nommé Gouverneur de Larach, d'Arzilla & de Tanger.

Quelques jours après, Muley Ally frere du Roi, à la tête de l'Armée Roïale, vint attaquer Muley Abdelmeleck qui étoit son frere uterin, mais celui ci s'étant défendu courageusement, mit en déroute l'Armée d'Ally, qui fut disgracié à son retour à Miquenez, & envoyé aux arrêts dans sa maison, parce qu'on avoit rapporté au Roi, que la mauvaise conduite & la lâcheté de ce Prince, avoient été cause de cette défaite. Les Négres furent fort maltraittés dans cette bataille. Abdelmeleck qui ne pouvoit les souffrir, déclara hautement que jamais un seul homme de cette Nation n'approcheroit de sa personne, lorsqu'il seroit maître absolu de l'Empire. Cette déclaration ne contribua pas peu à fortifier le parti de son frere. Car les Négres prirent tous le parti du Roi, & resolurent de ne prendre dans la suite d'autres interêts

que ceux de ce Prince.

Abdelmeleck s'empara après cette victoire, de la fameuse Ville de Maroc & de tout le Païs qui en dépend. Ce qui causa de grands embarras à la Cour & aux Partisans du Roi. Abdelmeleck écrivit ensuite aux Habitans de Fez, pour les engager à demeurer fermes dans son parti, qu'ils avoient embrassé ouvertement contre Muley Hamet qui s'étoit rendu odieux dans toutes les Provinces par ses cruautés & ses débauches.

Cependant les Négres picqués contre Abdelmeleck, & outragés de la façon dont ils les avoit traités dans la derniere déroute, n'en voulurent pas demeurer là. Ils mirent en campagne un corps nombreux de Cavalerie, sous la conduite d'Hamet Tariffa, vieux Officier de leur Nation, & très-experimenté dans le métier de la guerre. Il sçavoit user à propos de ruses & de stratagêmes dans ses expeditions militaires. Or comme il voyoit que dans une telle conjoncture il ne pouvoit rétablir son parti qu'en les mettant en usage, il médita un coup qui fut bien funeste à Abdelmeleck.

Hamet Tariffa s'étant donc avancé vers Maroc, feignit d'abord de diviser

son Armée en plusieurs corps, & de les porter dans differens endroits. Il envoya aussi-tôt des espions dans le camp d'Abdelmeleck, qui se présenterent à ce Prince comme Déserteurs de l'Armée ennemie, & lui donnerent avis du dessein de Tariffa. Aussi-tôt Abdelmeleck détacha contre l'ennemi, la plus grande partie de son Armée. Mais Tariffa averti à son tour de ce mouvement, rassembla pendant la nuit toutes ses troupes dans un endroit, d'où il vint fondre sur Abdelmeleck. Ce Prince, quoique trahi, soutint l'attaque avec un courage invincible. Il reçut trois blessures qui ne furent pas mortelles. Après cette expedition, il se retira à Maroc, d'où on publia qu'il avoit été tué. Cet échec porta un si grand préjudice à ses affaires, qu'il fut obligé d'abandonner Maroc, pour se retirer dans l'interieur du Païs. Cette victoire releva le courage & l'esperance des Négres & des Partisans du Roi avec d'autant plus de fondement, qu'Abdelmeleck ne pouvoit tenir la campagne à cause de ses blessures. La Cour de Miquenez triompha de cette défaite. On y fit valoir l'avantage qu'elle donnoit au Roi sur son Rival, & on publia par-

tout qu'Abdelmeleck étoit sans ressource, qu'il n'avoit ni armes ni argent, qu'enfin il étoit hors d'état de continuer ses entreprises.

Les Habitans de Fez déconcertés par cet échec, penserent sérieusement à faire la paix avec le Roi, non par attachement pour sa Personne, ni par affection pour cette troupe d'yvrognes qui composoient sa Cour, mais dans la crainte que ce Prince, après s'être rendu maître de la personne de son Rival, ne leur fit sentir toute son indignation, & ne les accablât par ses cruautés. Après avoir donc déliberé, on envoya un magnifique present au Roi, avec promesse de lui fournir dans la suite des sommes plus considerables, à condition que Sa Majesté ne changeroit pas la garnison de Fez, ni celle de leur Château, & que ses Habitans auroient une entiere liberté de continuer leur commerce. Le Roi fut obligé d'accepter ces conditions, d'autant qu'Abdelmeleck n'ayant pas été tué, comme on l'avoit dit, le Roi ne pouvoit contraindre le peuple de Fez à se soumettre, sans faire revenir son Armée des frontieres, où elle étoit pour tenir son Rival en respect.

Sur ces entrefaites, le Bacha Hamet partit de Tanger pour se rendre à Tetuan avec six mille hommes tant de Cavalerie que d'Infanterie. Il ravagea tous les endroits par où il passa, sans avoir égard au partage que le Roi avoit fait depuis peu de ce Gouvernement ; ce qui donna lieu de croire que la Cour lui avoit secrettement ordonné de se mettre en possession de cette partie détachée des Provinces où il commandoit auparavant, aussi-tôt qu'il seroit en état de soutenir cette entreprise, & qu'il avoit un plein pouvoir de reduire les Tetuanois, qu'on regardoit comme les plus zélés Partisans d'Abdelmeleck. Le Bacha resta pendant trois jours à la vûë de Tetuan, où l'on fut dans des craintes & des allarmes continuelles. Les Bourgeois sous les armes, demeurerent pendant tout ce tems sur le rempart, qu'ils avoient bordé de seize piéces de canon. A l'arrivée du Bacha, la Cavalerie sortit de la Ville, mais elle fut repoussée. Deux Soldats perirent dans cette occasion. Le lendemaiu Hamet se retira, emmenant avec lui une quantité prodigieuse de bestiaux. Les Montagnars l'attaquerent dans sa retraite, mais il les mit aisément en déroute.

Ensuite les Tetuanois bâtirent pour leurs Sentinelles, des cabanes le long des lignes, & firent élever devant la porte de la Ville, une Redoute quarrée, qu'ils garnirent de grosses piéces de canon.

Quelques jours après, Ali-Ben-Atta oncle maternel du Roi, & plusieurs Grands de la Cour, se rendirent à Tetuan, sous prétexte de ménager un accommodement entre Hamet Bacha de Tanger & les Tetuanois. Mais le lendemain de leur arrivée, le Bacha Hamet parut à la vûë de Tetuan, qui n'est éloigné de Tanger, que de quarante mille. A son approche, on fit plusieurs décharges du Château, & les Habitans coururent sur les remparts, d'où ils tirerent quelques coups de canon, sans incommoder l'Armée du Bacha, qui étoit campée hors de la portée des batteries.

Les Députés de la Cour se rendirent aussi-tôt auprès du Bacha, & on n'entendit plus parler d'eux. Cette démarche acheva de convaincre les Tetuanois, que ces Seigneurs n'étoient venus à Tetuan, que pour prendre connoissance de leurs affaires, & tenter par leurs intrigues, de remettre le peuple dans

dans les interêts de Hamet.

Le Bacha envoïa sur le midi un Héraut, qui somma la Ville de lui donner quarante mille ducats, pour les reparations des Domaines, des jardins & des maisons de Hamet que les Tetuanois avoient ravagés. On les menaça en même-tems de livrer le lendemain l'assaut, s'ils ne payoient pas cette somme avant la fin du jour. Les Tetuanois répondirent avec fierté, qu'ils n'avoient autre chose à envoyer au Bacha, que de la poudre & des boulets, qu'ainsi il pouvoit commencer l'attaque, & qu'on l'attendoit de pied ferme.

Tandis que les Tetuanois se préparoient à soutenir le siége, le Bacha Bussra à cheval, accompagné de ses deux freres, suivi de son Secretaire, & d'environ trente Domestiques, couroit par toute la Ville pour animer les Habitans. Mais à peine eut-on fait quelques décharges de canon & de mousquets, qu'une terreur panique s'empara du peuple, & causa une si grande confusion, que chacun prit le parti d'abandonner les remparts, pour se sauver sur les toîts des maisons.

Le Bacha voulant profiter de cette occasion, fit avancer sa Cavalerie entre

la Ville & les rampars, pour ôter toute communication aux Assiégés, & mit aussi-tôt le reste de ses troupes en mouvement. Une partie vint se ranger au pied des murailles, & le reste de l'autre côté de la riviere, au dessous de la Ville. Cette entreprise si hardie jetta l'épouvante parmi les Assiégés, qui, dans leur surprise, ne trouverent d'autre ressource que de gagner la Ville. Le Bacha Busfra fut un des premiers qui prit la fuite avec ses freres & tous ses Domestiques, sans qu'on sçût ce qu'il étoit devenu. Le Vainqueur accompagné des Rafféens, entra dans la Ville aussi-tôt que les Habitans, qu'il chassa devant lui jusqu'à la Place du Château, éloigné d'environ un mille de la Ville. Il perit dans cette défaite, une grande partie des Bourgeois les plus distingués. Alors les Soldats du Bacha mirent tout au pillage. Mais les Habitans ayant repris leurs esprits à la vûë de ce désordre, monterent sur les terrasses de leurs maisons, d'où ils assommerent, sans courir aucun risque, les vainqueurs embarrassés de leur butin. Ensuite les Bourgeois s'étant rassemblés, les chasserent hors de la Ville, & en firent un grand carnage.

Hamet s'étant d'abord emparé de la Ville avec tant de facilité, jugéa à propos d'envoyer un détachement de ses troupes sous la conduite de son frere, pour attaquer le Château, où les Habitans s'étoient retirés. Ce Capitaine s'acquitta si bien de sa commission, que les Assiégés ne purent l'empêcher, malgré tous leurs efforts, de planter sur les murailles, ses drapeaux. Animé de ce succès, il feignit même de tenter l'escalade, mais comme il n'avoit ni échelles ni canon, il fut contraint de se retirer avec son détachement. Ces deux échecs irriterent si fort Hamet, qu'il fit punir severement plusieurs de ses soldats, après avoir fait brûler tout le butin qu'ils avoient fait dans la Ville.

La conduite du Bacha causa parmi ses troupes tant de confusion, qu'on ne songea à rien moins qu'aux moyens sûrs de reprendre la Ville. En effet, les Habitans avoient abandonné sur leurs remparts, seize piéces de canon avec quantité de boulets, dont l'ennemi auroit pû se servir pour raser la Ville. Mais les soldats mécontens de Hamet, reprirent le chemin de leur camp, sans toucher à cette artillerie. Les Habitans profiterent de cette discorde, & étant sortis

pendant la nuit, ils transporterent leur canon dans la Ville, le chargerent à cartouche, & poserent leurs batteries devant les barricades qu'on avoit faites à l'entrée de chaque ruë. Ensuite ils mirent des Gardes sur toutes les terrasses de leur maisons.

Quelques jours après, le Bacha Hamet voulant faire une nouvelle tentative, envoïa douze de ses soldats pour forcer le chemin entre la muraille & le logement, mais comme ils n'avoient personne pour les seconder, les Habitans vinrent fondre dessus, & les taillerent en piéces. Ce succès déconcerta entierement le Bacha Hamet, & l'obligea d'abandonner le siége, pour se retirer à Tanger.

Les Tetuanois perdirent dans ce combat trois cens cinquante hommes, parmi lesquels on trouva plusieurs Bourgeois des plus distingués. La perte du Bacha Hamet monta à mille morts ou environ. Après sa retraite, les Habitans s'étant un peu remis de leurs fatigues, songerent à faire de nouvelles provisions de munitions de guerre, de peur d'être surpris par le Bacha.

La haine que les Tetuanois avoient conçüë contre le Bacha & les Rasséens.

étoit montée à un si haut dégré, qu'ils apprenoient à leurs enfans à prononcer le nom de Hamet & des Rafféens, en leur donnant des épithetes propres à inspirer de l'horreur. Ces Habitans pousserent encore plus loin leur rage & leur vengeance. Ils déchirerent par morceaux les cadavres des ennemis qui étoient restés sur le champ de bataille, & les donnerent à manger aux chiens. Ils ne pouvoient se lasser de faire voir à leurs enfans ceux qui étoient restés çà & là dans la Ville, afin d'imprimer dans leurs cœurs par cet horrible spectacle, le souvenir de cette querelle.

Quelques jours après le siége, on fit d'éxactes recherches dans tous les souterrains de la Ville, & dans les trous où on pouvoit se cacher. On y saisit un grand nombre de malheureux du parti de Hamet, qui s'y étoient retirés pour s'échaper à la fureur des Tetuanois, & dans l'esperance de s'évader quand ils en trouveroient l'occasion. Mais leur sort ne fut pas plus heureux que celui de leurs compagnons; car sur le champ on leur fit couper la moitié du cou par derriere, suivant la maniere de trancher la tête, que la cruauté a fait inventer aux Maures. On prit entr'autres un pau-

vre homme extenué par la faim qu'il avoit souffert pendant plusieurs jours. On le conduisit en prison, où on ordonna de le bien nourrir, afin qu'après avoir repris ses forces, il fût en état de soutenir les rigueurs du supplice auquel on l'avoit destiné.

Après ces sanglantes executions, il s'éleva dans la Ville une sédition, au sujet du Gouvernement que le Bacha Busfra avoit abandonné, pour se retirer honteusement pendant le siége. Chacun prétendoit à cet honneur, & personne ne vouloit le ceder. Le désordre y étoit si grand, que le peuple ne vouloit plus y reconnoître de Chef. Tout ceci se passoit dans Tetuan, tandis que Busfra informé de la retraite des ennemis, se préparoit à sortir des montagnes où il s'étoit refugié. Ce Bacha s'étant approché de la Ville, fit annoncer son arrivée aux Tetuanois, quatre heures avant d'y faire son entrée. L'Amiral accompagné de quelques Gouverneurs, monta aussi-tôt à cheval pour aller au devant de lui. Ils lui rendirent tous les honneurs qui lui étoient dûs; mais loin de le rétablir dans ses droits & de le revêtir de l'autorité qu'il avoit auparavant, on lui diminua ses apointemens

à cause de sa lâcheté, & de la conduite honteuse qu'il avoit tenuë pendant le siége.

Sur ces entrefaites, il arriva dans Tetuan un accident qui affligea beaucoup les Habitans de cette Ville. Pendant l'Eté ils avoient fait élever un Fort qui défendoit la Ville du côte du Midy. C'étoit une Tour quarrée de cinquante pieds de large, sur trente de haut. Elle avoit une batterie de douze piéces de canon pour sa défense; comme elle n'étoit soutenuë que sur une arcade qui en faisoit le tour, ses fondemens s'affaisserent sous le poids d'une platte forme, faite pour porter le canon, & comblé de terre; en sorte que tout un côté de la muraille s'écroula depuis le haut jusqu'en bas.

Comme on craignoit que le Bacha Hamet ne fist une seconde entreprise sur cette Ville, dans le tems qu'on y penseroit le moins, on resolut de relever promptement les débris de cette Tour. On emploïa les Juifs renegats aux travaux les plus considerables, & les jeunes gens eûrent le soin de faire charrier les pierres. Pour animer ces Ouvriers & les divertir, on leur envoïa tout le corps des Musiciens Maures.

Dans le même tems il s'éleva de nouveaux troubles dans le vieux Fez. Les Habitans de cette Ville passerent au fil de l'épée plusieurs Ludyres * qui étoient parens du Roi, & qu'on avoit mis en garnison dans le nouveau Fez, Forteresse qu'on avoit bâtie afin de contenir dans le devoir le vieux Fez, sujet à se revolter pour secoüer le joug, & joüir de la liberté. La nouvelle de ces hostilités capables de produire de grandes revolutions, que les Tetuanois désiroient autant que les Habitans de Fez, causa une joïe sensible aux premiers.

Mais quelques jours après, les nouvelles qu'on reçut à Tetuan changerent cette joye en tristesse. En effet, on y apprit par un Courrier, que le Roi avoit resolu de rétablir Hamet dans la dignité de Bacha de cette Ville, & de toutes les autres qui dépendent de ce Gouvernement; qu'il ordonnoit aux Tetuanois de recevoir Hamet en qualité de Bacha, & de lui obéir comme auparavant; qu'enfin s'ils refusoient de se soumettre, on les puniroit comme rebelles aux ordres du Roi. On mandoit en même-tems à Busfra de se rendre à la Cour sans délai.

* Les Ludyres étoient la Garde favorite du Roi.

Cet évenement subit & inesperé, surprit autant les Tetuanois, qu'il les déconcerta. On assembla aussi-tôt les Principaux de la Ville chez le Bacha, où l'on tint un grand Conseil. On délibera dans cette Assemblée, qu'il valoit mieux s'exposer à souffrir la mort, que de recevoir Hamet pour Gouverneur, avec lequel on ne sçavoit déja que trop combien il seroit difficile de se reconcilier sincerement, & comment il traiteroit ses ennemis, s'il venoit à bout de les soumettre.

Ces réfléxions, la mauvaise foi de Hamet, son caractere cruel & vindicatif dont il avoit si souvent donné des marques, porterent tout le peuple à se conformer à la déliberation du Conseil; de sorte que tous les Habitans d'une commune voix, déclarerent qu'ils n'auroient jamais de confiance en ce Bacha, & que s'ils ne pouvoient l'empêcher d'entrer dans la Ville en qualité de Gouverneur; ils étoient resolus de se retirer à Ceuta, & de se mettre sous l'obéïssance du Roi d'Espagne.

Avant d'en venir à ces extremités, on fut d'avis de se soumettre en apparence aux ordres du Roi. Et comme on avoit appris que Mulei-Abdelmeleck ne

faisoit aucun mouvement, & qu'on ignoroit l'état de ses affaires, on prit le parti d'envoyer le Bacha Busfra à Miquenez. D'un autre côté, les Tetuanois ne voulant pas qu'on les soupçonnât de refuser au Roi l'obéïssance qui lui étoit dûë, ils firent partir dix Députés de leur parti, pour prier Sa Majesté de leur accorder sa protection, & d'entrer dans les justes raisons qu'ils avoient de se plaindre du Bacha Hamet. On avoit aussi chargé les Députés de solliciter le rétablissement de Busfra, & de faire connoître au Roi que ce Bacha étoit seul capable par sa douceur & son équité, de contenir dans le devoir le peuple, qui avoit été opprimé par son Prédecesseur. Enfin, pour que la Cour eût plus d'égard à leurs remontrances, on envoïa avec les Députés, dix Orphelins, qui avoient perdus leurs peres dans les dernieres irruptions du Bacha Hamet.

Le Bacha Busfra se chargea avant son départ, de présens pour le Roi & pour le Bacha Empsaël qui étoit alors premier Ministre, sçachant bien que l'argent étoit le premier mobile qui faisoit agir cette Cour, & qu'il ne viendroit pas autrement à bout de détruire les soupçons qu'on avoit contre lui, ni

de lever les obstacles qu'on formeroit pour s'opposer à son rétablissement. Les Tetuanois qui avoient les mêmes vûës, envoyerent aussi à la Cour de magnifiques présens, afin d'engager les Courtisans à faire revoquer les nouveaux ordres que le Roi avoit donné, ou du moins d'en suspendre l'execution. Les Tetuanois agissoient de cette maniere, pour gagner du tems, & par là s'informer plus éxactement de ce qui se passoit à Miquenez, tant par rapport à ce qui concernoit les affaires du Roi, que pour sçavoir éxactement ce qu'on pensoit de Muley-Abdelmeleck; car tous les avis qu'on leur en avoit donnés de la Cour, ou n'étoient pas fidéles, ou n'étoient parvenus jusqu'à eux que fort tard.

Dans le même tems, le Bacha Hamet ne manqua pas d'envoyer aussi une partie des présens qu'il avoit destinés pour la Cour, & promit de faire tenir le reste par son frere, lorsque la saison le permettroit, parce qu'il ne restoit plus à envoyer, que des Pendules à repetition, des Miroirs, & d'autres meubles qui ne pouvoient être transportés dans l'Hiver.

Cette abondance de présens releva

le crédit de la Cour de Miquenez, qui étoit bien diminué par le mécontentement des uns & des autres, & par la mauvaise conduite du Roi & de ses Ministres, qu'une troupe de Flatteurs compagnons de ses débauches faisoient agir. D'un côté le Bacha Hamet ne pouvoit souffrir qu'on lui eût enlevé la meilleure partie de son Gouvernement; de l'autre, les Tetuanois croïoient ne pouvoir vivre en sureté, tandis que Hamet seroit Bacha de Tanger, à cause de la facilité que le voisinage de cette Ville lui donnoit, d'empêcher leur commerce, & de ruiner leur Païs. D'ailleurs, le démembrement qu'on avoit été obligé de faire dans ce Gouvernement, portoit de grands préjudices à la Cour. En effet, sous prétexte de la guerre qu'on avoit à soutenir de part & d'autre, les Bachas n'envoïoient au Roi aucuns présens, & ne païoient aucunes taxes.

Le Bacha Busfra qui étoit parti de Tetuan pour se rendre à Miquenez, ne fut pas plûtôt arrivé proche la Ville de Fez, qu'il apprit que la guerre étoit déclarée, & que tous les Habitans du Pays étoient sous les armes. Les Arabes lui dirent que leur Nation étoit partagée, une partie pour ceux de Fez, &

l'autre pour l'Empereur ; qu'ils exerçoient sans cesse les uns contre les autres des actes d'hostilité ; que l'Armée du Roi avoit mis le siége devant Fez, après avoir fait venir du canon & des mortiers de Miquenez ; qu'enfin Muley Abdelmeleck n'avoit encore donné aucune de ses nouvelles.

Lorsque Busfra fut arrivé à Fez, on l'informa d'abord de ce qui s'y étoit passé. On lui dit que le Roi y avoit envoyé son frère Muley Amsteady, avec le Grand Mufty de Miquenez, pour proposer la paix aux Habitans de Fez, à des conditions honnêtes, & qu'on avoit fait une tréve, pour donner le tems aux Habitans de répondre aux offres de la Cour. Les Habitans du nouveau Fez manquant des provisions les plus nécessaires à la vie, profiterent de cette occasion, pour aller chercher les choses dont ils avoient besoin. Enfin Muley Amsteady avec le Mufty, se rendirent au vieux Fez, pour proposer les articles de paix aux Chefs du peuple. Le lendemain on tint une longue conference à ce sujet. Mais les Habitans du nouveau Fez rejetterent les conditions que les Plenipotentiaires leur avoient offertes, & les prierent de se retirer.

L'après-midy, les troupes du Roi pointerent leurs canons contre le nouveau Fez, & après avoir planté le drapeau, ils firent leurs décharges. Mais ils ne réüssirent pas, parce qu'ils n'avoient que de mauvaises piéces d'artillerie.

Les Assiégeans voyant qu'ils ne pouvoient venir à bout de leur entreprise, ravagerent les jardins qui étoient aux environs de la Ville, & arracherent les vignes, afin de réduire les Habitans par la disette des vivres. Mais ils ne réüssirent pas mieux de ce côté-là; car il y avoit dans la Ville une grande provision de munitions de toute espéce, pour plus de trois ans, surtout de bled, de raisins, & de figues séches dont les Maures se nourrissoient ordinairement. Les Assiégés tenterent aussi de faire plusieurs sorties contre l'ennemi; mais ils furent toujours repoussés par la Cavalerie des Assiégeans; car il suffit qu'il se présente de la Cavalerie devant les Maures, pour leur faire prendre la fuite, parce qu'ils s'imaginent qu'on ne peut ni tenir la campagne ni se défendre contre des gens à cheval.

Tandis que tout ceci se passoit, le Bacha Busfra arriva à la Cour avec les Députés de Tetuan, qui allerent ren-

dre leurs hommages & faire leurs présens au Bacha Empsaël premier Ministre, en même tems ils lui porterent leurs plaintes contre Hamet, & solliciterent avec les plus vives instances, le rétablissement de Busfra. Empsaël ayant entendu avec patience tout ce que les Députés voulurent lui dire, prit leurs présens, qui consistoient en linge & en d'autrés étoffes de grand prix. Ce Ministre transporté de joye, fit passer à la ronde un goblet d'eau anisée, qu'on présenta à chaque Député pour les raffraichir. Ensuite il embrassa Busfra, en lui disant, que comme autrefois son pere & lui se traitoient de freres, il prétendoit que son fils usât du même privilege. Les Députés reçurent à leur tour tant de marques d'amitié, qu'ils se prosternerent la face contre terre, & vinrent lui baiser les pieds en se traînant sur le ventre. Enfin ils furent si satisfaits de la reception du Ministre, que le lendemain ils dépêcherent un Courrier à Tetuan, pour y donner avis de leur bon succès.

Sur ces entrefaites, les Habitans du vieux Fez envoïerent à la Cour des Députés qui avoient ordre de conclure la paix à telles conditions que le Roi ju-

geroit à propos. Cette Ambaſſade cauſa beaucoup de joye aux Courtiſans, qui comblerent d'honnêtetés & de careſſes les Députés. Le Roi, pour en marquer mieux ſa reconnoiſſance, envoya ſon fils avec des Miniſtres experimentés, pour traiter avec les Habitans de Fez. Ce Prince partit donc pour cette Ville, dont il fut nommé Gouverneur en titre, après avoir terminé les affaires qui concernoient la paix.

Dans le même tems, les Sultanes favorites, de concert avec le Grand Bacha, que Hamet avoit ſçu gagner par ſes préſens, prévinrent le Roi en faveur de celui-ci, & le déterminerent à le rétablir Bacha de Tetuan, & de tous les Pays qui en dépendent, ſans avoir égard aux promeſſes qu'on avoit faites deux jours auparavant, de rétablir Busfra dans cette Charge. Une reſolution ſi contraire à la bonne foi, & ſi précipitée, cauſa tant d'allarmes aux Députés de Tetuan, que dès la nuit même ils ſe retirerent chez un Santon, pour éviter la priſon, ou même quelque choſe de plus fâcheux. Busfra voyant qu'il n'avoit aucune eſperance de retourner à Tetuan, demanda au Roi le Gouvernement du Château, du Port & de la Ville

Ville de Salé, avec le titre de Bacha, mais il ne put l'obtenir.

Quelques jours après, on surprit une Sultane avec sa sœur, qui écrivoient à Muley Abdelmeleck, pour lui donner avis de tout ce qui se passoit à la Cour. Le Roi en ayant été informé, condamna à mort la premiere, & fit enfermer l'autre dans une Tour. Abdelmeleck écrivit dans le même tems au Roi, pour l'informer de ses intentions : il manda à Sa Majesté qu'il étoit prêt de mettre bas les armes, si on vouloit lui ceder la moitié de l'Empire, des trésors, des chevaux & des arsenaux de son pere. Cette proposition fut rejettée de tous les Courtisans, quoique le Roi parût y consentir pour vivre sans inquiétude, & se plonger plus facilement dans les débauches.

Tandis que tout cela se passoit, Busfra pensoit à de nouveaux moyens de s'élever. Voyant donc qu'on lui avoit refusé le Gouvernement de Tetuan & celui de Salé, il prit le parti de solliciter l'Ambassade d'Angleterre. Pour le faire agir en sa faveur. Son Rival Hamet employa tout le crédit qu'il avoit à la Cour; pour faire échoüer ses desseins. Enfin Busfra fut entierement dis-

gracié ; & ce qui causa son plus grand malheur, fut l'empressement que faisoient paroître les Tetuanois, à demander son retour. En effet, ce peuple étoit regardé à la Cour comme le plus zélé Partisan d'Abdelmeleck, & Busfra lui-même avoit donné sujet de croire en plusieurs occasions, qu'il avoit pris le parti du Rival du Roi. La derniere démarche que fit ce Bacha, en retenant à Tetuan l'Ambassadeur d'Angleterre qui y étoit arrivé pour se rendre à Miquenez avec des présens pour le Roi : donna lieu de penser que Busfra n'avoit d'autre dessein que d'attendre le succès des armes d'Abdelmeleck, qu'on croïoit être en marche pour Miquenez, suivant le bruit qui couroit alors, & en cas que l'évenement eût été favorable à ce Prince, de se faire un merite auprès de sa Personne, d'avoir retenu l'Ambassadeur, avec les présens dont il étoit chargé. Tous ces préjugés engagerent le Ministre à payer ce Bacha de belles paroles, & à ne lui donner que des promesses vagues, qu'il n'avoit nullement dessein de mettre en execution.

Ce qui acheva de perdre Busfra, fut le sujet de mécontentement qu'il donna à la Reine, après que cette Princes-

se eut obtenu pour lui le Gouvernement de Tetuan. Ce Bacha s'étoit engagé de lui donner cinq cens ducats en reconnoissance des services qu'elle lui avoit rendus. Comme il n'avoit pas le moïen de payer cette somme sur le champ, il en donna une partie, & promit d'envoïer l'autre, aussi-tôt qu'il seroit en possession de son Gouvernement. Mais soit que le peu de tems qu'il resta en place ne lui permît pas de satisfaire à cet engagement, soit qu'il ne voulût pas tenir sa parole, il n'envoya rien à la Sultane, qui, indignée de ce mauvais procedé, se déclara son ennemie.

Cependant le Roi exerçoit des cruautés innoüies sur ses Sujets, & même sur ses femmes favorites. Il fit jetter du haut en bas d'une terrasse, le Négre qui avoit soin de ses pipes & de son tabac, parce que ce malheureux avoit un peu trop serré le tabac dans sa pipe. Il en condamna un autre à la berne, pour ne lui avoir pas amené ses chiens aussi-tôt qu'il le souhaitoit.

La berne est un supplice des plus cruels que les Maures ayent inventés. Il y en a qui perdent la vie au milieu de l'execution, & d'autres qui en sont quittes pour avoir quelques membres

estropiés, suivant l'adresse, ou la bonne volonté de ceux qui bernent. Ils s'y prennent de cette maniere. Aussi-tôt qu'on a lû la Sentence que le Roi a prononcée, trois ou quatre Négres des plus forts prennent le Patient par les jarrets, & après l'avoir adroitement tourné du côté qu'ils veulent le faire tomber, ils le lancent en l'air aussi haut que leurs forces le permettent.

Le Roi ne borna pas là son inhumanité : un jour il fit arracher toutes les dents à une de ses Favorites, pour quelque sujet de mécontentement qu'il avoit eu d'elle. Quelques jours après, ne se ressouvenant plus de cette action barbare, il ordonna de lui amener cette Infortunée. On lui dit que le mal qu'elle souffroit ne lui permettoit pas de paroître devant lui, & s'étant informé de la cause de cette maladie, il fit venir celui qui avoit fait l'execution, & lui fit arracher à son tour toutes les dents, qu'il envoya dans une boëte à la Favorite, pour la consoler du supplice qu'il lui avoit fait souffrir.

Il poussa encore plus loin sa cruauté à l'égard d'une Sultane Juive qu'il avoit destinée un soir à ses plaisirs. Cette belle s'étant endormie le bras étendu

sur le cou du Roi, encourut le lendemain matin son indignation. En effet, ayant senti à son reveil la main de sa Favorite, il prit son sabre & lui coupa le bras pour la punir de l'audace qu'elle avoit eûë de le poser sur le col de son Roi. Le lendemain il fit venir deux jeunes Juives mariées, qu'il renvoïa chez leurs maris, après avoir honteusement joüi d'elles. Quelques jours après aïant appris que ces deux femmes qu'on avoit mises sur le Registre au nombre de ses concubines, habitoient comme auparavant avec leurs maris; il les fit tuer tous les quatre.

Pour mettre le comble à ces barbares executions, il massacra de sa main deux Maures qui étoient à son service, après avoir choisi quatre jeunes Esclaves Chrétiens pour le servir. Dans le même jour il fit mourir deux de ses Cuisiniers, parce qu'il n'avoit pas trouvé le dîné à son goût. Ce qu'il y avoit de plus surprenant, c'est que dans son yvresse, il carressoit tous ceux qui se présentoient devant lui, & les combloit de ses bienfaits; dans son sang froid, c'étoit le plus odieux & le plus cruel de tous les hommes. De sorte que tous ceux qui approchoient de sa Personne, ne s'étu-

dioient qu'à l'enyvrer, & à le maintenir dans cet état le plus de tems qu'il leur étoit possible.

Tandis que le Roi s'occupoit à massacrer tous ceux qu'il rencontroit dans ses momens de rage, les Tetuanois songeoient à fortifier leur Ville, & sans s'embarrasser des ordres du Roi, ils étoient resolus de perir tous, plûtôt que de recevoir Hamet pour leur Gouverneur. Dans le même tems il se livra un combat entre les troupes du Roi & un détachement de la garnison du vieux Fez, qui escortoit les vivres destinées pour cette Ville. Le bruit s'en étant répandu à Miquenez, les Courtisans publierent la victoire, & pour l'assurer davantage, ils firent apporter trente têtes de leurs ennemis, qu'ils exposerent autour de la porte du quartier des Juifs, afin d'inspirer par ce spectacle, la terreur aux Habitans de Miquenez qui n'étoient pas dans les interêts du Roi. Aussi-tôt on publia partout que le Roi à la tête de son Armée, devoit se rendre à Fez, où l'on avoit déja envoyé quelques mortiers & plusieurs piéces de canon. Tous les Ludyres s'assemblerent devant le Palais, où ils firent une Calvacade avant de partir pour aller

joindre le corps de l'Armée. On fit passer aussi devant le Roi, tous les Renegats, qui promirent de combattre avec courage, & de mourir plûtôt que de lâcher pied.

Mais les Habitans du vieux Fez opulents & jaloux de leur liberté, parerent encore une fois le coup. La situation de cette Ville propre au commerce, avoit rendu ses Habitans riches, & leur avoit procuré de grands avantages sur toutes les autres Villes du Royaume. Ils avoient acquis de si grands priviléges, que Muley Ismaël qui traitoit tous ses Sujets en Esclaves, ne put jamais réduire ceux du vieux Fez sous son joug tiranique.

Quelque tems après, le Bacha Hamet prit prisonnier un des Députés que les Tetuanois avoient envoyé à Miquenez pour porter leurs plaintes à la Cour contre lui. Ce Député s'appelloit Neger, & fut pris de cette maniere. Comme les Tetuanois le connoissoient pour un ennemi irreconciliable du Bacha, ils le députerent vers les Montagnars, pour leur offrir de la poudre & des armes, à condition qu'ils soutiendroient avec courage & avec zéle, le parti qu'ils avoient embrassé. Mais par un hasard bien funeste pour lui, les Montagnars se

trouverent las de la guerre, où ils avoient essuyé de grandes fatigues. Ils crurent qu'ils ne pouvoient trouver une occasion plus favorable de faire leur paix avec Hamet, que d'arrêter Neger, & de le lui livrer. Ils mirent leur dessein en execution avec d'autant plus de facilité, qu'ils n'avoient rien à craindre de la part des Tetuanois, qui n'étoient pas en état sans eux, de marcher contre le Bacha. Neger ayant donc été mis entre les mains d'Hamet, celui-ci loin de le punir, l'exhorta à écrire aux Tetuanois, pour les engager à recevoir des conditions de paix. Comme Neger avoit beaucoup de crédit dans la Ville, & un grand nombre d'amis & de parens fort puissans, le Bacha crut que tout le monde s'interesseroit à la vie de son Prisonnier, au point de faire la paix à telles conditions qu'on le jugeroit à propos. D'un autre côté, Hamet se flattoit que ne réüssissant pas par cette voye, l'interêt personnel de Neger feroit agir ses Partisans, & que leurs intrigues jetteroient le trouble & la confusion dans toute la Ville. Pour venir à bout de ses desseins d'une maniere efficace, il promit la vie & la liberté à son Prisonnier, si les Tetuanois vouloient le re-

cevoir

cevoir dans leur Ville en qualité de Gouverneur, & le menaça de lui faire souffrir le dernier supplice, si ils prenoient un autre parti.

Les choses étoient en cet état, dans le tems que plus de trois mille Maures, qui cette année, à cause de la revolte de Fez, s'étoient assemblés à Miquenez, attendoient devant la porte du Palais pour voir le Roi. Mais comme ce Prince presque toujours enseveli dans le vin, ne pouvoit paroître, il s'éleva des murmures & des plaintes de toutes parts, & le peuple crioit à haute voix, que les Ministres ressembloient à leur Maître, & qu'ils ne s'embarrassoient pas plus que lui du Gouvernement de l'Etat. Le mécontentement étoit si grand & si général, que la revolte eût éclattée, si on n'eût pris pour l'arrêter, la précaution de pointer tout-au-tour de la Ville, plus de cent cinquante piéces de canon.

A tous ces troubles & ces embarras, succederent des revolutions qui causerent un grand tumulte parmi les Habitans de Miquenez. En effet, las, & ne pouvant plus supporter le gouvernement de Muley d'Aheby, ils n'attendirent que l'occasion de le détrôner. Un jour

donc que ce Prince étoit allé faire sa priere avec tous ceux de sa Cour, étant yvre, il tomba dans la Mosquée, où il vomit, au grand scandale de tous ceux qui l'environnoient. On le fit prendre sur le champ par ses Eunuques, qui le porterent dans son Palais pour lui donner le tems de cuver son vin. Etant revenu de son yvresse, ses femmes & sur tout la mere de Muley Abdalla, se présenterent devant lui pour lui faire des remontrances sur l'état malheureux où le reduisoient ses débauches; mais loin de les écouter, il se jetta sur elles, & les battit toutes.

Après une action aussi scandaleuse & aussi téméraire, ses femmes s'assemblerent pour faire leurs plaintes aux Cadis & au Mufti, en leur reprochant leur indolence & la foiblesse qu'ils avoient de demeurer si long-tems sous l'obéïssance d'un Prince si vicieux & si deraisonable. Ceux-ci excités par ce reproche, prirent la résolution de faire sçavoir la mauvaise conduite de ce Prince, aux Négres qui étoient campés vis-à-vis Mushararamba proche Salé. A cette nouvelle, les Négres envoïerent à Miquenez vingt-cinq Alcaïdes, avec environ quatre mille hommes, pour faire d'amples informa-

tions, & pour prendre des mesures convenables à leurs interêts & à leur sûreté.

Les Alcaïdes étant donc arrivés à Miquenez, ils conférerent avec les Cadis & les principaux de la Ville. Les premiers, convaincus que le Roi n'étoit pas propre à remplir davantage la place qu'il occupoit, se saisirent de sa personne, & le renfermerent dans le Palais qu'il habitoit avant d'être Roi, où il demeura jusqu'à l'arrivée de son frere Abdelmeleck. On convoqua aussi-tôt après à Miquenez, une assemblée des Cadis & des principales personnes de l'Etat, pour proceder à l'élection d'un nouveau Roi. On jetta enfin les yeux sur Abdelmeleck, afin de prévenir tout ce qui pourroit arriver de funeste dans un interregne aussi fâcheux que celui là. L'élection faite, on envoïa des Lettres circulaires dans toutes les Villes & les Provinces du Royaume, avec ordre à chacune d'envoïer des Députés à Miquenez, pour établir une forme de Gouvernement jusqu'à l'arrivée d'Abdelmeleck.

22e. Mars 1728.

Mais, sur ces entrefaites, les Partisans de Muley d'Aheby se souleverent, livrerent plusieurs combats & firent un grand carnage dans la Ville ; ce qui dé-

termina le Parti d'Abdelmeleck à proclamer celui-ci ſans délai, & à déclarer ſon fils qui étoit alors à Miquenez, Regent du Royaume juſqu'à l'arrivée de ſon pere : enſuite on députa quarante ou cinquante des principaux de Fez & de Miquenez à Muley Abdelmeleck, pour lui offrir la Couronne, l'informer de cette revolution, & l'engager à ſe mettre en route, ſans que rien pût l'arrêter.

Le jeune Regent, de l'avis de ſon Conſeil, fit diſtribuer au peuple quarante quintaux de monnoye de Plate, au ſujet de l'avenement de ſon pere à la Couronne : & pour attirer la bienveillance des Négres qui avoient tout ſujet d'être mécontens d'Abdelmeleck, il fit tomber ſur eux une grande partie de ſes gratifications. Quelque tems après, le nouveau Roi étant arrivé à Miquenez, monta ſur le Trône avec l'applaudiſſement de tous les principaux de la Ville. A ſon arrivée, il voulut faire crever les yeux à ſon frere Muley d'Aheby, & l'envoïer à Tafilet chargé de chaînes, comme le dernier des Eſclaves ; mais les Talbes s'oppoſerent à ce cruel deſſein, & lui dirent hautement, que d'Aheby ſon frere n'avoit mérité aucune

ſorte de ſupplice, & que ſi cet infortuné Prince avoit été détrôné, ce n'étoit point à cauſe de ſes crimes, mais parce que toujours yvre, il s'étoit rendu à charge au peuple, & s'étoit mis hors d'état de rendre la juſtice, & d'exercer les fonctions de ſa Royauté. Cette réponſe des Talbes fit impreſſion ſur le cœur d'Abdelmeleck, qui ſe contenta d'envoïer ſon frere aux arrêts à Tafilet.

Tandis que tout ceci ſe paſſoit à Miquenez, les Eſclaves Chrétiens gemiſſoient ſous le poids de leurs fers, dont ils avoient été ſur le point d'être délivrés par Muley d'Aheby. En effet, ce Prince qui, malgré ſes vices, étoit naturellement bon & juſte, avoit pris la reſolution au commencement de ſon Regne, de les mettre tous en liberté, en rendant juſtice à leur fidélité. Quoique cette matiere ſemble un peu s'écarter de mon ſujet, je ne puis m'empêcher de la traiter en paſſant. Je ſuis perſuadé qu'on ne ſera pas fâché de ſçavoir ce que j'en ai appris moi-même des Eſclaves qui viennent d'arriver * de Miquenez ſous la conduite du Reverend Pere du Tremblet. Muley d'Aheby étant donc reſolu, comme je viens de le dire, de faire ſortir de l'eſclavage tous ces infortunés

* En 1732.

Chrétiens, ce Prince en envoya deux de chaque Nations vers leurs Rois, pour négocier leur rachat, après lui avoir promis, foi de Chrétiens, qu'ils reviendroient à Miquenez racheter leurs freres. Je ne parlerai ici que de ceux qui furent envoïés en France.

Sur la fin de 1727. Le jour étant donc pris pour le départ de ces Captifs, Augustin Gautier natif de Provence, & Jean la Roche de Xaintonge, furent choisis pour faire en France leur négociation. Ces deux Esclaves pleins de zéle pour le salut de leurs compagnons, hâterent leur voïage, & se rendirent le plus promptement qu'il leur fut possible à Fontainebleau, où étoit alors le Roi avec toute sa Cour. Après avoir eu audience, ils partirent pour retourner sur le champ à Miquenez; mais le mauvais tems ne leur aïant pas permis de s'embarquer, ils furent obligés de rester à Cadis, d'où ils ne purent partir pour se rendre à Salé, que vers le mois de

1728. Mars de l'année 1728. Ce retardement fut la cause de leur malheur & de celui de leurs compagnons. En effet, de retour à Salé, ils apprirent avec une extrême douleur, le détrônement de Muley d'Aheby leur protecteur, & pour comble d'infortune, ils virent aussi-tôt arriver

dans la Ville, des Couriers de la part d'Abdelmeleck, avec ordre de se rendre à Miquenez accompagnés des Peres de la Merci, qui avoient apporté des présens considerables pour le rachat des Captifs. A leur arrivée, ce Prince loin de marcher sur les traces de son frere, s'empara des présens, remit dans les fers les deux Esclaves, & ordonna aux Peres de la Merci de sortir de ses Etats dans trois jours, à peine d'être brûlés vifs, attendu la hardiesse qu'ils avoient euë de venir dans son Royaume sans sa permission.

Mais à peine ce Prince eut-il regné trois mois, que les Négres mécontents de son gouvernement, & irrités de la déclaration qu'il avoit donnée contr'eux, quelque tems avant de monter sur le Trône, lui jurerent une haine implacable, & mirent toutes leurs intrigues en usage pour le détrôner. Tant il est dangereux à un Souverain, & même contre les regles de la plus saine politique, de faire éclater sa haine contre quelque Corps particulier de ses Sujets. En effet, quelque tems après, les Négres ayant rassemblé quatre-vingt mille hommes, tant d'Infanterie que de Cavalerie, ils en envoïerent dix mille à Tafilet avec

des Députés, pour supplier Muley d'Aheby de leur pardonner la faute qu'ils avoient commise, & pour l'engager à se mettre à leur tête. Ce Prince satisfait de leur soumission, partit à l'instant pour Miquenez avec cette nombreuse Armée, & mit le siége devant la Ville. A son arrivée, Abdelmeleck effraïé de voir tant de troupes, se retira dans l'Alcassave avec sa garnison. Mais les Négres aïant fait une grande bréche aux murs de la Ville, y entrerent en foule, & massacrerent tous ceux qui eurent le malheur de tomber entre leurs mains: ensuite ils mirent la Ville au pillage, & Abdelmeleck fut contraint de prendre la fuite.

Muley d'Aheby s'étant ainsi rendu maître de Miquenez, remonta sur le Trône avec l'applaudissemenr de tout le peuple. Mais ce Prince ne fut pas longtems tranquille dans ses Etats; car Muley Abdelmeleck qui s'étoit retiré à Fez, rassembloit de toutes parts des troupes pour lui faire la guerre. Le Roi informé de ces préparatifs, se mit en garde de son côté, & partit aussi-tôt pour Fez à la tête d'une Armée formidable. A son arrivée, il attaqua vigoureusement la Ville; mais comme elle étoit

très bien fortifiée, les Habitans ſoutinrent courageuſement le ſiége. Cependant au bout de trois mois, ils demanderent enfin à capituler. Le Roi leur répondit qu'il étoit prêt d'entrer en compoſition ; que ce n'étoit point à eux à qui il en vouloit, mais à ſon frere ; qu'ainſi il leur ordonnoit de lui livrer ce Prince, s'ils vouloient avoir la paix, & ſauver leur Ville. Les Habitans de Fez ſatisfaits de la réponſe du Roi, lui livrerent l'infortuné Abdelmeleck, qu'il envoïa dans les priſons de Miquenez ſous la conduite d'un Bacha.

La guerre allumée entre ces deux freres étant enfin finie, Muley d'Aheby ſe retira dans ſon Palais, où, quelque tems après, il fut attaqué d'une hydropiſie. Comme ſon mal augmentoit de jour en jour, il eut recours aux Medecins. Mais ni leurs ſoins ni leurs remedes ne purent le ſoulager. Ce Prince voïant qu'il ne pouvoit éviter la mort, fit étrangler ſon frere Abdelmeleck, pour lui ôter la ſatisfaction de regner après lui. Deux jours après cette action barbare, Muley d'Aheby finit lui-même ſa carriere, en ſorte qu'ils moururent tous deux dans la 1731. même ſemaine.

Muley Abdelmelek étoit un Prince

extrémement ſobre. Il ne buvoit que de l'eau, & obſervoit éxactement la Loi de Mahomet. Il étoit courageux & brave, mais ſi ſuperſtitieux, qu'il auroit plûtôt perdu ſon Empire, que de livrer bataille un jour de Fête: Sous le voile de la Réligion, il cachoit une humeur cruelle & ſanguinaire, que ſes Courtiſans nommoient éxécution de la Juſtice divine.

Après la mort de Muley d'Aheby, Muley Abdalla ſon frere monta ſur le
1731. Trône; Mais ce Prince ne fut pas plûtôt proclamé Roi de Maroc, que Muley Bouffers fils aîné de Muley d'Aheby, ſe retira à Suz, où il ſe fortifia pour faire la guerre à ſon oncle, & lui demander la Couronne. Abdalla ne perdit point de tems; il leva une nombreuſe Armée, & marcha à la tête de ſes troupes vers Tedela, où il vainquit ſon neveu, tailla ſon Armée en piéces, & le prit priſonnier avec un Santon chef de ſon Conſeil. De retour à Miquenez, Abdalla rendit la liberté à Bouffers, & trancha lui-même la tête au Santon, en lui diſant; voïons ſi ta ſainteté te ſauvera de mes mains.

Quelques jours après cette expedition, les Habitans de Suz & de Tedla

vinrent rendre leurs hommages à Abdallà, & lui prêterent le serment de fidélité. Ce Prince est mulâtre, & est âgé d'environ trente ans. Il est fort humain envers les Chrétiens, & garde religieusement sa parole. Le R. Pere du Tremblet en a eu des preuves sensibles dans le rachat des Captifs qu'il vient de ramener en France. * Il punit aussi très-severement ceux qui manquent en quelque chose à l'obéïssance qui lui est dûë. Voici un nouveau genre de supplice qu'il a inventé depuis quelques mois.

* En 1732.

Un Alcaïde aïant refusé de payer la taille, le Roi fit venir devant lui le coupable, & détermina, en présence de toute sa Cour, le cruel supplice dont il vouloit le punir. Il fit emmener au milieu de la Place, un bœuf à qui on coupa d'abord la tête & le col; ensuite on lui ouvrit le ventre depuis le haut jusqu'en bas. Six hommes se saisirent du Criminel, & après lui avoir ôté ses habits; ils l'enfermerent dans le ventre du bœuf, de sorte cependant que la tête de ce malheureux sortoit par le haut du corps de l'animal, pour lui donner de l'air, & la facilité de respirer. On fit lier ensuite le bœuf avec six grands cercles de fer faits exprès, pour le soutenir, & empê-

cher le malheureux de se dégager de cette affreuse prison. On le laissa perir ainsi, transporté de rage & rongé par les vers qui sortoient de la chair corrompuë de ce bœuf. Pour prolonger ses jours & son supplice, on lui jettoit de tems en tems dans la bouche des poignées de ris & de cuscucu. Ce malheureux mourut enfin, son corps tombant en pourriture, & laissant à ceux qui le gardoient, un spectacle digne de compassion & d'horreur.

C'est par ces cruautés que se soutiennent encore aujourd'hui sur le Trône, les Descendans des Cherifs dont je viens d'écrire l'Histoire. Comme les peuples qu'ils gouvernent sont mal disciplinés, rebelles & grossiers, il faut emploïer les supplices les plus rigoureux, pour les contenir dans leur devoir, & avoir toujours le sabre à la main pour les intimider.

AVANT de finir cette Histoire, j'ajouterai ici la nouvelle Expedition du Roi d'Espagne Philippe V. contre la Ville d'Oran, & je rapporterai avec autant d'éxactitude qu'il me sera possible, tout ce qui s'est passé depuis environ un an, tant au siége d'Oran, que depuis que cette Ville a éte prise par les Espagnols,

Les Maures aïant repris Oran en 1708. comme je l'ai dit ci-devant, par la trahison du Comte de Santa-Crux; le Roi d'Espagne occupé alors dans d'autres guerres qu'il avoit à soutenir, fut obligé d'abandonner cette Place à ces Barbares, & de les laisser joüir impunément de leur conquête. Mais Philippe V. aïant resolu de recouvrer cette Ville, arma en 1732. une nombreuse quantité de Vaisseaux de 1732. guerre destinés à cette expedition importante pour le commerce du Levant.

La Flote étoit composée de douze Vaisseaux de ligne, deux Fregates, deux Galiottes à rames, douze Barques longues armées, & plus de cinq cens Bâtimens de transport. Tout s'étoit rassemblé à Alicante, où étoit le rendez-vous de la Flotte, qui partit le quinze de Juin pour se rendre à Oran, sous la conduite du Comte de Montémar Capitaine Général de l'Armée Navale, accompagné des Officiers Généraux, le Comte de Bureta; Dom Philippe Dupuy, le Comte de Zueveghen, le Marquis de Berves, le Vicomte Del Puerto, Dom Jerôme de Solis, le Marquis de Grassia Real, le Comte de Roy-de-Ville, le Baron de Sandrasqui, le Marquis de Montreal, Dom Louis d'Acosta, Dom

Gonçales de Carvajal, le Marquis de Pozoblanco, Dom François de Valanza, Dom Jean Gonçales, Dom Gonçales de Carvajal, Dom Antoine Alvares de Bohorques, le Marquis de Santa-Crux & Dom Louis Dormay. A ceux-ci étoient joints les Marechaux de Camp, Dom Joſeph Ybanés, Dom André de Benincaſa, Dom Barthelemy Ladron, Dom Jean-Baptiſte de Gages, Dom Renaud Magdonel, Dom Jean Ely, le Comte de Cecil, Dom Nicolas Sangro, Dom Michel Cavanillas, Dom Gregoire Gualoy Pueyo, Dom Dominique Sangro, Dom Lelio Caraffe, Dom François Ocampo, Dom Joſeph de Vicaria, Dom Iſidore Garma, le Marquis de Lamina, le Comte de Mariani, Dom Luc Ferdinand Patinho, & Dom André d'Afflito. Les Brigadiers étoient, Dom Sebaſtien d'Eſclava, Dom Manuel de Sada-y-Antillon, Dom Philippe Ramirez, Dom Jean-François d'Horcaſitas, Dom Gregoire Fitzgerald, le Duc de St. Blas, Dom Diegue Ponce, Dom Sanver Joſeph de Boldan, Dom Jacques de Sylva, le Marquis de Baldecannas, & Dom Charles Vander-Cruzen.

Le vent étant devenu contraire de.

puis le départ de la Flotte du Port d'Alicante, on fut obligé de relâcher au Cap de Palos, où les Vaiſſeaux demeurerent pendant ſept jours. Mais le 25. du même mois * elle arriva enfin devant Oran, où cependant on ne put débarquer les troupes à cauſe du mauvais tems.

* 25. de Juin.

La veille de St. Pierre, * la Flotte Eſpagnole étant au milieu du Canal, fut favoriſée d'un bon vent qu'elle n'avoit pas eu depuis quinze jours qu'elle étoit partie d'Alicante. A cinq lieuës d'Oran, la Capitane donna un ſignal aux deux Vaiſſeaux de guerre le Conquerant & l'Andalouſie, pour ſe détacher à gauche avec 50 Bâtimens de charge qui ne portoient que de l'orge & de la paille de reſerve, & pour jetter l'Ancre dans le Golfe d'Arco à ſept lieues d'Oran, afin que les Maures craignant un débarquement de ce côté-là, y envoyaſſent une partie de leurs troupes pour l'empêcher, & affoiblir par là leurs forces.

* 28. de Juin.

Dans le même tems que ce convoi partoit, le reſte de la Flotte pourſuivit ſa route vers Oran, & cotoya à la portée du canon depuis le Cap Ferrat juſqu'au Cap Falcon, reconnoiſſant tou-

jours les fronts que presentent à la Mer les Châteaux de Rosalcazar, de Saint Gregoire, de Santa Crux, & de Marsalquivir, d'où on ne fit aucunes décharges sur la Flotte Espagnole. Mais dans les intervalles des uns & des autres Forts, on apperçut trois camps composés d'environ deux mille Turcs, outre dix mille Maures qui étoient campés près de là sur les collines.

Dès que la Flotte eut passé la pointe du Gap Falcon, qui est au Couchant de Marsalquivir, & qui mettoit les Vaisseaux à l'abri du canon de ce Château, on moüilla sur le soir à la Plage des Aiguades, à portée du canon de terre, & plus près des Bâtimens de transport Italiens & des Galeres. Les Maures suivoient toujours la Flotte hors de la portée du canon, excepté quelques pelotons de Cavalerie, sur lesquels les Espagnols ne jugerent pas à propos de tirer. Le même soir on donna l'ordre pour faire le débarquement le jour suivant, & avancer les Vaisseaux de guerre, tandis qu'il faisoit encore un peu clair pour s'approcher de la terre, couvrir les Flancs, & soutenir l'operation, ce qui fut executé avec beaucoup d'éxactitude par Dom Juan Navarro Capitaine du

Vaiſſeau la Caſtille de 60. piéces de canon, & par le Lieutenant Général Dom Michel Creggio avec leurs Galeres. Les autres Vaiſſeaux de guerre ne ſe donnerent aucun mouvement, quoiqu'ils euſſent du fond de reſte pour cet effet, ſoit pour ne pas prendre le change ſur les ordres, ſoit qu'on trouvât l'approche embarraſſante. On ordonna en mêms tems au Capitaine Dom Juan Navarro Comte de Beene & à Dom François Liano, de preparer dès la pointe du jour les Chaloupes, & de tenir à bord des Vaiſſeaux, les gens du premier débarquement, commandés par les Lieutenans Géneraux, les Marquis de Villa Darias, & de Santa Crux, les Comtes de Marſillac & de Sueveghen; les Marechaux de Camp, les Comtes de Maceda & de Sicile, le Marquis de la Mina & Monſieur de la Motte.

Le 29. au point du jour, les trois Capitaines de Vaiſſeau travaillerent avec toute l'activité & tout le bonheur poſſible, à preparer les Chaloupes commandées. On eut ſoin de porter à terre les Pontons qui devoient ſervir pour le débarquement, & on donna d'abord le ſignal pour avancer l'éxecution. Cependant le Comte de Mon-

temar s'étant approché dans une Felouque, se mit à bord du Vaisseau la Castille, qui étoit le plus proche des Chaloupes, & où se trouvoit le Capitaine Dom Juan Navarro, avec les Lieutenans Généraux Villa Darias, Marsillac, Santa Crux, & le Comte de Maceda Marechal de Camp. De-là il dit, que puisque l'ennemi n'avoit point de forces du côté de la Mer, on ne devoit point perdre de tems, & qu'il falloit descendre à terre. On suivit sur le champ son avis, & on débarqua d'abord une partie de la Compagnie des Grenadiers des Gardes de Dom Michel Abarca, avec les Généraux qui étoient à bord de la Castille; les autres Généraux & les troupes du premier débarquement les suivirent sans interruption, autant que la distance des Chaloupes le permettoit.

Les premiers débarqués, & ceux qui les suivoient immediatement en rangeant leurs troupes sur la Gréve, gagnerent le haut de la Côte, afin de laisser aux troupes moins avancées, un terrein suffisant pour débarquer, & pour se mettre en ordre de bataille. Ceux qui avoient gagné la hauteur apprêterent d'abord leurs chevaux de frize, & les Généraux qui sortoient de la Castille firent descendre

les leurs tout preparés, en les remolquant depuis ce Vaisseau, par le conseil du Comte de Vega Florida, qui eut le bonheur d'être le premier à se mettre à couvert sur la terre.

Des troupes du premier débarquement, qui pouvoient être de trois mille hommes d'Infanterie, la plûpart Grenadiers, on forma une ligne de six de profondeur, le dos à la Mer, le front & les flancs couverts par les chevaux de frize.

A mesure que les troupes du second & des autres débarquemens arrivoient, cette ligne s'étendoit & s'avançoit, en serrant le terrein qu'elle avoit entre les aîles & la Mer, avec les troupes campées sur la hauteur, qui gardoient les flancs, & qui avoient pareillement le front couvert avec des chevaux de frise.

Le débarquement fut achevé à cinq heures du matin; & à mesure que chaque troupe se formoit, on détachoit à quinze cens pas une partie du front de la ligne, afin que le feu des Maures, qui descendoient des collines dans la plaine, & qui s'approchoient par pelotons, n'incommodât pas le corps de la ligne, comme il commençoit à faire; car les Maures s'avançoient de plus en plus,

à la faveur d'une brouſſaille aſſez épaiſſe qui les couvroit.

Depuis les huit heures du matin juſqu'à midy, il deſcendit des collines dans la plaine deux mille chevaux, & une partie de l'Infanterie des Maures; mais ils n'approchoient jamais qu'à la portée du fuſil de nos poſtes avancés, qui ſe renouvelloient de tems en tems. Le feu étant continuel, les Généraux Eſpagnols donnerent de nouveaux ordres, ne voulant pas qu'aucun d'eux vînt à conſumer plus de munition que les trente coups que chaque Soldat avoit à tirer, ni que les premiers détachemens eſſuïaſſent ſeuls tout le danger de cette petite guerre.

A deux heures après midi, toute l'Infanterie étant donc à terre, dans le même ordre & avec les mêmes diſtances qu'elle avoit obſervées en débarquant; le Comte de Montémar qui ſe trouvoit déja à la tête des troupes, ordonna, après avoir fini le premier débarquement, que les marches, ou les Compagnies de chaque corps diſperſées, euſſent à ſe rejoindre ſous leurs Enſeignes; qu'on laiſsât ſur la premiere ligne, au bout de chaque aîle, deux bataillons, la face tournée ſur les flancs de la ligne,

& que des autres troupes qui gardoient les flancs jusqu'à la Mer, on formât pour seconde ligne ou corps de reserve, trois Brigades, dont une auroit le front au centre, & les deux autres chacune à distance égale, entre les deux flancs de la ligne, & entre ladite Brigade de reserve du centre, ce qui fut executé avec beaucoup de promptitude & de bonheur, par le Marquis de Gracia Real, Major Général de l'Infanterie, qui étoit débarqué avec le Généralissime, comme son Emploi le demandoit.

Le Vaisseau la Castille & les Galeres emploïerent utilement le feu de leur canon, toutes les fois que les ennemis se découvroient à la hauteur nécessaire pour cet effet; & s'il y avoit eu plus de correspondance de la droite de l'Armée Espagnole, & qu'on eût fait approcher des Vaisseaux de guerre, les deux mille Cavaliers Maures n'auroient pas descendu de ce côté-là; car ceux qui vinrent à la gauche, cesserent leur descente, à cause du feu des Galeres & du Vaisseau la Castille.

Dès le midi, le Comte de Montemar avoit communiqué aux Généraux qui se trouverent auprès de son Excellence, le

dessein qu'il avoit d'attaquer les ennemis sur le soir, afin qu'ils ne reprissent pas courage, & pour les déconcerter avant qu'il leur arrivât plus de secours. Toutes les voix furent pour l'affirmative; mais sur les cinq heures du soir la Mer s'étant beaucoup agitée, la moitié de la Cavalerie ne put débarquer, & les chevaux qui venoient de l'être, se trouverent engourdis & fatigués. Ce qui fut cause que le premier dessein se termina seulement à chasser hors de la plaine les Maures. A peine ces derniers virent-ils partir de notre droite les Grenadiers & les quatre cens Cavaliers, dont les premiers commandés par Dom Lucas Patino Marechal de Camp, se retirerent avec les derniers, sous la conduite du Comte de Montemar sur la montagne, pour observer le mouvement des troupes ennemies. Le Marquis de Santa Crux fut s'y opposer, avec les deux bataillons des Asturies.

Le 30. les Arquebusiers ou les Miquelets de Jetareo qui étoient devant la gauche de l'Armée Espagnole, s'engagerent trop avant sur la montagne, & après avoir consumé leurs munitions, ils se retirerent. Mais les Maures les chargerent avec violence du haut en bas; il

vint à leur ſecours un Piquet de Dragons du Regiment de Portugal, qui fut maltraité à cauſe du grand nombre des Infidéles, qui tuerent le Capitaine Dom Manuel Aparicio; ce qui fit que pour ſoutenir les leurs, les Eſpagnols livrerent inſenſiblement un combat dans un terrein qui paroît inacceſſible, même à un Chaſſeur de profeſſion. Le Comte de Montemar voyant que ſes troupes n'étoient pas en état de reculer ſans qu'elles s'intimidaſſent, & ſans qu'on les exposât à être battuës par les Maures formidables à ceux qui ſe retirent devant eux, prit la ſage reſolution de faire en ſorte que la droite de ſon Armée s'emparât de la colline qui s'étendoit ſur la gauche des ennemis, & que le centre marchât de front entre les attaques de la gauche & de la droite. Les Maures cederent à celle-ci, & avant que le centre de l'Armée Eſpagnole vint à les preſſer, ils ſe retirerent à la droite des attaques, où ſe trouvoit ce terrein preſqu'inacceſſible dont je viens de parler. C'eſt-là où ils chargerent les Grenadiers des Gardes Wallones. Le reſte de l'aîle gauche Eſpagnole fut repouſſé par la ſoif & la fatigue d'une ſi rude & ſi longue montée, & par le feu des ennemis,

qui y étoient dix contre un; puiſqu'on aſſure que le ſecours qu'ils avoient reçu la nuit précedente en Cavalerie ſeulement, montoit à quatorze mille hommes. Il eſt ſûre que le terrein ne permettoit en aucune façon de les combattre, joint à ce qu'ils ne manquoient pas de Pietons, qui deſcendoient & montoient où les chevres ſe trouvoient embarraſſées quand il s'agiſſoit d'en faire autant. Le ſommet de la montagne qui avoit auſſi ſes plates-formes, leur donnoit encore beaucoup d'avantage ſur les Eſpagnols.

Cependant le Vaiſſeau la Caſtille aida infiniment les Eſpagnols, car il ne ceſſa de tirer avec un bonheur incroïable pendant trois heures que dura l'action, & encore auparavant, quand les ennemis venoient pour occuper certains poſtes qui leur étoient avantageux. Mais ſur tout il fit un effet merveilleux, lorſque les Maures vinrent prendre en flanc nos Grenadiers, qui n'avoient déja que trop d'occupation avec le feu qu'ils eſſuïoient de front. Nous vimes enſuite que la repetition de ces canonades fit tant d'effet au milieu de cette troupe d'Infidels, qu'elle les obligea de ſe retirer avec précipitation, long-tems même

me avant que d'être à la portée du fusil.

Enfin vers le midy, les Grenadiers de l'aîle gauche Espagnole, commandés par le Marquis de Villa Darias, par les Officiers des Gardes Wallones, & à ce qu'on croit, par le Comte de Marsillac, monterent au sommet de la montagne, qui donne sur Marsalquivir. Les Maures épouvantés par cette action intrepide, abandonnerent pendant la nuit, Oran & tous ses Châteaux, qui sont au nombre de cinq. Leur frayeur fut si grande, qu'ils laisserent tout leur butin en proye à leurs ennemis. Cependant il y eut trois cens Turcs qui se retirerent au Fort de Marsalquivir, situé à une lieuë d'Oran; mais il y en eut deux cens, qui s'échapperent la nuit du trente Juin au premier Juillet, quoiqu'il se trouvât dans ce Château trente piéces d'artillerie, avec des vivres & des munitions pour plus de six mois.

Bigotillos Général des Maures, voïant l'action du trente Juin, & observant l'intrepidité avec laquelle les Grenadiers Espagnols s'étoient emparés de la montagne, dit qu'il n'y avoit point de païs ni de place, qui pût resister à de tels hommes; & quand le Consul François de-

manda aux Maures, après la prise d'Oran, comment ils avoient abandonné la montagne, ils répondirent que ce n'étoit point à des hommes à qui ils avoient eu affaire, mais plûtôt à des diables, dont l'Armée Chrétienne étoit composée.

Quelque tems après, Marsalquivir se rendit aux Espagnols. Il est visible, disoit Monsieur de Santa Crux Gouverneur d'Oran, que Dieu a mis à tout ceci sa main misericordieuse; car le bon état de toutes les fortifications des Forts, les provisions abondantes de bouche & de guerre, & les chaleurs de l'Afrique, qui, depuis le commencement de Juillet, augmentent tous les jours, auroient fait perir beaucoup de monde de l'Armée Chrétienne; & si, après un tel affoiblissement, il fût venu aux Maures un secours considerable des Turcs d'Alger, Dieu sçait ce qui en auroit coûté aux Espagnols, appuïés sur leurs propres forces seulement.

Les Espagnols ne perdirent dans tous ces combats, que cent cinquante hommes, en comptant quelques-uns d'entre eux, qui, dans l'obscurité de la nuit, s'étant mis à courir après des chevaux échappés, furent pris pour des Maures,

& mis en piéces par leurs propres compagnons.

Si on ne veut point attribuer l'effet d'une si petite perte à quelque cause superieure; on peut dire qu'elle venoit de ce que le feu des Maures partant d'une hauteur demesurée, lançoit les balles par dessus la tête des Chrétiens: d'ailleurs les coups venoient de la main de gens montés, & la respiration des chevaux aussi animés que les leurs, fait assez connoître combien la justesse du coup étoit derangée.

Les Espagnols trouverent dans Oran, cent quarante-six pieces de Canon que les Maures avoient abandonnées, beaucoup de mortiers, & des vivres pour charger cinquante Navires. Ce qui n'a pas peu contribué à leur conserver cette conquête; car depuis le jour de leur débarquement, jusqu'au jour de leur entrée dans Oran, la Mer n'avoit pas permis de mettre à terre aucune chose d'importance, ni dans le Port de la Ville, ni dans celui de Marsalquivir, où l'on peut plus facilement aborder.

Enfin les Espagnols, pour rendre leur conquête plus assurée, travaillerent sans perdre de tems, à construire de nouvelles fortifications; & comme les Maures

envoyoient de tems en tems quelques pelotons de leurs troupes, pour incommoder les travailleurs, le Marquis de Santa Crux, après en avoir donné avis au Roi d'Espagne, obtint de S. M. des troupes, qui partirent d'Alicante & de Cadix, & se rendirent à Oran sur la fin d'Octobre.

1732.

Cependant, les Maures entreprirent le Siége d'Oran dans toutes les formes, & commencerent à attaquer le Château de Sainte Croix, qui domine cette Place, avec deux Armées, dont l'une étoit commandée par Bigotillos, ci-devant Gouverneur d'Oran, & l'autre par le Fils du feu Dey * d'Alger. Bigotillos s'étant donc mis en marche, vint camper son Armée sur la Mezeta, montagne très-élevée, & éloignée seulement d'une portée de fusil du Château de Sainte Croix. Il mit ses batteries en ordre, & après avoir fait une grande bréche à la muraille du Château, il tenta d'appliquer le mineur à l'autre côté du demi bastion, qu'il avoit battu en bréche; mais les mines ne firent aucun effet, parce qu'elles ne purent pénétrer le Roc sur lequel ce bastion est bâti. Enfin voyant que tous ses efforts devenoient inutiles, il tenta plusieurs fois d'escala-

* Mort le 3. de Septembre 1732.

der les murs; mais au lieu de réüssir, il échoüa, & perdit plus de dix mille hommes des troupes qu'il commandoit.

Cependant, la Garnison Espagnole du Château de Sainte Croix, qui n'étoit que de cinq cens hommes, se trouva considerablement diminuée par toutes ces attaques; & manquant de tout, elle auroit été obligée de se rendre, si le Marquis de Santa Crux, qui prévoyoit tout, n'y eût envoyé le Chevalier de Wogan à la tête d'un Détachement, composé de plusieurs Compagnies de Grenadiers, & de quelques Compagnies de Cavalerie. Ce Général y joignit un grand convoi de vivres & de munitions de guerre; & voici comme les Espagnols s'y prirent pour passer d'Oran au Château de Sainte Croix.

Avant que le Détachement, dont je viens de parler, sortît de la Ville, le Marquis de Santa Crux fit faire une fausse attaque du Fort de Saint Philippe, sur la batterie des retranchemens du fils du Dey d'Alger, qui étoit à la droite de la tranchée des ennemis, afin d'y attirer les troupes de Bigotillos, & de dégarnir son poste de la gauche. Pendant le feu continuel de cette fausse attaque, le Chevalier de Wogan, Colonel

Commandant du détachement, fit avancer quatre Compagnies de Grenadiers sur la demie côte, entre les Châteaux de Saint Gregoire & de Sainte Croix, afin d'arrêter ceux qui tenteroient de couper le convoi par en haut. Il envoya deux autres Compagnies au bas du rocher, qui est au pied du dernier de ces deux Châteaux, marcha ensuite en bataille avec le reste de son Détachement, & occupa toute la Plaine par son front jusqu'au bord du Baranco; gorge profonde où les Maures & les Turcs se tenoient ordinairément en embuscade. Vers les sept heures du matin, la tête du convoi s'étant avancée jusqu'au Château de Sainte Croix, quelques Compagnies de la garnison de ce Fort sortirent, pour renforcer l'escorte, & se posterent sous le canon du demi bastion, qui fit un feu si continuel & si violent, que les Maures en furent épouvantés; & s'il eût été permis au Chevalier de Wogan de contrevenir aux ordres du Marquis de Santa Crux, & de passer les bords du Baranco, on ne doute point qu'il ne les eût chassés de leurs retranchemens, & qu'il n'eût pû jetter leurs batteries dans les précipices. Mais le Marquis de Santa Crux n'avoit d'autres vûës, que de se-

courir le Fort, ſans rien riſquer.

Cependant les ennemis, voyant qu'on ne tentoit pas de paſſer le Baranco, revinrent planter leur Etendart par maniere de défi, & il y eut pendant une heure un feu continuel de mouſqueterie, qui leur tua plus de mille, ou douze cens hommes. Après cet échec, Bigotillos fit revenir une partie de ſes troupes, que la fauſſe attaque du Fort de Saint Philippe avoit attirée, & ſe détermina à traverſer la gorge du Baranco. Le Chevalier de Wogan de ſon côté, fit marcher deux Compagnies de Grenadiers, pour occuper le paſſage de cette Gorge, par où les Maures auroient pû couper le convoi, qui commençoit à entrer dans Sainte Croix. Cette conduite obligea Bigotillos à changer de deſſein, quoique ſes troupes, qui étoient alors dans la gorge, montaſſent à plus de quinze mille hommes. Enfin, après avoir eſſuïé pluſieurs décharges de l'artillerie du Fort, ce General alla ſe mettre à couvert derriere les rochers, ſitués au-deſſous du Château, d'où on jettoit une ſi grande quantité de bombes, que les Maures furent contraints de ſe retirer, & de remonter vers leurs batteries, dont un coup de canon bleſſa un Officier Eſpagnol, & couvrit de

pouſſiere le Chevalier de Wogan.

Enfin, ſur les neuf heures du matin, toutes les voitures du convoi retournerent, & après avoir déchargé leurs proviſions dans le Fort de Sainte Croix, la Cavalerie du Détachement ſe mit en bataille du côté de la marine, pour ſoutenir l'Infanterie voiſine, dans ſa retraite. Le Chevalier de Wogan reçut dans cet endroit un coup de fuſil, qui l'obligea de ſe retirer, & de laiſſer le commandement des troupes au Marquis de Turbilly, ſon Lieutenant Colonel. On avoit laiſſé vers le rocher de Sainte Croix, ſix Compagnies de Grenadiers, dont trois devoient rentrer dans le Château, & les trois autres, retourner à Oran, avec le reſte du Détachement. La Cavalerie, par un ordre mal-entendu, commençoit dèja à défiler, & ne pouvoit plus les ſecourir; de ſorte que ces Compagnies furent obligées de lâcher pied, & de ſe retirer en confuſion, trois ſous le canon de Sainte Croix, & le reſte du côté du Fortin de la marine. Un Capitaine du Regiment de Dragons de Belgia, nommé le Chevalier de Wiltz, au déſeſpoir de voir les Maures courir impunément dans la Plaine, s'avança à la tête de trente de ſes Dragons, les arrêta pour quel-

que tems ; & après en avoir tué un grand nombre, & perdu la moitie de sa troupe, il se retira en bon ordre.

Les Maures craignant une sortie de la Garnison d'Oran, retournerent par les rochers de Sainte Croix, où ils essuyerent tout le feu de l'artillerie du Château. On compte que, pendant le défilé du convoi, ces Infidéles perdirent près de trois mille hommes, parmi lesquels, il y eut dix-neuf Agas ou Officiers de distinction, & un des fils de Bigotillos. Cette Journée fut très-glorieuse pour les Espagnols, malgré la déroute des Compagnies de Grenadiers, qui ne purent faire assez tôt leur retraite. Le Détachement de la Garnison d'Oran n'étoit en tout que de treize cens hommes ; & l'Armée des Maures dont ce Détachement a soutenu les differentes attaques, étoit au moins de dix-sept à dix-huit mille hommes. L'entrée du convoi dans le Fort de Sainte Croix déconcerta tellement les Turcs & les Maures, que malgré le cordon, ou ligne que Bigotillos avoit fait faire derriere son Camp, pour empêcher la désertion, la plus grande partie de sa Cavalerie l'abandonna.

Les Infidéles ayant perdu toute esperance de reprendre la Ville d'Oran, si

on ne leur envoyoit du ſecours d'Alger, ſolliciterent vivement la Regence de leur fournir des troupes. On équipa donc à Alger une Eſcadre la plus conſiderable, que les Algeriens euſſent jamais miſe en mer. Elle étoit commandée par Haſcen-Acachi, & composée de douze Vaiſſeaux de guerre, quatre Saïques, & ſept Galiotes. La Capitane (Vaiſſeau neuf) étoit montée de ſoixante-ſeize pieces de canon, & les autres, depuis cinquante-huit juſqu'à trente-ſix piéces, faiſant en tout cinq cens douze piéces de canon. On avoit mis ſur ces Vaiſſeaux, deux mille neuf cens cinquante Turcs, dix-huit cens ſoixante-dix Renegats, & trois cens quatre-vingt-dix Eſclaves chrétiens; c'eſt-à-dire, cinq mille deux cens dix hommes.

Le Marquis de Santa Crux ayant donné avis au Roi d'Eſpagne de l'arrivée de cette Flote dans le Canal d'Oran, Sa Majeſté donna ſur le champ dés ordres aux Commandans des Vaiſſeaux de guerre, la *Galice*, l'*Andalouſie*, le *Conquerant* & le *Lion*, de joindre trois autres Vaiſſeaux de guere Maltois, qui étoient dèja ſortis d'Alicante, & d'aller enſemble attaquer les Vaiſſeaux Algeriens. Après eux ſuivoit un convoi oompoſé de

vingt-cinq Bâtimens de transport, escortés par le Vaisseau de guerre le *Saint François*, sur lesquels on avoit embarqué quatre bataillons & huit cens Grenadiers des Regimens des Gardes Walones & Espagnoles. Mais à leur arrivée à Oran, ils ne trouverent plus les Vaisseaux Algeriens, qui, quoique superieurs en forces & en nombre, avoient pris la fuite, & s'etoient éloignés de la côte. C'est dans cette occasion qu'ils prirent plusieurs Bâtimens de diverses Nations, sous prétexte qu'ils portoient des provisions, pour la Garnison d'Oran.

Quelques jours après, les Maures s'étant rassemblés, s'emparerent d'un poste important, pour ôter la communication entre la Ville & le Fort. Mais comme ce poste n'étoit pas éloigné de la mer; quelques Vaisseaux de guerre Espagnols arrivés d'Alicante, firent feu sur ces Barbares, & les obligerent de l'abandonner. En même-tems le Marquis de Santa Crux, ayant appris, par un Déserteur de l'Armée ennemie, que l'artillerie des Maures étoit mal servie, & qu'ils manquoient de munitions de guerre, ce Général prit la resolution de les attaquer dans leurs retranchemens, & de les obliger à lever le siege.

1732. Le 21. de Novembre, la Garnison Espagnole sortit donc d'Oran, chassa les Maures de leurs retranchemens, les combla, & prit leurs canons. Cependant les Infidéles étant revenus à la charge, le Marquis de Santa Crux se prépara à les aller attaquer jusques dans leur Camp. Mais ce Général paya bien cher cette genereuse entreprise; car étant sorti lui-même pour secourir le Détachement, qu'il avoit envoyé contre les Maures, & que ces Infidéles avoient mis en déroute, il reçut un coup de fusil à la cuisse, & fut renversé de son cheval qui prit la fuite. Aussi-tôt cinq ou six Maures se saisirent de lui, & lui arracherent tout ce qu'il avoit de plus précieux. Ils lui prirent la Chaîne d'or à laquelle étoient attachés ses Ordres de Chevalerie, une Montre d'or, un Diamant de grand prix qu'il avoit au doigt, & enfin tout ce qu'ils trouverent sur lui. Ce Général devenu ainsi la proye de ces Barbares, voulant éviter la mort qui le menaçoit, se fit connoître avec de grandes promesses si on le traitoit humainement. Mais une dispute survenuë entre ces Infidéles, décida bien-tôt de son sort. Car comme chacun vouloit avoir ce Prisonnier, tous jugerent qu'il étoit

à propos de lui ôter la vie, de peur que le Commandant des Turcs ne se le fit rendre d'autorité, avec toutes ses dépoüilles. Ils lui couperent donc la tête, & mirent le reste de son corps en pieces. Voilà ce qu'en ont dit plusieurs personnes qui se donnent pour les témoins oculaires de cette action barbare.

Le jour de cette fatale expedition, le Regiment d'Oultonia débarqua à Oran, & eut ordre de suivre les troupes Espagnoles qui revenoient, & que la Cavalerie des Maures poursuivoit, pour leur couper toute communication. Alors ce Regiment se rangea en forme de bataille, fit face à ces Infidéles, & les obligea de se retirer avec perte, par trois décharges qu'on fit sur eux. Ce qui favorisa beaucoup la retraite des Espagnols, à qui ce Regiment faisoit l'arriere garde. Les Chrétiens perdirent dans cette occasion, environ deux mille hommes, & les Maures près de quatre mille des leurs.

Les Maures ayant levé le siege, s'éloignerent d'une lieuë du Camp qu'ils occupoient, & donnerent lieu de croire qu'ils avoient dessein de se retirer entierement. Cette retraite procura la liberté aux Espagnols de travailler aux fortifications de cette Ville & des Châteaux qui en

Le 6. Février 1733. dépendent. Quelque mois après, quatre Compagnies de Grenadiers commandées pour couvrir les travailleurs, qui coupoient du bois au bas de la montagne de la Mezeta, étant sorties de la Place au point du jour, apperçurent un nombre considerable d'ennemis, qui, se voyant découverts, firent feu & les obligerent de se retirer, jusqu'à ce qu'elles eussent été jointes par cinq autres Compagnies de Grenadiers, qu'on envoya du Fort Saint Philippe à leur secours. Soutenuës de ce renfort, elles retournerent à l'ennemi, & l'action s'engagea vivement de part & d'autre. Le Commandant de la Place, averti que ses troupes étoient aux mains avec les Maures, sortit accompagné de trois cens chevaux, & huit Compagnies d'Infanterie. Il se mit aussi-tôt en bataille, & plaça sa Cavalerie au centre, & son Infanterie sur les aîles. Les Maures de leur côté firent avancer un corps de Cavalerie pour attaquer celle des Espagnols qui recula, afin que les ennemis la poursuivant, fussent pris en flanc des deux côtés par l'Infanterie. Cette feinte réüssit. En effet, les ennemis s'étant trop avancés, les deux aîles se replierent, ils les mirent entre deux feux, & leur tuerent beaucoup de mon-

de. Le reste des troupes ennemies se sauva, & se joignit à un corps d'Infanterie & de Cavalerie, qui étoit posté à quelque distance de là, dans la Plaine des Salines.

Cependant Bigotillos s'étoit avancé avec dix Drapeaux, & s'étoit rangé en bataille vis-à-vis le front des travailleurs. Le Commandant des Espagnols & le Gouverneur du Fort de Sainte Croix, l'ayant apperçû, envoyerent chacun un Détachement pour le couper, l'un du côté de la montagne, l'autre par le Baranco, ou le Vallon creux. Mais à ce mouvement, Bigotillos se retira au plus vîte, alla rejoindre le gros de ses troupes, & prit la fuite. Les Espagnols poursuivirent l'ennemi pendant un assez long espace, & après l'avoir chassé jusques hors de la vûë d'Oran, ils rentrerent dans la Place avec un grand nombre de chevaux, qu'ils avoient pris sur ces Infidéles. Cette action dura depuis le point du jour, jusqu'à quatre heures du soir. Les Maures perdirent dans ce combat près de six cens hommes; du côté des Espagnols, il n'y eut qu'un Lieutenant de Dragons & deux Soldats de tués.

Depuis cette tentative, les Maures resterent dans l'inaction jusques au 19 Avril, qu'ils s'approcherent de ceux

19. Avril 1733. qui travailloient à de nouvelles fortifications des Forts de Saint André & Saint Philippe. Mais deux Compagnies de Grenadiers, placées au pied de la montagne de la Mezeta, ayant découvert l'avant-garde des Maures, la chargerent; & après avoir reconnu le grand nombre des ennemis, elles se retirerent de leur poste. Un Détachement des ennemis s'en empara aussi-tôt; mais le Marquis de Villadarias Commandant Général des troupes Espagnoles, envoya promptement dix autres Compagnies qui en chasserent ces Infidéles.

En même-tems les Maures se retirerent sur l'une des éminences, qui commandent le Baranco, & obligerent les Espagnols, par le feu continuel de leur mousqueterie, de quitter ce poste. Mais le Marquis de Villadarias envoya, sans perdre de tems, un renfort de sept Compagnies de Grenadiers, de quatre autres des Gardes Walones & Espagnoles, d'une du Regiment d'Espagne, & de deux du Regiment de Victoria, qui retournerent à la charge, attaquerent vivement les troupes postées sur la hauteur, & les mirent en fuite. Alors l'Armée des Maures composée de neuf mille hommes d'Infanterie, & de deux mille chevaux,

vaux, marcha en ordre de bataille contre les Espagnols; mais ceux-ci, se posterent sous le canon des Forts de Saint André & de Saint Philippe, & attirerent l'ennemi jusqu'à la demie portée du fusil de ces Forts, d'où il fut très-maltraité par les fréquentes décharges de l'artillerie & de la mousqueterie. Le feu de ces Forts obligea les Maures de se retirer avec beaucoup de perte, & les empêcha de livrer un combat à la Cavalerie Espagnole, qui s'étoit postée près du Fort de Saint André, dans le dessein de les attirer à la portée du canon. Les Maures perdirent dans cette action près de trois mille hommes, sans compter les blessés dont le nombre étoit très-grand. Il n'y eut du côté des Espagnols, que trois Officiers & sept Soldats de tués, & environ quatre-vingt de blessés.

Quelque tems après, les Maures firent une nouvelle tentative pour s'emparer du bastion de la Place d'Oran, du côté du Village d'Yfre qu'ils avoient dèja attaqué plusieurs fois, mais inutilement. Ils envoyerent pour cet effet un Détachement considerable dans le Valon de la Fontaine, & dans le Passage qu'on nomme *de Los Pozuelos*. Le Marquis de Villadarias de son côté, fit faire

une sortie sur les Maures, & envoïa des Grenadiers, des Volontaires & des Dragons, pour charger en flanc les Infidéles. En même tems marcherent dix Compagnies d'un autre côté, pour les prendre par le flanc opposé. Au signal que le Général des Espagnols fit donner du Fort de Saint Philippe, les Grenadiers & les Volontaires commencerent l'attaque avec tant de chaleur, qu'ils chasserent les Maures, & les poursuivirent jusques sur l'éminence voisine de la montagne de la Mezeta. Alors les Dragons Espagnols continuerent de pousser les ennemis avec la même ardeur, & les obligerent de se retirer sur la montagne, où le combat fut long & vif. Mais l'Armée des Maures étant venuë au secours de son détachement, les Espagnols allerent se poster sous le Fort de Saint André. Les ennemis avec toutes leurs forces réünies, ayant eu la précaution de tenir leurs troupes plus serrées que dans les attaques précedentes, les poursuivirent. Mais le feu de l'artillerie du Fort fut si violent, que ces Infideles perdirent beaucoup plus de monde, que dans le combat précedent.

Après cette victoire, les Espagnols retournerent en bon ordre dans la Place & dans leurs autres Postes. La

Garnison d'Oran eut dans ce combat près de quatre cens hommes de tués ou de blessés. Du nombre de ces derniers furent, le Marquis de Miromenil, Colonel, Dom Mathias Del Campo, premier Lieutenant dans le Regiment des Gardes Walones, Dom Ignace de Quiroga & Dom Ferdinand Corbolan, Sergens Majors.

Après avoir rapporté avec autant d'éxactitude qu'il m'a été possible, tout ce qui s'est passé au Siege d'Oran, depuis l'année derniere jusqu'au mois de Mai de l'année 1733, il ne me reste plus qu'à donner au Public le portrait fidéle du Marquis de Santa Crux, que nous avons vû en France en qualité d'Ambassadeur En de Philippe V. Roi d'Espagne, & qui 1730. a sacrifié sa vie, comme je l'ai rapporté ci-dessus, pour conserver à ce Prince une partie de ses conquêtes.

Quoique le Marquis de Santa Crux n'eût pas fait des études fort solides dans sa jeunesse, son génie ne laissoit pas de suppléer à ce qui pouvoit lui manquer du côté de la premiere éducation. Un esprit naturellement juste, lui faisoit appercevoir au premier coup d'œil, tout ce qu'il y avoit de vrai ou de faux dans un discours, dans un raisonnement, ou

dans un Livre. Mais sa vivacité surpassoit encore de beaucoup sa justesse. S'il étoit dans une conference d'affaires, ou dans une conversation libre avec ses amis, il tâchoit d'abord de les ramener au vrai par des raisonnemens justes, exprimés avec cette énergie & cette force que donne la vigueur du temperament; & s'il voyoit que malgré des raisons simples, mais solides, on voulût se roidir contre la verité connuë ou seulement apperçûë, ou même contre le bien public; alors il prenoit feu, & ne pouvoit s'empêcher de laisser échapper quelques-unes de ces saillies vives & perçantes qui lui étoient naturelles, & qui auroient passé pour des Epigrammes admirables, si elles avoient été en vers. C'est souvent par ces sortes de reparties qu'il terrassoit son homme, & le reduisoit au silence.

La vivacité de son esprit se répandoit jusques sur son corps; il ne pouvoit être long-tems dans une même situation. S'il étoit dans un cabinet, il dictoit un Livre ou ses Dépêches en se promenant; il n'y avoit que celles qui demandoient un secret impénétrable, qui partoient de sa main. Alors l'esprit & le corps agissoient de concert: tout travailloit en lui,

Mais sa vivacité, je dirai même son feu, ne faisoit aucun tort à sa prudence & à sa moderation. Il sçavoit jusques dans sa colere, s'arrêter précisement au point fixe qui separe la vertu d'avec la passion, & rentroit incontinent dans la sérénité qui convient au Ministre & au ministere.

Croiroit-on cependant que cette vivacité surprenante ne l'empêchoit pas d'être l'homme le plus liant & le plus sociable. Il n'étoit plus à lui; il étoit tout à ses amis, dès qu'il avoit le plaisir de les posseder: il entroit dans leurs vûës, & prenoit, pour ainsi dire, leur caractere, sans néanmoins se dépoüiller entierement du sien. Qui ne l'auroit vû qu'à table, n'auroit jamais pû s'imaginer qu'un homme aussi enjoüé en compagnie, eût tant aimé la solitude de son cabinet, ni qu'il fût capable d'un travail réfléchi. Et qui ne l'auroit vû que dans le cabinet ou dans une conference, se fût difficilement persuadé qu'il eût été d'un commerce aussi aisé & aussi agréable.

Son esprit, né pour la verité, l'empêchoit de goûter tout ce qui n'avoit d'autre mérite qu'une agréable fiction, sans une utilité marquée. Il vouloit donc que la verité ne fût pas oisive ou infructueuse. C'étoit le but de ses recherches &

de son travail: & ce travail utile faisoit ses plus cheres délices. C'est le goût qu'il inspiroit à tous ceux qui l'approchoient. Ce qu'il fit en Piedmont en est une preuve; outre ses *Réfléxions Militaires* qui parurent alors en dix Volumes in 4°. il assembloit chez lui les jeunes Cavaliers de la Cour, en qui il voïoit de la disposition pour les études, & leur distribuoit à chacun la portion du travail, auquel il les croïoit propres. Il avoit formé pour lors le plan d'un Dictionnaire Universel, également destiné aux Langues, aux Sciences, aux Arts & à l'Histoire. Il avoit engagé la jeune Noblesse de la Cour de Turin, dans cette sorte d'étude, & l'on y regrette encore tous les jours, un homme, qui sçavoit inspirer si agréablement l'amour du travail. Malgré les impressions que l'on voulut donner au feu Roi de Sardaigne sur l'inconvenient de ces assemblées; ce Prince, l'un des plus pénétrans & des plus éxacts qu'il y ait eu sur la Discipline Civile, voulut bien qu'elles continuassent. Il avoit éxaminé le caractere du Marquis de Santa Crux, & n'eut pas de peine à reconnoître en lui un homme droit, sincere & amateur de l'ordre; ainsi, loin de se formaliser sur des assemblées, qui

aûroient été suspectes dans tout autre, il y concourut, & les facilita lui-même : & pour témoigner à ce Seigneur toute la confiance qu'il avoit en lui, ce Prince se faisoit un plaisir de lui communiquer les affaires les plus secretes de sa Famille, sur lesquelles il le consultoit ; & vouloit recevoir & suivre très-souvent les avis que le Marquis de Santa Crux prenoit la liberté de lui donner, avec la même cordialité que s'il avoit été son frere, & avec le même zêle que s'il avoit été l'un de ses Ministres.

Mais ce qu'on estimoit encore plus que son esprit, est le caractere admirable de son cœur, également bon, également grand dans toutes les situations où il se trouvoit. L'amour du bien public fut sa plus grande passion ; c'étoit son unique objet, tant il étoit persuadé que l'ordre & le bien général sagement ménagé, devenoit également la felicité des Peuples & la gloire du Souverain. Il sacrifioit tout pour le procurer, & n'avoit que du mépris pour les personnes qui ne pensoient à l'interêt public, qu'après avoir établi leurs affaires particulieres : aussi estimoit-il peu des personnes de ce caractere.

Ce noble motif l'a maintenu dans une

inviolable fidélité pour les interêts de Philippe V. dans les tems difficiles où ce Prince s'est trouvé au commencement de son Regne. Il sentoit que c'étoit l'unique moyen de procurer le bien de la Patrie, & même de toute l'Europe. C'est ce même principe qui le fit travailler avec tant de zéle à l'affermissement de la bonne intelligence, qui se trouvoit heureusement retablie entre les Couronnes de France & d'Espagne. C'est même ce qui lui fit écrire à Sa Majesté Catholique, au commencement de son Ambassade en France, que comme il n'y avoit pas de bon Espagnol, qui ne fût bon François; il pouvoit aussi témoigner à S. M. par l'éxamen qu'il avoit fait des Seigneurs les plus qualifiés de la Cour de France, & même des personnes les plus considerables de la Ville, qu'il n'y avoit pas de bon François qui ne fût aussi très-bon Espagnol.

C'est encore dans les mêmes vûës, qu'il étoit si compatissant pour les malheureux, si bienfaisant pour ses inferieurs, si affable pour ses égaux, afin de contribuer au bien général par tout le bien particulier qu'il faisoit autant qu'il étoit en son pouvoir.

Après le bien Public, son Epouse & ses

ſes Enfans étoient, avec raiſon, ce qui l'attachoit le plus. Il trouvoit dans l'interieur de ſa Famille, toute la ſatisfaction que peut ſouhaiter un honnête homme. Une Epouſe ſage & vertueuſe, qui ſe conformoit en tout aux volontés de ſon Mary, dont les paroles lui tenoient lieu d'Oracles. Et comme il la rappelloit toujours aux principes d'équité & de bonté néceſſaires dans la conduite des affaires particulieres, il n'eſt pas étonnant que ſes affaires domeſtiques ſe ſoient trouvées dans un ſi grand ordre. Des Enfans ſagement élevés faiſoient toute ſa gloire & toute ſa conſolation. Il les reprenoit rarement, mais toujours par des principes d'honneur, en leur faiſant voir de quelle maniere un Gentilhomme ſe devoit conduire.

Tout ſon Domeſtique ne pouvoit aſſez ſe loüer de ſes bontés. Il ſçavoit s'en faire aimer, & c'eſt beaucoup : mais ce qui eſt encore plus extraordinaire, il forma ſi bien deux de ſes Pages, qu'il avoit ſçû leur inſpirer l'amour du travail : il en a fait des gens prudens & attentifs, & les a rendus même, en moins de deux ans, capables d'être Secretaires d'Ambaſſades. Enfin il ne vouloit trou-

ver dans sa Famille, aucun Sujet oisif ou inutile. Il a dit plus d'une fois, que jamais il n'avoit été trompé par un homme à qui il avoit accordé son amitié : tant il se croïoit sûr de son choix. Jugez après cet aveu, s'il étoit lui même capable d'en tromper aucun.

Il étoit Chrétien zélé, sans être devot. Son éxactitude à remplir les devoirs de la Religion dans les grandes Fêtes de l'Eglise, étoit sans faste, mais avec édification. Tout étoit chez lui marqué au même coin.

On sera étonné sans doute, de n'avoir encore rien vû de sa Naissance : Elle est d'autant plus illustre, qu'on ne lui en a jamais oüi parler. Rien n'étoit moins dans son caractere. Mais on sçait que la Maison de Navia-Osorio, dont il étoit le Chef, est l'une des plus illustres de la Principauté des Asturies; Que ses Ancêtres avoient reçû dans leur Maison Saint François d'Assise, & qu'ils fonderent au XIII. Siécle, le premier Convent de son Ordre, qu'il y ait eu dans cette Principauté. Et cet illustre Fondateur, dont ils conservent la Lettre Originale, leur écrivit pour les en remercier, & leur marqua même, par une espece de Prophetie, que leur Maison ne

manqueroit jamais d'Heritiers mâles. L'on observe, comme une grande singularité, qu'il est le septiéme Fils unique qui se soit trouvé dans sa Branche pendant sept Générations consecutives. Les Osorios Marquis d'Astorga & Grands d'Espagne, font gloire de venir de cette Maison.

Mais voici une preuve décisive de la dignité de sa Maison. Philippe V. aïant ordonné à chaque Province de ses Etats de lever chacun un Regiment, leur accordant la permission d'en nommer les Officiers, la Principauté des Asturies fut une des premieres à obéïr. Elle n'hésita pas sur le choix du Colonel: on alla chercher, jusques dans le fond du College, Dom *Alvaro de Navia-Osorio Vicomte de Puerto*, c'est le nom du *Marquis de Santa Crux*. Il étudioit en Retorique, & avoit environ quinze ans. Il ne démentit pas la bonne opinion que l'on avoit conçûë de lui, & se conduisit avec distinction dans la guerre de Valence, & depuis, au Siége de Tortose, sous les ordres de feu S. A. R. M. le Duc d'Orleans. Ensuite il fut envoyé à la guerre de Sicile. Il y servit avec Don Joseph Patino, alors Intendant de l'Armée, qui admira, dans un jeune Officier, toutes

les lumieres des plus vieux Generaux, avec une probité invariable & inflexible. Après cette guerre, il alla commander en Sardaigne, d'où il passa à Turin en qualité d'Envoyé extraordinaire de S. M. Catholique. L'on négocioit alors le Traité d'Hannovre : le Roi de Sardaigne lui témoigna qu'il étoit sollicité par la Cour de Vienne, d'entrer dans cette Alliance ; qu'on lui faisoit même, pour l'y engager, des propositions avantageuses ; qu'il le prioit d'en écrire à S. M. C. pour sçavoir quels étoient ses sentimens, afin de se pouvoir déterminer. Je le ferai, Sire, lui dit le Marquis de Santa Crux ; mais Votre Majesté veut-elle me permettre de lui parler avec ma franchise ordinaire ? Si aujourd'hui que l'on est en paix, l'on a besoin de V. M. on l'a recherchera beaucoup plus, lorsque la guerre sera commencée. Ainsi, je croirois que V. M pourroit attendre alors à se déterminer; les conditions même en seront bien plus avantageuses. Vous avez raison, lui dit le Roi ; ainsi n'en écrivez pas.

Enfin, S. M. Catholique lui ordonna de passer en France, sur la fin de l'an 1727. pour y travailler à pacifier, au Congrez de Soissons, les affaires publi-

ques de l'Europe, qui paroissoient vouloir incliner à la guerre. On sçait avec quelle distinction il y parut.

Sa maniere de négocier fut simple; il marquoit lui-même, qu'étant novice dans les négociations, il croïoit, pour ne pas sortir de son caractere, devoir agir sincérement & naturellement.

Il avoit aussi gagné la confiance de tous ceux qui négocioient avec lui. Sa prudence & sa sincerité alloient toujours d'un pas égal: si l'une l'empêchoit de découvrir le secret de ses instructions; l'autre l'engageoit à ne jamais dire le contraire de ce qu'il sçavoit, ou de ce qu'il vouloit.

Il joignoit à tant de lumieres une probité superieure aux dignités où il pouvoit aspirer. Comme il étoit extrêmement zelé pour le bien de la Nation, il fut envoyé à Ceuta pour y servir de barriere contre les Infideles. Il devenoit par là utile à la Patrie, & c'en étoit assez pour lui. L'expédition d'Oran ayant été projettée, il eut ordre de s'embarquer, & de se rendre directement par mer à Alicante, où à son arrivée il fut déclaré Lieutenant General: car après trente ans de services des plus signalés, il n'étoit encore que Maréchal de Camps. L'expé-

dition se fit & réussit de la maniere que tout le monde sçait.

Enfin arriva la fatale journée du 22 Novembre 1732. journée où il fit une sortie si vigoureuse contre les Maures. Un corps des Troupes Espagnoles plioit & tout étoit à craindre, & pour l'Armée, & pour la Ville. Il se crut obligé d'y aller lui-même rétablir l'ordre. Il s'y rendit avec vingt-cinq Dragons, & quelques Officiers, & remporta cette victoire glorieuse pour le General, & pour la Nation ; mais triste pour sa famille, pour ses amis, & pour l'Espagne, dont il étoit un des ornemens.

Quoiqu'il sçût mieux qu'un autre qu'un Gouverneur de Place ne doit point sortir de la Ville qui est confiée à ses soins ; trois choses néanmoins l'y déterminerent ; les ordres de S. M. C. qui le laissoit maître de sa conduite dans cette guerre ; sa qualité de Capitaine General de la Province, qui l'obligeoit de la défendre en personne, aussi bien que la Place : mais une raison encore plus forte, étoit le péril où se seroit trouvé une garnison très-nombreuse, & une Place importante, qu'il vouloit maintenir aux dépens de sa propre vie. Ainsi comme un autre Codrus, il n'hesita point

à se sacrifier pour le bien de la Patrie. On a été long-tems en doute s'il étoit mort, ou s'il étoit resté prisonnier, ce doute même n'est pas encore éclairci dans l'esprit de bien des personnes.

Il a été remplacé dans le Gouvernement d'Oran par le Marquis de *Villadarias*, l'un de ces hommes superieurs en tout genre; ami sincere, avec lequel le Marquis de Sancta Crux étoit uni dans les mêmes sentimens de zele pour le bien public, d'experience dans le noble métier de la Guerre, & d'amour pour les Lettres.

Le Marquis de Santa Crux a été marié trois fois. Il lui reste quatre enfans, sçavoir deux garçons & deux filles du premier mariage, & cinq du troisiéme. Son épouse, fille de Don Estienne Villette, est d'une illustre Maison du Royaume d'Arragon, distinguée par ses services pour la Couronne d'Espagne, & sur tout pour le Roi Philippe cinquiéme. Elle joint à sa naissance un héroïsme chrétien, qui ne lui a jamais fait redouter les périls, ni de terre ni de mer, où elle s'est vûë exposée dans neuf ou dix voyages maritimes qu'elle a été obligée de faire.

Sa Majesté Catholique aussi sensible

aux malheurs de cette famille infortunée, que reconnoiſſante des ſervices du Marquis de Santa Crux, a bien voulu accorder à la Marquiſe ſon épouſe la moitié des appointemens de ſon mari: Elle a donné une Commanderie d'environ 8000 l. au fils aîné de la Marquiſe, âgé de treize ans; au ſecond, né à Turin, & âgé de ſept ans, une Compagnie de Cavallerie en pied, & au troiſiéme, né à Paris au commencement de 1728. une Compagnie d'Infanterie, avec aſſûrance de les avancer tous à des grades ſuperieurs, à meſure qu'ils avanceroient en âge. Ils n'auront aucune peine à y parvenir, s'ils continuent dans les nobles diſpoſitions où ils paroiſſent. Ses deux filles élevées dans la vertu que leur inſpirera la Marquiſe leur mere, feront toujours la gloire & l'honneur des familles où elles entreront.

Mais ſi le Marquis de Santa Crux renaît dans une poſterité beaucoup plus nombreuſe qu'elle n'a éte depuis longtems dans ſa maiſon, il vivra éternellement dans les Lettres par ſon ouvrage admirable des *Reflexions Politiques & Militaires*, dont dix Volumes in 4° ont paru à Turin, & le onziéme à Paris. Il finiſſoit le douziéme quand il eut or-

dre de se rendre à Alicante. Le treiziéme, qui regarde les Vivres, est une traduction du *Parfait Munitionnaire des Armées*, donné au commencement de ce siécle par le sieur *Nodot*. Cette version est d'un des Pages du Marquis de Santa Crux; mais en la corrigeant il l'avoit adopté pour treiziéme Volume de son Ouvrage, qui devoit en contenir une vingtaine, où toutes les parties de la Guerre devoient être traitées avec les mêmes lumieres qu'il a répandu dans les onze premiers, écrits avec cette noble simplicité qui represente le caractere aisé & facile de son auteur. Il ne pouvoit souffrir le stile embarrassé, & souvent metaphorique de la plûpart des Auteurs de sa Nation: il ramenoit tout à la Nature. Les Nouvelles publiques nous apprennent que les Libraires Hollandois vont publier cet ouvrage en françois.

Il avoit commencé un plus grand travail; c'étoit l'histoire des Traités de Paix de la Couronne d'Espagne avec toutes les autres Puissances. Comme c'est au tems de Ferdinand le Catholique que le Droit public de l'Europe a commencé à se former sur le pied où nous le voyons aujourd'hui, c'est aussi

au mariage de ce Roi avec l'Infante Isabelle de Castille, qu'il commençoit son Ouvrage, où il avoit associé un Auteur celebre qu'il honoroit de son amitié. * Sa Majesté Catholique lui avoit fait envoyer des copies certifiées des Archives de Simancas, où se trouve le dépôt des Droits & des Traités de la Couronne d'Espagne. Ces Actes accompagnés de leur histoire, & d'observations nécessaires, devoient en faire la partie la plus essentielle. Voilà ce qui est venu à ma connoissance des actions & du caractere du Marquis de Santa Crux.

* Mr. l'Abbé Lenglet Dufresnoi.

FIN.

TABLE
DES MATIERES CONTENUES Dans l'histoire de l'Empire des Cherifs.

A.

Abdala fils de Mahamet, sa Victoire, page 111
Abdala (Mulei) monte sur le Trône. 118
Abdala Ambassadeur, sa reponse à une Dame Françoise. 246. & à un Seigneur François. 250
Abdala. Propositions qu'il fait faire à son frere. 281
Abdelmeleck fils de Muley Ismaël devient suspect à son pere. 241. Elû Roi. 291. Son portrait. 297. Sa défaite par les Negres. 261
Abdul Mumen succede à Mouahedin. 6
Aben-Onzar Gouverneur de Fixtela apporte les clefs de cette Place à Mahamet. 48
Adala, troisiéme fils du Cherif. Son portrait, 121
Afrique, qui sont les Peuples qui l'enleverent aux Romains. 1 Division de la partie qui est en deçà de la ligne équinoxiale. 2
Alger, ses revolutions. 139
Alibudcar fait égorger les fils & petit-fils d'Hamet 118
Ambassade de Muley Ismaël au Roi Louis XIV. 244
Arabes (les) chassent les Vandales, par qui eux-mêmes furent chassés. 6

Aramon, Ambassadeur de France à la Porte. 97
Azgar, Province du Royaume de Fez, par qui possedée, 5

B

Barberousse se vange de la conspiration formée contre lui à Alger, 141. Etouffe Eutemi dans le bain. 144 Est défait & tué à la bataille d'Huexda. 153
Bataille entre Oatas & Mahamet. 40
Bataille entre Mahamet & Buhaçon 112
Berne (la) ce que c'est chez les Maures. 283
Buhaçon prévoyant la ruine du Royaume de Fez, se retire, & est rappellé par Mulei Cacer 51. il offre de se faire Tributaire de Charles V. 57
Busfra est disgracié. 282

C

Cap bon. Description du Cap bon. 65
Ceuta, dans quelle Province située. Comment nommée par Ptolomée, par qui bâtie. 5
Charles V. (l'Empereur) envoye André Doria contre les Corsaires qui couroient les mers de Toscane & de Sicile. 59. Il marche contre Cheredin. 157. Son mauvais succès devant Alger. 159. Son retour après son expedition. 165
Cheredin frere de Barberousse est proclamé Roi d'Alger. 173
Cherifs (les) s'emparent du Thrône 8
Conduite des Chevaliers Espagnols à la défense de Tripoli. 96
Comarès General d'Oran engage Charles V, à

passer en Afrique. 151
Combat entre Dragut & Vega. 78

D

Discours de Mahamet au Roi de Fez son prisonnier. 44
Division entre les deux Cherifs Hamet & Mahamet. 28
Digression sur les Esclaves Chrétiens. 293
Dona Mencia fille de Mont-Roi Gouverneur d'Aguer. Sa vertu. 27
Doria manque de prendre la Ville de Mahadia. 66. Sa jalousie contre Dragut au siége de Mahadia. 82 Sa rencontre avec Dragut proche l'Isle de Gerbe. 89. Sa lettre à l'Empereur. 163
Dragut Chef des Pirates pris pas Jeannetin, neveu de Doria. 60. Mis en liberté *idem*
Duquesne (Le Marquis) poursuit les Navires Tripolins dans le Port de Scio. 169. Son expédition d'Alger en 1682. *idem*

E

Entrevûë des deux Freres sur la riviere de Luyden. 36
Errif Province du Royaume de Fez. 5
Euthemi (le fils d') sollicite du secours à Oran. 148

F

Fez, description de ce Royaume. 9
Fez, Ville, sa description. 4
Fez (le Roi de) est vaincu par les Cherifs. 22. Buhaçon avec Salh Rais s'avancent vers Fez,

104. Privilege singulier de cette Ville. 105. Sa prise par Salh-Rais. 108. Revolte de ses Habitans contre Mulei Hamet. 254. Siege de cette Ville. 278

Fez (vieux) Avantage de ses Habitans. 187

H.

HAbat Province du Royaume de Fez. Ses Villes. 5

Hamet recommence la guerre, & est vaincu. 34. Manquant une seconde fois de parole à son frere, il envoye son fils au secours d'Oatas. 53. Est relegué par son frere dans une espece de Monastere. 112

Hamet d'Abebbi (Muley) succede à son pere Muley Ismaël. 252

Hamidalabe Roi de Tunis est défait par Barberousse 149

Harangue de l'Ambassadeur d'Alger à Louis XIV. 176

Hascen premier Cherif, ses enfans, ses artifices. 8 & 9

L.

LAïla Aïacha femme de Muley Ismaël, son histoire. 185 Ses intrigues contre Muley Mahamet. 202

Louis XIV. fait bombarder la Ville d'Alger. 167

M.

MAhadia Ville, sa description & son siége. 72. Sa prise. 86

Mahamet, division entre ses enfans. 7

Mahamet fils d'Hascen s'établit dans Tarudante. 15

Mahamet & Hamet trompent les Arabes de Zarquia & de Garbia. 19 Ils refusent le tribut au Roi de Fez. 20 Ils assiégent Tafilet, 20
Mahamet fait le siége d'Aguer. 25. Comment étant mécontent de son frère il en agit avec lui. 55 Se rend maître de la Ville de Fez. Ce qu'il accorde au Roi Oatas, dont il épouse la fille. 55 Division entre ses enfans. Leur sort, & comment il se vengo sur Oatas. 57 Il est assassiné. 116 Portrait de ce Cherif. idem
Marie fille de Mahamet, laquelle avoit épousé Muley Zidan, fils aîné de Hamet, ménage la paix entre les deux Cherifs. 32
Mariem sœur d'Abdala venge la mort de ses enfans 119
Maroc. Situation de cette Ville, 5 Les Cherifs entreprennent de s'en rendre maîtres. 18
Melec, (sa mort cruelle.) 211
Mezemorte se fait proclamer Roi d'Alger. 174
Miquenez. Le Pays de Miquenez soumis à Mahamet. 52
Mort du vieux Cherif Hascen. 17
Mouahedin. Son élevation. 6
Muley-Cacer fils d'Oatas. Les Habitans de Fez lui donnent la Couronne pendant la captivité de son pere, à condition qu'il la lui rendroit aussi-tôt qu'il seroit sorti de prison. 49
Muley d'Abeby est détrôné. 289 Son rétablissement. 296 Etant prêt de mourir il fait étrangler son frere. 297 Ses cruautés. 284
Mulei Ismaël, son portrait. 182 Artifice dont il se sert pour attirer son fils Zidan à Miquenez. 232 Sa mort. 242
Mulei-Hascen Roi de Thunis, sa mort. 77
Mulei Mahamet fils de Mulei Ismaël, sa naissance. 186. Se broüille avec son frere Maimon. 189 Il feint d'être malade pour n'être

point obligé de prendre le gouvernement de Tafilet. 199 Sa revolte contre son pere. 203 Il est trahi & livré à son pere. 216 Sa mort. 226

Mulei-Zidan & ses enfans. 180 Son portrait. 224

N.

N*Acer Buxentuf*, (sa mort.) 18

Navarre. (Pierre de) Son differend avec Ximenes. 134 Ses succès en Afrique. 137

Neger est livré à Hamet. 288

O.

O*Atas* Roi de Fez attaqué par Mahamet, est mis en liberté, & à quelles conditions 52

Oataxes (les) succedent aux Merinis. 8

Omedez Grand Maître de Malthe. Son imprudence. 91

Oran, prise de cette Ville par le Cardinal Ximenes. 128 prise de cette Ville par les Maures en 1708. Les Espagnols reprennent cette Ville en 1732 Détail de ce qui s'y est passé entre les Espagnols & les Maures. Portrait du Marquis de Santa Crux Sa mort. 301

P.

P*Ortugais* (les) ravagent la Tingitane. 10

S.

S*Icilien*. Action d'un Sicilien à la prise de Gazzo 95

Sinan fait mettre les fers aux pieds au Gouverneur de Tripoli. 100

Sinan, Bacha, nommé General de l'Armée envoyée par le Grand Seigneur pour reparer la perte de Mahadia. 90
Supplice, Nouveau genre de supplice inventé par Abdalla

T.

TEtuan, Revolte des Habitans de cette Ville. 256. Succès des Députés de Tetuan à la Cour. 280
Tremecen (le Roi de) vaincu par Barberousse, & trahi par ses sujets. 150
Tripoli assiegé par Sinan 96
Turcs (les) prennent l'Isle de Gozzo. 95

V.

VAlier (le Chevalier) Dauphinois, Gouverneur de Tripoli 96 Sage réponse de ce Chevalier à Sinan 100 Est mis en prison par l'ordre du Grand Maître de Malthe. 102
Vega quitte la Sicile pour se rendre au siége de Mahadia. 71
Vargas est mis à mort par ordre de Cheredin. 155

X.

XImenes, son entreprise sur la Ville d'Oran. 123 Prend possession de cette Ville. 132 Son retour en Espagne. 136

Y

YAhai-ben-Tasuf, s'oppose à Mahumet. 16

Z.

Z*idan*, sa prosperité fait ombrage à son pere. 231 Il est étranglé par ses femmes. 239

FIN.

